

SAS [146] – Le sabre de Bin Laden

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE SABRE DE BIN LADEN

GERARD DE VILLIERS

Gérard de Villiers

S.A.S

Le Sabre de Bin Laden

CHAPITRE PREMIER

John Turner se rapprocha de la glace du lavabo et inspecta soigneusement son visage. Il avait horreur d'être mal rasé. Le miroir lui renvoya l'image d'un homme aux traits réguliers mais sévères, les sourcils noirs fournis soulignant des yeux gris vert qui semblaient inexpressifs. Le nez était important, au-dessus d'une grande bouche bien dessinée mais qui souriait rarement. John Turner était bel homme, mais son attitude distante et froide, due en grande partie à la timidité, accentuait son allure un peu gauche. Il semblait mal à l'aise dans son grand corps, et ne livrait rien de ses pensées.

Satisfait de l'examen de sa peau, il sépara soigneusement ses épais cheveux noirs par une raie sur le côté gauche. Il accordait toujours beaucoup de soin à sa coiffure, reste inconscient de son enfance. Son père, coiffeur à Peoria, petite ville du Middle West, lui avait appris à se coiffer avant de lui apprendre à lire. Torse nu, une serviette enroulée autour de la taille, il acheva son examen. Non par narcissisme, mais pour être certain de présenter un aspect soigné. Lisse aussi : John Turner ne s'extériorisait guère et comptait peu d'amis. Cette réserve naturelle le faisait passer facilement inaperçu. Ce qui n'avait pas été un désavantage dans le métier qu'il avait exercé pendant plus de trente ans.

— John !

La voix féminine le fit sursauter et il s'essuya rapidement le visage. Il avait horreur d'être surpris en tenue négligée.

— Je suis dans la salle de bains, cria-t-il de sa voix grave, bien posée, mais, elle aussi, neutre.

Une salle de bains dont le luxe très kitch continuait à le surprendre. Il y avait de l'or et des glaces partout. Le miroir dans lequel il se regardait était encadré d'une épaisse baguette d'or, le siège des toilettes habillé d'un alliage de faux bronze qui cachait la porcelaine. Toute la batterie d'objets usuels brillait comme les trésors d'Ali Baba. Pamela Chamberlain, l'occupante de l'appartement, adorait le luxe voyant.

Il y eut un bruit de talons sur le plancher et elle apparut sur le seuil. Une grande blonde élancée, au nez mutin retroussé, aux yeux gris à l'expression rieuse, montée sur des jambes de trois mètres. Ce matin-là, vêtue d'un tailleur d'alpaga noir dont la jupe s'arrêtait juste au-dessus du genou, de bas également noirs, juchée sur des escarpins de douze centimètres, les yeux soulignés de mauve, elle évoquait les créatures sulfureuses et à la survie improbable qu'on croisait chez *Cipriani*, le restaurant chic de Fifth Avenue, au déjeuner. Difficile

d'imaginer qu'elle était une avocate féroce et compétente, la plus jeune associée du cabinet Cohen, Cohen & Marvin, et ne se penchait sur les soucis de ses clients qu'à partir de cinq cents dollars l'heure.

À trente-huit ans, elle gagnait assez d'argent pour s'offrir cet appartement de 1 200 pieds⁽¹⁾, au quarante-deuxième étage de la Trump Tower, pour la somme exorbitante de 6 500 dollars par mois, plus les charges. Et par snobisme, elle avait encore laissé quelques dizaines de milliers de dollars chez le décorateur parisien Claude Dalle pour que son nid soit à la hauteur du luxe de la Trump Tower. Un rêve d'enfance. Une enfance qu'elle avait passée à Calico Rock, un trou au fond de l'Arkansas, dans une vieille maison de bois mal chauffée, peu meublée, au confort Spartiate. À rêver de gratte-ciel, de luxe et de succès. Aussi dure à la tâche qu'indépendante, elle avait pratiqué les jobs les plus humbles, sans jamais demander un sou à un homme. Pourtant, sa beauté spectaculaire les faisait tomber comme des mouches. Mais Pamela Chamberlain avait mis sa vie sentimentale entre parenthèses, se contentant d'une vie sexuelle sans entrave avec des partenaires qu'elle choisissait et à qui elle ne devait rien.

Elle enveloppa John Turner d'un long regard teinté de reproche.

— Tu n'étais pas très en forme hier soir, remarqua-t-elle. En plus, tu n'as pas arrêté de bouger toute la nuit, comme si tu faisais des cauchemars. Tu as des problèmes ?

— Non, affirma John Turner de sa voix neutre. J'ai dû boire un peu trop.

Ils avaient dîné dans un restaurant chinois de Chinatown dans Mott Street et John Turner avait eu la main lourde sur le scotch, enchaînant plusieurs Defender bien tassés. Au retour, le trajet à pied jusqu'à l'appartement de Pamela Chamberlain avait été trop court pour lui permettre de récupérer. Contrairement à ses habitudes, il s'était contenté d'un vague câlin de vieux couple, avant de s'endormir, en caleçon et maillot de corps. Pamela avait dû refouler sa libido, déçue et furieuse de voir sa récréation sexuelle s'évanouir en fumée. Elle maintenait un bon équilibre hormonal grâce à quelques amants choisis qu'elle consommait avec fougue mais modération. John Turner était son favori. Pas envahissant, pas jaloux, bien monté et baisant raisonnablement bien, quoique sans passion. Pamela remédiait à ses manques en se passant dans la tête un petit film, pendant qu'il s'agitait sur elle...

— Il faut que j'y aille, soupira-t-elle. Tu repars quand à Washington ?

Il était tout juste sept heures, mais Pamela arrivait toujours très tôt à son bureau, afin d'y étudier ses dossiers tranquillement.

— J'ai un train tout à l'heure, il faut que je sois à mon bureau à deux heures.

— O.K., *darling*, fit-elle d'une voix un peu distante.

John Turner posa son peigne, s'approcha d'elle et l'étreignit, un bras autour de sa taille.

— Je suis désolé pour hier soir, j'essaierai de revenir pendant le week-end.

Pamela Chamberlain ne répondit pas, abandonnée contre lui, tout son esprit tendu vers un seul but : se faire baiser. Elle avait besoin d'effacer sa frustration de la veille avant d'affronter une longue et dure journée. Le visage blotti dans le cou de son amant, elle sentit une main effleurer sa cuisse gauche et s'immobiliser. John Turner avait repéré le serpent d'une jarretelle sous l'alpaga de la jupe noire. Presque aussitôt, Pamela sentit quelque chose de dur grandir sous la serviette et elle triompha silencieusement. Comme tous les Américains conservateurs, John Turner avait la tête pleine de stéréotypes. Dans son réflexe pavlovien, bas signifiait salope.

En s'habillant, Pamela avait joué là-dessus, préférant à une mini ravageuse le tailleur à la jupe un peu plus longue, qui dissimulait son attirail érotique. Pragmatique, elle avait calculé que cet effort vestimentaire ne serait pas perdu. Elle avait un *business lunch* avec un séduisant *lawyer* de Chicago, qui pouvait très bien se terminer dans la suite de ce dernier, au *Sherry Netherland*.

John Turner fit glisser ses doigts le long de la jarretelle. Sa première expérience sexuelle avec une amie de sa mère qui portait des bas d'un noir brillant l'avait profondément marqué. Son bras se resserra autour de la taille de Pamela Chamberlain qui comprit que son stratagème avait fonctionné. Elle ondula doucement contre son amant et remarqua d'une voix déjà altérée :

— Tu es plus en forme qu'hier soir.

John Turner ne savait pas bien exprimer ses désirs ou ses sentiments, mais il possédait une sorte de sixième sens animal. La main qui suivait la ligne de la jarretelle descendit, atteignit le rebord de la jupe et remonta dessous jusqu'au sexe bombé, abrité sous la culotte de satin noir. Avec délicatesse, il se mit à caresser Pamela, sans même chercher à la lui retirer. Il savait qu'elle adorait cela. Effectivement, la jeune avocate ferma les yeux et se fit plus molle dans ses bras. À tâtons, elle glissa une main sous la serviette nouée autour des reins de John Turner et empoigna son membre déjà dur.

Pendant quelques instants, ils se caressèrent réciproquement, sans un mot, pour leur plus grande satisfaction. Puis, Pamela fit un pas en arrière.

— Viens, dit-elle, je n'ai pas beaucoup de temps.

La serviette se détacha sous la pression de la virilité triomphante de John Turner. Ce dernier prit Pamela par la main, l'entraînant vers le lit. Avec un sourire, elle lui échappa, traversa la chambre, gagnant le coin du living-room où se trouvait un petit bureau. D'un geste décidé,

elle balaya les dossiers posés à côté de son ordinateur puis se retourna, le dos appuyé au bureau, le bassin en avant, dans une attitude sans ambiguïté. John Turner vint contre elle et reprit sa caresse, glissant cette fois les doigts sous le satin. Pamela posa le pied droit sur la chaise en face du bureau pour qu'il puisse la caresser encore mieux. Le sexe de son amant, dressé en face de son ventre, lui semblait énorme. Elle baissa les yeux sur lui et dit d'une voix un peu cassée :

— Tu vas me baiser sans ôter ma culotte, comme une secrétaire qui se fait sauter en vitesse par son patron.

Des deux mains, elle releva sa jupe sur ses hanches, découvrant ses cuisses jusqu'à l'aîne, le sexe au ras de la table. John Turner se plaça entre ses cuisses, écarta l'élastique de sa culotte de la main gauche et de la droite guida son membre en elle, avec une lenteur voulue. Pamela le regarda disparaître dans son ventre puis se laissa aller en arrière sur le bureau. John Turner, l'ayant bien emmanchée, prit ses jambes, les releva à la verticale et se mit à la baiser à lents coups de reins, se retirant chaque fois presque entièrement. Pamela gémissait sans interruption. Soudain, ses fesses semblèrent animées d'une danse de Saint-Guy, comme si elle était assise sur une plaque brûlante, et elle jeta d'une voix rauque :

— Tu vas me faire jouir !

Ce qui arriva quelques secondes plus tard, presque en même temps que John Turner lançait sa semence au fond de son ventre, d'un ultime coup de reins. Ensuite, il lâcha ses jambes et les escarpins de Pamela reprirent contact avec le sol. La jeune femme se redressa, le membre encore planté en elle, et eut une petite grimace amusée.

— Tu m'as bien baisée, mais il faut que j'y aille !

John se retira et Pamela fonça vers la salle de bains, la jupe enroulée autour des hanches. Elle n'avait même pas ôté le reste de son tailleur. John Turner alla ramasser la serviette et se drapa de nouveau dedans. Il était très pudique. Pamela Chamberlain réapparut quelques instants plus tard, l'effleura d'un baiser rapide, attrapa son porte-documents et fila vers la porte. Il était à peine 7 h 23.

— Tu la claques en partant ! lança-t-elle. Appelle-moi.

Sur le palier, tandis qu'elle attendait l'ascenseur, elle se demanda ce qui avait bien pu perturber John Turner la veille au soir, au point qu'il ne bande même pas... Il parlait rarement de ses affaires et elle savait seulement qu'après avoir quitté la Central Intelligence Agency, il avait monté à Washington une petite structure de consultant pour les questions de « business intelligence », axée sur les pays d'Asie centrale et du sous-continent indien. C'était d'ailleurs dans ce cadre qu'elle l'avait rencontré, grâce à un client de son cabinet qui souhaitait investir dans une usine de maroquinerie au Pakistan.

L'ascenseur arriva enfin et le liftier la salua d'un sonore :

— *Good morning, Mrs Chamberlain. How are you today ?*
— *Pretty well, Jimmy, pretty well,* répondit machinalement Pamela Chamberlain, se demandant si elle se ferait baiser par deux hommes dans la même journée, ou resterait sur sa bonne impression matinale.

*

* *

C'était l'été indien à New York et la température était plus que clémente. John Turner émergea dans la Cinquième Avenue sous un soleil radieux, son « pilot-case » à la main. Bien qu'il se soit habillé à toute vitesse, il était en retard. Angoissé. Sa montre indiquait 7 h 33 quand il arriva à l'entrée du métro de la ligne F, au coin de la 53^e Rue et de Fifth Avenue. Une rame express allant « Downtown » arrivait juste et il y prit place. Elle s'arrêtait au terminal du Path, le métro reliant Manhattan au New Jersey en passant sous l'Hudson. Bercé par le balancement du train, John Turner essayait de se vider le cerveau, comme lorsqu'on va chez le dentiste. Dix-sept minutes plus tard, il se précipitait dans l'énorme escalator du Path, qui montait du troisième sous-sol à la plate-forme du World Trade Center. Il passa rapidement devant le Path Corner, achetant le *New York Times* au passage. L'agence de la Chase Manhattan était encore fermée, mais le *Commuters Café*, lui, était bourré de voyageurs faisant une pause entre deux métros.

Il redescendit l'autre escalator et gagna le quai du Path, direction Jersey City. Il attendit moins d'une minute. À cette heure matinale, il y avait des métros toutes les trois minutes. Une rame de wagons verts arrivait en gare, déversant son flot de banlieusards pressés et repartant presque immédiatement. John Turner monta dans le premier wagon et s'assit, son « pilot-case » entre les jambes. Très vite, les néons blafards éclairant le tunnel qui s'enfonçait sous l'Hudson commencèrent à défiler à toute vitesse. La traversée jusqu'à la première station du New Jersey prenait tout juste deux minutes et demie. Dans ce sens, le wagon était aux trois quarts vide. La rame ralentit : ils arrivaient à Exchange Place, la première station côté New Jersey. John Turner monta rapidement les escaliers et se hâta à travers les rues encore désertes de Jersey City. Dix minutes plus tard, il débouchait sur une petite esplanade en bordure de l'Hudson, le J. Owen Grundy Park, passant devant la rame en instance de départ d'un tramway bleu et blanc tout neuf.

À l'entrée du parc se dressait une superbe statue de bronze représentant un soldat polonais, la baïonnette d'un fusil plantée dans le dos, la tête rejetée en arrière. Sur le socle était gravée une inscription : KATYN 1940. Il y avait une forte communauté polonaise à

Jersey City et cette stèle avait été élevée en souvenir du massacre des officiers polonais par l'armée Rouge, juste après l'invasion de la Pologne. Tout de suite après, commençait le parc proprement dit ; une esplanade piquetée de bancs, au sol fait d'un plancher de bois comme à Deauville, avançait jusqu'à l'extrême bord de l'Hudson. John Turner alla jusqu'à la rambarde dominant celui-ci, puis revint s'asseoir sur un des bancs de la première rangée et déplia le *New York Times* acheté au Path Corner. Ignorant la vue pourtant magnifique.

De l'autre côté de l'Hudson, la « skyline » de Manhattan, dominée par les tours jumelles du World Trade Center, se découpait sur le ciel bleu. Elles semblaient toutes proches, bien que distantes de près d'un mile, derrière les buildings situés entre l'Hudson et West Street.

Un homme coiffé d'une casquette, l'air d'un modeste retraité avec des traits épais, un caniche blanc en laisse, vint s'asseoir non loin de lui. John Turner abaissa son journal : les lettres dansaient devant ses yeux. Il n'arrivait pas à se concentrer et, d'ailleurs, ce qu'il lisait ne l'intéressait plus. Sensation bizarre, il avait l'impression d'être un étranger dans son propre pays ! Lui qui n'avait jamais quitté les Etats-Unis que pour son travail, et venait du fin fond du Middle West, il avait fini par prendre en grippe ce pays qui était le sien, mais qu'il trouvait sur une mauvaise pente. Celle de l'orgueil et des certitudes, de l'injustice aussi, du mépris des gens. Une injustice et un mépris dont il avait souffert, simplement parce qu'il était demeuré profondément honnête.

L'amertume le submergeait parfois. Il se forçait tous les matins à partir travailler dans son petit bureau de la 19^e Rue à Washington, où il exerçait son activité de consultant, à la fois pour arrondir sa retraite et pour s'occuper. L'argent n'avait jamais été sa motivation. Lorsqu'il avait rejoint la Central Intelligence Agency, c'était pour servir son pays. À Peoria, on était imprégné d'esprit civique dès le plus jeune âge et son père, ancien combattant de la Deuxième Guerre mondiale, héros du Pacifique, ne ratait pas une réunion de vétérans. John Turner lui avait longtemps ressemblé puis, peu à peu, son patriotisme s'était mué en ressentiment. Il en voulait à son pays de ne pas ressembler à ce qu'il souhaitait, à ce qu'il aurait voulu respecter. Il détestait les bureaucrates qui régnaient partout en maîtres avec un aplomb et une suffisance qui le faisaient grincer des dents. Il les avait affrontés et il avait perdu. Il avait raison, mais ils étaient les plus forts. Alors, progressivement, il avait changé d'icônes, il en était venu à admirer ceux qui se dressaient contre eux. Des gens très éloignés de lui, pourtant. Des adversaires de son pays et même de la civilisation à laquelle il appartenait. Ceux-là étaient devenus ses modèles. Même s'il avait du mal à se l'avouer et encore plus à l'avouer aux autres. Dieu merci, il avait peu d'amis. À part Pamela Chamberlain, avec qui il avait une relation sexuelle très

satisfaisante, il voyait très peu de gens, fuyant ses anciens camarades, souvent occupés à écrire des livres relatant leurs exploits, vrais ou enjolivés.

Une de ses plus grandes déceptions était venue du refus de l'INS⁽²⁾ d'accorder un visa B1 à un jeune Afghan qui voulait faire des études d'ingénieur aux États-Unis. Un garçon dont la famille n'avait guère d'argent, mais que John Turner s'était engagé à sponsoriser. Alors que la CIA, pour des raisons politiques, avait fait entrer aux États-Unis des individus réellement dangereux mais protégés par la Maison-Blanche parce qu'ils étaient recommandés par les « amis saoudiens », qu'il ne fallait en aucune façon froisser. Tant de complaisance aveugle envers ces princes corrompus, faux alliés de surcroît, faisait enrager John Turner.

Il regarda autour de lui. L'homme au chien était toujours là. Un couple d'amoureux s'éloignait vers le tram, tendrement enlacé. John Turner se sentit soudain très seul. Il baissa les yeux sur sa montre, un vieux chronographe Breitling qui l'avait accompagné autour du monde. Un engin recommandé par un pilote de l'Air Force. Il indiquait 8 h 42.

John Turner fixa l'aiguille des secondes qui se déplaçait par saccades, inexorablement. Il ne voulait plus, par superstition, relever la tête. L'aiguille eut le temps d'accomplir deux rotations entières. Le visage obstinément baissé, John Turner était comme une autruche, la tête dans le sable, mais son poulx battait à 120 pulsations minute. Inconsciemment, sa main droite s'était crispée au fond de sa poche et ses pieds enserraient son « pilot-case » posé à terre comme s'il risquait de se sauver.

Il était déchiré intérieurement, priant d'un côté pour que les aiguilles continuent leur ronde sans que rien ne se passe, mais d'un autre, souhaitant ne pas être venu pour rien dans cet endroit ensoleillé, désert, et sans intérêt, sauf pour lui, ce jour précis, à ce moment précis. Le léger grondement d'un avion l'arracha à sa méditation. Cette fois, il ne put *pas* ne pas lever la tête. Son poulx atteignit en quelques secondes un rythme inouï. Dans le ciel d'un bleu limpide, au-dessus de Manhattan, une petite tâche argentée, venant du nord, progressait vers le sud : un avion, encore trop loin pour qu'on puisse identifier son type. Il volait à une altitude assez basse.

John Turner le suivit des yeux, la gorge sèche. Comme l'appareil se rapprochait, il put constater qu'il volait vraiment très bas, plus bas que le sommet des plus hauts gratte-ciel. C'était un gros biréacteur commercial. Fasciné, John Turner ne le quittait plus des yeux. L'appareil semblait se diriger vers les tours jumelles et l'espace entre lui et les deux énormes buildings de cent-dix étages diminuait rapidement. L'ex-agent de la CIA avait l'impression d'observer l'écran d'un jeu vidéo. Il retint son souffle. Désormais la distance entre la tour

nord du World Trade Center et l'avion fondait à une vitesse vertigineuse. Et, soudain, ils ne firent plus qu'un.

À près de 800 kilomètres à l'heure, le jet venait de s'encastrer dans la tour, à la hauteur du quatre-vingt-quinzième étage environ.

Presque sans bruit.

Quelques secondes plus tard, un colossal panache de fumée noire où dansaient des flammes rouges jaillit vers le ciel, entraîné par le vent vers le sud-est. Les cent mille litres de kérosène contenus dans les réservoirs du Boeing 767 s'étaient enflammés, portant la température au point d'impact à près de 3 000 degrés. John Turner baissa les yeux vers son chronomètre. Il était exactement 8 h 45. Il s'agissait donc du vol American Airlines numéro 11 parti à 8 heures de Logan Airport, à Boston, à destination de Los Angeles.

Le panache de fumée noire était de plus en plus épais. Étouffées par la distance, des sirènes de pompiers commencèrent à hurler, de plus en plus nombreuses, seul signe, avec la fumée noire, que quelque chose d'inhabituel se déroulait.

Le vieil homme au chien s'était levé, médusé, et approché de la barrière, le regard fixé de l'autre côté de l'Hudson. John Turner le rejoignit. Il éprouvait une sensation étrange, faite de fierté, de honte, de tristesse et d'incrédulité. Même s'il avait su ce qui devait arriver, il n'arrivait pas à y croire. L'homme à la casquette se tourna vers lui, bouleversé.

— *Terrible accident ! These pilots are crazy. A lot of people are going to die !*⁽³⁾

John Turner eut envie de lui dire que ce n'était pas un accident, mais c'était impossible. Il marmonna un vague commentaire et son voisin se replongea dans sa contemplation morbide. L'ex-agent de la CIA, lui aussi, contemplait la tour en train de brûler. Se demandant comment le pilote du 767, dont il connaissait le nom – Mohammed Atta –, avait vécu les dernières secondes de son existence, lui qui avait choisi le moment de sa mort. Le Boeing 767 n'avait pas dévié d'un pouce durant sa trajectoire finale...

Des badauds commençaient à accourir, se bousculant le long de la barrière de bois. Tous ceux qui travaillaient dans les buildings voisins. Fascinés par l'énorme panache de fumée noire s'élevant dans le ciel d'un bleu immaculé. Quelqu'un dans la foule parla de « Towering inferno », le film *La Tour infernale*. Des hélicoptères tournaient au-dessus de l'incendie, comme des insectes. Les sirènes continuaient de hurler. Tous les pompiers de New York se ruaient vers l'incendie, de Liberty Street, la caserne la plus proche, à Brooklyn, de l'autre côté de l'East River. John Turner retourna s'asseoir sur son banc. Focalisés sur l'incendie, les badauds ne lui prêtaient aucune attention. Un peu plus de quinze minutes s'étaient écoulées depuis l'impact. De nouveau, l'ex-

agent de la CIA sentit sa gorge se nouer. Il se força à ne pas regarder le ciel. C'est un souffle, une sorte de soupir indistinct monté de la foule, qui le fit changer d'avis.

Il leva les yeux.

Venant du sud, cette fois, un appareil semblable au premier, volant encore plus bas, remontait vers le nord au-dessus de l'Hudson. Avant d'arriver à la hauteur de la tour sud du World Trade Center, il amorça un virage sans perdre d'altitude et alla s'enfoncer droit dans la tour, à la hauteur du soixante-cinquième étage environ.

Un cri énorme jaillit de la foule, en même temps qu'une boule de feu mêlée de fumée enveloppait la tour blessée. John Turner aperçut une pluie de débris filer vers le sol. Les cris avaient fait place à un silence pétrifié. Les tours jumelles brûlaient comme des cierges, souillant le ciel bleu. John Turner baissa les yeux sur son chronomètre. 9 h 03.

C'était donc le vol United Airlines numéro 175, parti de Boston à destination de Los Angeles à 8 h 14. Piloté par un homme se nommant Marwan al-Shehhi.

Ahuris, choqués, les spectateurs du drame s'étreignaient sans se connaître, pleuraient ou priaient. Et, de l'autre côté de l'Hudson, les panaches de fumée montaient vers le ciel comme de sinistres drapeaux noirs. Personne ne pouvait plus croire à des accidents. Le pilote du deuxième avion avait délibérément effectué un ultime virage pour venir percuter la tour d'acier et de verre. Les deux incendies faisaient rage, les hululements des sirènes couvraient tous les autres bruits et des petits points noirs tombaient des étages élevés comme des insectes. Des occupants qui se jetaient dans le vide, préférant périr écrasés que brûlés vifs.

Non loin de lui, John Turner entendit une femme prononcer un mot : « terroriste ». Il eut envie d'aller la trouver afin de lui expliquer qu'il ne s'agissait pas de terrorisme, mais d'un acte de guerre. Les terroristes envoient des messages, or, là, il s'agissait d'une agression claire et caractérisée, comme lorsque l'aéronavale japonaise avait bombardé Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, infligeant des dommages colossaux à la flotte américaine du Pacifique.

La foule grossissait à chaque seconde : tous les bureaux alentour se vidaient. Un homme surgit en courant et lança à la cantonade :

— Ils ont fermé le Path ! Tout brûle, là-bas.

De plus en plus d'hélicos tournaient autour des deux sinistres, parfois cachés par les volutes de fumée noire. Plus de vingt mille personnes travaillaient dans les deux tours : il y aurait sûrement des milliers de morts. Sans parler des passagers des deux avions, grillés vifs en quelques secondes. Les spectateurs avaient tous sorti leurs portables, cherchant à prendre des nouvelles ou simplement à répandre l'incroyable nouvelle. Les tours jumelles du World Trade

Center – la fierté de New York – étaient en feu.

John Turner fendit la foule et fit quelques pas en arrière. À son tour, il sortit de sa poche un mouchoir et un portable Ericson, puis composa avec soin un numéro. Celui-ci se mit à sonner au bout de quelques secondes, passant immédiatement sur messagerie. Il n'eut que le temps de prendre son souffle et de lancer rapidement, le mouchoir sur sa bouche :

— Pour le Cheikh : Bojinka a réussi. Bojinka a réussi, répéta-t-il avant de couper la communication.

Au moment où il refermait le portable, il aperçut un homme qui l'observait : le retraité au caniche blanc. Sans se troubler, il remit le portable et le mouchoir dans sa poche, ramassa son « pilot-case » et s'éloigna vers les trams. Puisque le Path ne fonctionnait plus, il allait être obligé de regagner Manhattan par un autre itinéraire. En bus, par le Lincoln Tunnel, plus au nord.

Il fit un crochet par un jardin public longeant l'Hudson, où des navires des Coast Guards convergeaient vers le lieu de la catastrophe. Il s'arrêta dans un endroit à l'écart, sortit le portable de sa poche, l'ouvrit et en retira la carte Sprint qu'il avait achetée la veille à Penn Station, en arrivant de Washington, pour vingt dollars. Elle permettait de téléphoner anonymement, sans que le portable puisse être identifié. Ensuite, il jeta le portable le plus loin qu'il put dans l'Hudson, après l'avoir essuyé avec son mouchoir. La carte subit le même sort quelques instants plus tard.

Lorsqu'il parvint à l'arrêt des bus, son cœur avait repris un rythme normal. Pourtant, il se dit que sa vie ne serait plus jamais pareille.

CHAPITRE II

La façade de l'hôtel *Mayflower* qui occupait tout un bloc de Connecticut Avenue, entre L et M Streets, disparaissait presque sous d'immenses bannières étoilées qui pendaient tristement sous la pluie. Plus de trois mois après les attentats du 11 septembre, l'Amérique tout entière ruisselait de patriotisme. Les drapeaux étaient partout : dans les jardins, les halls d'hôtel, sur les voitures, au revers des boutonsnières. Réflexe sain mais parfois un peu envahissant. Et encore, à Washington ce patriotisme s'affichait avec une relative modération. À New York, c'était une véritable hystérie collective.

Malko traversa en courant Connecticut Avenue, après s'être garé tant bien que mal, et longea les vitrines du chemisier Pink qui occupait une grande partie du rez-de-chaussée du bâtiment. Un portier lui ouvrit la porte, avec un sourire compatissant.

— *Lousy weather, sir, is'nt ?*⁽⁴⁾

Malko s'ébroua, scrutant le hall tout en longueur du vieil hôtel. Il devait bien mesurer une centaine de mètres, traversant tout le bloc jusqu'à la rue suivante. Éclairé comme une salle d'opération par d'énormes lustres qui faisaient ressortir les dorures solennelles et les grandes glaces, il était totalement vide. Depuis les attentats, les Américains ne voyageaient plus...

Malko gagna le *Café Promenade*, sorte de salon de thé donnant sur le hall, à droite. Seules quelques bourgeoises endimanchées y caquetaient sans entrain. Il revint sur ses pas. Les fauteuils de velours rouge du « lobby bar » étaient déserts. Il aperçut enfin en face de lui l'enseigne du *Town and Country*, le bar-restaurant de l'hôtel, et s'y dirigea. Il devina dans la pénombre, sur sa gauche, un long bar en acajou sombre et, en face, des boxes et des tables. Les Américains adoraient manger et boire dans le noir...

Un bras s'agita au-dessus d'un box : il était attendu. Un homme corpulent occupait seul la banquette ronde. Devant lui était posée une bouteille de Defender « Success » bien entamée et un verre vide où ne restaient que des glaçons. Il se leva, tendit une main chaleureuse à Malko et, avec un sourire en coin, lança d'une voix basse et rocailleuse :

— *Long time no see !*⁽⁵⁾

Frank Capistrano, *Special Advisor for National Security* à la Maison-Blanche, ressemblait toujours à un gangster des années quarante avec son épaisse tignasse noire, ses traits empâtés, ses yeux rusés, la lourde chevalière ornée d'un gros diamant à sa main gauche. Son costume sombre aux larges rayures, mal coupé, tombait de

partout. Comme ses traits. Il avait des cernes noirs sous les yeux, les coins de sa bouche s'affaissaient et il émanait de sa masse imposante une immense impression de fatigue. Un « capo mafioso » qui vient de passer une audition difficile devant un Grand Jury...

Pourtant, George W. Bush était le quatrième président des États-Unis qu'il conseillait. De son bureau, situé dans le coin nord-ouest de la Maison-Blanche, en face de l'Oval Room où Bill Clinton s'était ébattu avec Monica Lewinsky, il avait un accès direct et permanent au Président.

Un garçon s'approcha et il lui lança :

— Vodka pour le gentleman. Stolychnaya, si je me souviens bien.

— Nous n'avons que de l'Absolut, précisa le garçon. Désolé.

L'Absolut était le plus beau succès de marketing du siècle. À force de dollars et de persévérance, les Suédois étaient arrivés à vendre au monde entier, et même à la Russie, un breuvage qui n'était que de l'aquavit déguisé en vodka.

— Alors, aquavit citron, précisa Malko.

Ce serait plus humain.

Frank Capistrano se reversa une rasade de Defender, alluma une cigarette avec un Zippo flambant neuf commémorant le 11 septembre, gravé à l'or fin d'un drapeau américain, et jeta un long regard à Malko.

— Vous avez l'air en pleine forme, remarqua-t-il dans un soupir. Ça fait combien de temps qu'on se connaît ?

— Cinq ans, je pense, précisa Malko.

— Islamabad ! renchérit aussitôt Frank Capistrano. Déjà ce fumier de Bin Laden.⁽⁶⁾

Malko se remémorait leur première entrevue, dans le bureau de l'ambassadeur des États-Unis au Pakistan, où il venait de débarquer, hagard de fatigue, après un vol de onze heures sur Pakistan Airlines, le contraire d'une compagnie aérienne. Frank Capistrano avait *déjà* l'air fatigué.

Un peu pour les mêmes raisons.

Un ange passa et s'enfuit, volant lourdement sous la pluie, alourdi de bombes et de missiles. Depuis trois mois, l'Amérique était en guerre contre Oussama Bin Laden, devenu le Mal absolu depuis les attentats du 11 septembre dont les Américains lui attribuaient, à juste titre, la responsabilité.

Malko trempa les lèvres dans la vodka que le garçon venait de lui apporter. Au moins, elle était bien glacée. Il leva son verre.

— À des jours meilleurs !

Frank Capistrano fit de même avec son verre de Defender.

— À la revanche ! dit-il, avant de vider son verre d'un trait.

Puis il s'ébroua et demanda :

— Vous avez faim ? »

Malko ne le savait plus très bien, entre le décalage horaire et la fatigue, mais il valait mieux tenir que courir.

— Un peu, reconnu-il.

L'Américain appela le garçon et commanda :

— Deux Porter steaks, *rare*, avec des *home potatoes* et une Caesar salad. Et si vous avez un bon bordeaux, apportez-en une bouteille.

Lorsque le serveur se fut éloigné, le *Special Advisor* se pencha vers Malko et bien que les deux boxes voisins soient vides, baissa la voix.

— Il y a des moments où je m'endors dans mon bureau, avoua-t-il. Cela fait des mois que je dors trois heures par nuit. Quand je dors... Entre le Président, Dick Cheney, Colin Powell et tous les connards qui veulent déclarer la guerre au monde entier, la Maison-Blanche est devenue une maison de fous. Les types du Secret Service sont hystériques. Ils exigent de me fouiller, *moi*, quand j'arrive le matin à mon bureau.

— Jusqu'ici, remarqua Malko, plein de diplomatie, vous ne vous êtes pas mal débrouillés.

Frank Capistrano eut un hennissement amer.

— Vous voulez dire qu'on a évité les plus grosses conneries ! Mais sur le plan de l'enquête, c'est ça !

Il brandit son index et son pouce réunis en cercle et continua :

— Zéro ! Rien ! À part les dix-neuf salopards qui se sont volatilisés avec leurs victimes...

— Vous avez arrêté près de mille personnes...

— Le Bureau⁽⁷⁾ ne sait plus où donner de la tête, laissa tomber Frank Capistrano. Les « gumshoes »⁽⁸⁾ sont déchaînés. Ils ont tellement honte de s'être fait baiser qu'ils arrêtent n'importe qui ! Si vous passez sur le trottoir de l'ambassade du Pakistan dans Massachusetts, vous êtes suspect. La plupart des gens arrêtés par le FBI n'ont rien à voir avec le 11 septembre. Beaucoup, simplement, ne sont pas en règle avec l'immigration. Mais ils ne vont pas nous aider à régler notre problème.

— Ce que vous faites en Afghanistan n'est pas mal, remarqua Malko. Vous avez réussi en moins de deux mois à disloquer le pouvoir des talibans et à les chasser de toutes les grandes villes. Et aussi à démolir l'infrastructure d'Al-Qaïda.

Frank Capistrano passa sa main sur sa joue mal rasée.

— C'est vrai, grommela-t-il, mais ces fous furieux de talibans ne sont pas détruits. Ils se sont seulement dispersés, comme une putain de bande de coyotes. Ils attendent. On ne pourra pas rester éternellement en Afghanistan. Quand on sera repartis, ils risquent de revenir. Mais de toute façon, on s'en fout. Avant le 11 septembre, le président Bush ne savait même pas que l'Afghanistan existait.

— Vous pensez arrêter Bin Laden et le mollah Omar ?

Le *Special Advisor* de la Maison-Blanche secoua sa tignasse noire.

— Je n'en sais foutre rien et ça n'en prend pas le chemin. Mais en tout cas, les bases d'Al-Qaida seront liquidées.

Le garçon surgit avec deux énormes Porter steaks et les déposa devant eux avec un sonore : « *enjoy your meal, gentlemen* »⁽⁹⁾. Dès qu'il se fut éloigné, Malko jeta un coup d'œil à Frank Capistrano. Quelque chose l'intriguait. Il avait croisé à plusieurs reprises le *Special Advisor* de la Maison-Blanche, un des meilleurs experts en terrorisme des États-Unis, toujours pour des affaires d'une gravité exceptionnelle. Leur première rencontre au Pakistan avait eu lieu après que le vol 800 de la TWA eut été pulvérisé en plein vol par une explosion mystérieuse. C'était la première fois que Malko avait entendu parler d'Oussama Bin Laden, que Frank Capistrano rendait responsable de cet attentat. Malko, après une longue et périlleuse enquête, avait éclairci l'affaire et rencontré Oussama Bin Laden, à côté de Jalalabad, en Afghanistan. Rencontre dont il avait gardé une impression contrastée. Oussama Bin Laden était un personnage hors du commun, méfiant, prudent, intelligent, mais, en apparence, très doux et mesuré. D'autres membres de la CIA avaient certainement été en contact avec lui, au temps de la guerre en Afghanistan contre l'Union soviétique, mais il devait être le dernier à l'avoir rencontré, les Américains étant en guerre « officielle » contre lui depuis 1995, date à laquelle ils avaient exigé des Soudanais qu'ils l'expulsent.

D'où son arrivée en Afghanistan, avec un Hercules C.130, un Beechcraft, un hélicoptère et beaucoup d'argent. Quelques mois plus tard, début 1997, la CIA avait tenté de l'enlever à Peshawar, et échoué. L'année suivante, exactement le 23 février 1998, Oussama lançait le Troisième Front Islamique International pour le Djihad, contre les Juifs et les Croisés.

Une déclaration de guerre officielle contre Israël et les États-Unis. Ce qui n'avait pas empêché, en juillet de la même année, le prince Turki, patron des Services saoudiens et allié *officiel* de l'Amérique, d'apporter lui-même aux talibans, protecteurs de Bin Laden, quatre cents pick-up Toyota... Les choses n'étaient pas toujours simples.

Bizarrement, depuis le début de leur conversation, Frank Capistrano ne semblait pas obsédé par l'ennemi public numéro un de l'Amérique. Pourtant, le secrétaire de la Maison-Blanche qui avait contacté Malko au château de Liezen, quarante-huit heures plus tôt, avait été formel : le *Special Advisor* voulait voir Malko *de toute urgence*.

Quatre femmes de bonne tenue s'installèrent dans le box voisin et commencèrent à pépier en sirotant des cocktails aux couleurs exotiques. Frank Capistrano s'était attaqué à son steak et mâchait lentement, le regard dans le vide. Comme un ruminant. Malko remarqua les longs poils noirs de ses mains, se demandant si tout son corps en était couvert. C'était une force de la nature, arrivant à son

bureau à six heures et demie du matin et ne le quittant qu'à dix heures du soir. Un des hommes les plus puissants des États-Unis. Malko savait qu'en dehors de ses qualités professionnelles, Frank Capistrano appréciait chez lui qu'il soit un solitaire, un individualiste. L'Américain se méfiait comme de la peste des administrations, des grands machins empêtrés dans leur bureaucratie. Lui-même n'avait que deux secrétaires qui se relayaient.

Pour rompre le silence, Malko avança d'un ton léger :

— Je suppose que vous allez me donner mon billet pour l'Afghanistan.

Frank Capistrano resta la fourchette en l'air, comme frappé par la foudre.

— Pour l'Afghanistan ? répéta-t-il. Pour quoi faire ?

Ce fut au tour de Malko d'être surpris. Il se passait quand même quelques petites choses en Afghanistan, même si le plus gros des opérations était terminé. Malko avait déjà rencontré Bin Laden, il était logique que la CIA fasse appel à lui pour essayer de le retrouver, même s'il ne voyait pas très bien comment.

L'Américain engloutit son morceau de Porter steak, vida son verre de bordeaux et lui jeta un regard presque gai.

— Vous ne pensez quand même pas que je vous enverrais crapahuter dans les montagnes afghanes en plein hiver à la recherche de ce salaud ! éructa-t-il. On a déjà assez de monde là-bas : les tribus, nos petits gars et quelques bons *case officers* de l'Agence, avec des paquets de dollars. Beaucoup de dollars. Qu'est-ce que vous iriez faire là-bas ?

Il se pencha vers Malko et lui glissa sur le ton de la confidence :

— Je vais vous dire quelque chose que vous garderez pour vous. *Personne*, aujourd'hui, ne sait où se trouve Oussama Bin Laden. Tous les rapports que nous avons à son sujet sont bidonnés. Les Afghans sont prêts à jurer qu'ils l'ont vu pour obtenir quelques dollars ou des armes. Je ne pense pas qu'il soit encore dans ce foutu massif montagneux, Tora-Bora. D'abord, parce qu'il a eu le temps de s'organiser, ensuite parce que je connais les Arabes, ils ont horreur des grottes et des caves. Ce sont des Bédouins, qui ont besoin de soleil et d'espace... Il a sûrement passé quelque temps dans une de ces grottes, mais il doit être loin. Dans la zone tribale pakistanaise, au Cachemire, ou ailleurs en Afghanistan, ou en Somalie. Un jour, il sera bien forcé de réapparaître et on lui tombera dessus. Si je vous ai demandé de venir ici, c'est pour m'aider à résoudre un problème beaucoup plus grave, beaucoup plus important.

Il posa ses couverts et Malko se demanda ce qui pouvait être plus important aux yeux des Américains que la capture d'Oussama Bin Laden, responsable des attentats les plus sanglants jamais commis contre les États-Unis.

Frank Capistrano alluma une nouvelle cigarette avec son Zippo « 11 septembre » et laissa s'écouler quelques instants de silence, comme pour signaler l'importance de ce qu'il venait de dire. Puis, il ajouta sur le même ton confidentiel :

— Nous avons des milliers d'agents du FBI et de *case officers* de la CIA qui travaillent sur le réseau Al-Qaida. Sans parler des militaires sur le terrain.

— C'est ce qu'il me semblait, reconnut Malko. Vous n'avez pas besoin de moi.

Frank Capistrano ne lui avait pourtant pas fait traverser l'Atlantique uniquement pour lui faire part de ses états d'âme. Ce n'était pas le genre de la maison. L'Américain se pencha vers lui.

— J'ai vraiment besoin de vous ! confirma-t-il. Pour une mission que vous êtes le seul à pouvoir accomplir. Ou du moins, un des seuls.

— Quoi donc ? interrogea Malko, qui, perplexe, laissait refroidir sa viande.

Frank Capistrano vrilla ses yeux noirs dans les siens et annonça d'une voix grave :

— Ce que je vais vous dire est connu seulement d'une poignée de gens. Et encore, ils n'ont pas *tous* les différents morceaux du puzzle. À l'Agence, seul George Tenet⁽¹⁰⁾ est au courant.

De plus en plus étonné, Malko demanda :

— De quoi s'agit-il ?

Frank Capistrano leur reversa du bordeaux et expliqua d'une voix posée :

— Le 11 septembre, à 9 h 11, la NSA a intercepté une communication téléphonique donnée d'un portable et destinée à un autre portable. Un message très bref : « Pour le Cheikh : Bojinka a réussi. » Deux fois.

— Où se trouvaient ces portables ?

— Le premier dans le New Jersey, exactement à Jersey City, juste en face de Manhattan, dans un jardin public. Le second se trouvait à Madrid, en Espagne.

— Mais...

— Attendez ! Un Service européen a intercepté le *même* message, retransmis d'Espagne en Allemagne. À Hambourg. Là encore, il s'agissait de deux portables « morts », c'est-à-dire non identifiables. Des relais disposés dans certains pays permettent de transmettre des informations avec des « coupures » interdisant d'identifier l'origine de l'appel.

— Personne ne s'occupe de ces portables ?

— Non, tout est automatique. Ils disposent de piles longue durée. Ils basculent les messages l'un vers l'autre, instantanément. Mais ce n'est pas tout. Un de nos satellites d'écoute a intercepté le même message, transmis par un quatrième portable, à partir de Hambourg, jusqu'à un

cinquième portable se trouvant sur un sommet montagneux de la zone tribale pakistanaise, entre le Pakistan et l'Afghanistan.

— Une base de Bin Laden ?

— Un relais plutôt. La conclusion est évidente. Quelqu'un a observé en direct les attentats contre le World Trade Center. Quelqu'un qui *savait* qu'ils devaient se produire et qui a transmis à ses chefs le résultat de l'opération. En temps réel.

— Quand avez-vous eu connaissance de cela ?

— Plusieurs jours après l'attentat, hélas. Il a fallu dépouiller pas mal de documents et d'écoutes issus de trois sources différentes. Nous savions déjà que les réseaux d'Al-Qaida communiquaient de cette façon, désormais nous en avons la preuve absolue.

— Comment êtes-vous certains qu'il s'agisse d'Al-Qaida ?

Frank Capistrano eut un sourire amer.

— À cause du mot « Bojinka ». L'opération Bojinka avait été conçue par Ramzi Youssef, l'homme qui a commis en 1993 le premier attentat contre le World Trade Center, lorsqu'il se trouvait aux Philippines, en 1996. À l'époque, les autorités de Manille ont transmis au FBI des cartons de documents en arabe trouvés chez lui. Comme ensuite il a été arrêté au Pakistan, jugé et condamné à New York, ces documents sont restés sous scellés jusqu'en septembre. Après les attentats, le FBI s'est réveillé et a trouvé dans ces cartons un projet d'attentat consistant à s'emparer d'avions de ligne pour les jeter contre des bâtiments publics. Ramzi Youssef avait appelé cela le projet « Bojinka ». Malheureusement, personne ne les avait lus, ces documents.

Malko hocha la tête et compléta :

— En 1994, le commando du GIA qui a détourné un Airbus d'Air France à Alger voulait déjà jeter l'appareil sur la tour Eiffel. Seulement, les terroristes ne savaient pas piloter. L'idée n'est pas nouvelle. Même si le FBI avait décrypté ces documents, on ne l'aurait probablement pas cru.

— Vous avez vraisemblablement raison, reconnut Frank Capistrano, mais il y avait quand même une chance.

— Donc, conclut Malko, Oussama Bin Laden avait envoyé un observateur à New York pour le prévenir en temps réel de l'échec ou de la réussite de son plan. S'il se trouvait en Afghanistan, il y a dix heures de décalage avec la côte Est. Il était dix-neuf heures. Il a dû passer une excellente soirée...

— Ils sont coutumiers du fait, répondit Frank Capistrano. Lors de l'attentat contre le destroyer *Cole* dans le port d'Aden, un des membres d'Al-Qaida, Fahad al-Ousa, devait filmer l'opération avec une caméra. Malheureusement, il ne s'est pas réveillé...

— Vous n'avez pas pu retrouver le propriétaire du portable new-yorkais ? demanda Malko.

— Non. L'appareil a été acheté en liquide et sans registration. C'est ce que nous appelons un portable *mort*. Il suffit d'insérer dedans une carte Sprint que vous achetez partout pour vingt dollars pour pouvoir téléphoner partout dans le monde.

— Comment avez-vous pu localiser cet appel avec tant de précision ?

— C'est facile. Grâce aux relais. Même quand il n'est pas activé, le portable comporte une puce activée par sa pile qui permet de le localiser. Pour empêcher sa localisation, il faut le fermer et, en plus, ôter la pile. Mais celui qui s'est servi de ce portable s'en moquait. Il savait ne pas pouvoir être repéré.

Malko ne voyait toujours pas où l'Américain voulait en venir. Ce qu'il venait d'apprendre prouvait simplement que les attentats du 11 septembre avaient été méticuleusement organisés. Mais cela, on le savait déjà. Frank Capistrano l'observait, une lueur moqueuse au fond de ses prunelles d'un noir d'encre. Il acheva son Porter steak, posa sa fourchette et dit :

— Ces attentats ont été incroyablement bien préparés. Si le vol 93 des United Airlines qui décollait de Newark, dans le New Jersey, n'avait pas eu quarante minutes de retard, dues à la congestion de l'aéroport, l'opération Bojinka aurait eu 100 % de réussite. Deux avions sur les tours du World Trade Center, un sur le Pentagone et un sur la Maison-Blanche.

— Vous en êtes certain ?

— 90 % de chances, répliqua l'Américain. Ou alors, c'était la CIA qui était visée. Mais je ne crois pas. La Maison-Blanche, même vide, était un symbole beaucoup plus fort. Nous ne le saurons peut-être jamais. En tout cas, c'était formidablement programmé. Ce qui a fait échouer cette quatrième opération, c'est le décalage dans le temps. Le vol 93 venait juste de décoller quand les trois autres avions détournés se sont jetés sur leurs cibles, le World Trade Center et le Pentagone. Dès que les terroristes ont détourné ce vol, certains des passagers ont pu communiquer avec leurs familles, grâce à leurs portables, et ont appris ainsi ce qui venait de se passer. Ils ont alors compris que ce n'était pas un détournement ordinaire et qu'ils allaient mourir. Décidés à ne pas se laisser faire, une poignée de passagers ont pris d'assaut le cockpit déjà occupé par les pirates de l'air, pour tenter de les en déloger. Ces salauds ont préféré précipiter l'avion au sol, en Pennsylvanie, plutôt que de renoncer. Ces passagers étaient des héros. Des putains de héros, répéta-t-il. On devrait leur dresser une statue. Et c'étaient des gens ordinaires.

Il se tut et alluma une cigarette avec son Zippo patriotique pour dissimuler son émotion.

— Quelle est *votre* conclusion ? interrogea Malko.

— Il y en a deux. D'abord, ces attentats ont été préparés de longue

date avec un soin extrême. Les deux terroristes qui ont piloté le vol American Airlines qui s'est jeté sur le Pentagone, Khalid al-Midhar et Nawa al-Hazmi, sont arrivés six mois avant à Los Angeles, en provenance de Thaïlande. Ils avaient été repérés par les Services malais, à Kuala Lumpur, comme ayant des contacts avec des gens d'Al-Qaida. Mohammed Atta, qui pilotait le vol 11 et s'est jeté contre la North Tower, était arrivé en juin 2000. Comme son copain Marwan al-Shehhi, qui, lui, s'est jeté sur la South Tower. Entre le 23 avril et le 29 juin 2001, treize des autres terroristes sont entrés aux États-Unis. Ensuite, tous leurs billets d'avion ont été achetés, la plupart du temps sur Internet, entre le 25 et le 30 août. Lorsqu'il le fallait, ils n'ont pas hésité à la dépense : sur le vol 11 des American Airlines, Mohammed Atta était en 8D, ses deux complices en 2A et 2D, trois places de première à 2 500 dollars pièce, pour être plus près de la cabine de pilotage. Toute l'opération, d'après les calculs du FBI, n'a pas coûté plus de 400 000 dollars. Or, rien que les Twin Towers valaient un milliard de dollars ! Elles ont mis une heure quarante-quatre pour s'écrouler, alors que le Titanic a mis deux heures quarante pour couler... Vous vous rendez compte que sur le vol 11, les terroristes se sont emparés du contrôle de l'avion onze minutes seulement après le décollage !

— Tout cela a été formidablement bien monté, acquiesça Malko.

— *You bet !* fit sombrement le *Special Advisor* de la Maison-Blanche. Au « Threat Committee »⁽¹¹⁾ de la Maison-Blanche, dont je fais partie, nous nous sommes dit immédiatement que ce n'était pas une bande de pouilleux au fond d'une grotte en Afghanistan qui avait *organisé* une opération aussi complexe. Il fallait des professionnels et, surtout, une connaissance parfaite des failles de la société américaine. En gros, c'était la signature d'un Grand Service.

— C'est aussi l'opinion du FBI ?

Frank Capistrano haussa les épaules.

— Les « gumshoes » ont monté une opération de recherche à laquelle ils ont affecté des milliers de *spécial agents*, baptisée Pentbomb⁽¹²⁾ et ils arrêtent tous les Arabes qu'ils croisent. Mais ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils cherchent.

— Vous avez parlé d'un Grand Service, dit Malko. Auquel pensez-vous ? Les Pakistanais ? Les Irakiens ?

Les traits de Frank Capistrano semblèrent se gélifier d'un coup. Malko devina plus qu'il n'entendit les deux mots qui sortirent de ses lèvres.

— Le nôtre.

CHAPITRE III

Interloqué, Malko crut avoir mal entendu, ou mal compris. Mais à la tristesse du regard de Frank Capistrano, il sut que l'Américain avait bien voulu dire ce qu'il avait dit.

— Vous voulez dire que la CIA a participé à ces attentats ? demanda-t-il.

— La CIA en tant qu'agence fédérale, non. Mais certains de ses membres, oui.

Malko demeura muet devant cet incroyable aveu. Frank Capistrano repoussa son assiette avec une mimique dégoûtée.

— Rien que de parler de ce truc, cela me coupe l'appétit, soupira-t-il. Mais on ne peut pas faire l'autruche.

Malko n'avait plus faim non plus.

— Dites-m'en plus, réclama-t-il.

Frank Capistrano tira une bouffée de sa cigarette et lâcha de sa voix basse et rocailleuse :

— C'est le secret le mieux gardé des États-Unis ! Nous sommes une poignée à être au courant. Cinq personnes, y compris le Président. Je vous connais depuis cinq ans maintenant et j'ai une totale confiance en vous. Comme si vous étiez américain. En plus, vous êtes un grand professionnel. Ce que je vous propose est probablement l'enquête la plus difficile de toute votre longue carrière. La plus secrète aussi.

— Pourquoi faites-vous appel à moi ?

Le *Special Advisor* de la Maison-Blanche lui jeta un regard désabusé.

— À qui voulez-vous que je fasse appel ? Nous n'avons encore que des soupçons, pas l'ombre d'une preuve. À part George Tenet, le directeur de la CIA, personne ne sait rien à Langley. S'il y avait la moindre fuite, ce serait épouvantable.

— Et le FBI ?

Frank Capistrano lui jeta un regard noir.

— Le FBI ! siffla-t-il. S'ils se doutaient de quoi que ce soit, ils mettraient *tous* leurs gens sur le coup. Avec leur lourdeur habituelle. Du coup, on n'aurait plus la moindre chance de trouver quoi que ce soit. Et, en plus, ils ne se priveraient pas de parler à leurs copains journalistes et ce serait la fin de l'Agence, au moins pour une génération.

Les deux agences fédérales n'avaient jamais collaboré que du bout des lèvres, sauf cas exceptionnel. La découverte récente d'un traître au sein du FBI avait ravi la CIA, blessée jadis par l'affaire Aldrich Ames. L'Américain enchaîna :

— Comprenez ma position. Je suis détenteur d'un secret terrible. Qui porte non seulement sur le passé, mais aussi sur l'avenir, parce que je suis persuadé que l'organisation de Bin Laden frappera à nouveau. En utilisant probablement les mêmes personnes. Si nous ne les démasquons pas avant.

— Si on commençait par le début ? observa Malko. Comment en êtes-vous venu à soupçonner des gens de la CIA ?

Frank Capistrano prit la bouteille de Defender « Success » 12 ans d'âge et s'en versa une bonne dose sur les fantômes de ses glaçons, en avala un peu et reprit :

— Je vous l'ai dit. Après le 11 septembre, notre premier réflexe a été de dire qu'il avait un Grand Service derrière cette opération complexe impliquant, au stade de l'exécution, une vingtaine de personnes qui n'étaient pas en contact les unes avec les autres. De surcroît, nous avons acquis la certitude que les pirates de l'air n'avaient pas participé à la préparation *technique* des attentats : le choix des vols, des trajectoires, le timing, l'étude des mesures de sécurité à déjouer, la coordination entre les divers agents opérationnels. Un travail énorme. Or, tout de suite cela a coïncé... On pouvait éliminer d'emblée tous les Services qui auraient eu la capacité opérationnelle de le faire : britanniques, français, allemands, israéliens, russes. Les Saoudiens, les Pakistanais et les Égyptiens en étaient, quant à eux, bien incapables.

— De toute évidence, souligna Malko, il a fallu un chef de mission entouré de quelques collaborateurs pour mettre au point cette mécanique de précision.

— Exact, confirma sombrement Frank Capistrano. Un type comme vous... qui prépare tout et, au jour J, donne le « top » aux exécutants. Dès qu'on a mis la tête hors de l'eau, après le traumatisme du 11 septembre, on a réalisé qu'il y avait un grand trou entre les « donneurs d'ordre » restés en Afghanistan et les dix-neuf kamikazes qui se sont emparés des quatre avions et les ont fait s'écraser, pour trois d'entre eux, sur leurs cibles sélectionnées à l'avance. Eux n'étaient là que pour ça. On leur a mâché le travail, dit ce qu'il fallait faire. Quand on leur a donné l'ordre de passer à l'action, ils ont renvoyé l'argent qu'ils n'avaient pas dépensé à une banque de Dubaï et sont partis à l'assaut. Calmement.

— C'est à travers eux que vous êtes remonté plus haut ?

— Non. Pourtant, le Bureau a effectué un travail de fourmis sur les dix-neuf kamikazes, en retraçant tous les contacts qu'ils avaient eus pendant les mois de préparation. Le FBI a ainsi acquis la certitude qu'ils ne s'étaient occupés que de la partie finale de l'opération : apprendre à piloter, s'emparer des avions et se jeter sur les cibles. Seulement, *quelqu'un* avait soigneusement préparé l'opération. Choissant des vols allant vers la côte Ouest, donc avec le maximum

de kérosène à bord. Des vols *domestiques*, ce qui impliquait peu de contrôle à l'embarquement. Des vols partant tous dans le même créneau horaire, dans un périmètre voisin de leurs cibles. Or, nous avons établi que ces kamikazes n'ont eu *aucun* contact avec leur base extérieure durant leur séjour. Et pourtant, nous sommes certains qu'ils n'ont pas été livrés à eux-mêmes. Le FBI a découvert des traces d'appels reçus par plusieurs d'entre eux, mais ces appels sont intraquables, venant tous de cabines publiques. Cependant, ces cabines se trouvaient *toutes* sur la côte Est, de Boston à Washington, en passant par New York ou Philadelphie. Comme ils n'étaient pas écoutés, impossible d'en savoir plus sur ces échanges. Cela nous a quand même indiqué qu'un chef de mission avait gardé le contact avec les terroristes. Enfin, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, nous avons malgré tout découvert un élément tangible, grâce à la NSA : le coup de fil donné du New Jersey, à 9 h 11, le jour de l'attentat, concernant l'opération Bojinka.

Les quatre perruches du box voisin se levèrent dans un grand caquetage et Frank Capistrano s'interrompit. Il plongea la main dans sa poche et en sortit un petit magnétophone qu'il tendit à Malko.

— Voilà le message...

Malko prit l'appareil, le colla contre son oreille et l'enclencha. Après quelques secondes de silence, il entendit une voix d'homme étouffée prononcer le message fatidique, répété ensuite comme par un écho, dans les retransmissions. Il coupa le magnéto et le reposa sur la table.

— C'est incroyable que vous ayez pu intercepter cet appel, dit-il. Mais cela vous mène à quoi ?

— Bonne question, grinça Frank Capistrano. Les spécialistes de l'identification vocale l'ont écouté et analysé en profondeur. Ils sont formels. Celui qui l'a prononcé est un Américain, probablement de l'Est. Mais un Américain. Pas un étranger.

— Il y a deux cent soixante millions d'Américains. Vous m'avez parlé d'un membre de la CIA. Comment êtes-vous arrivé à cette conclusion ?

*

* *

— Un dessert ? proposa Frank Capistrano, sans répondre directement.

— Non, merci. Un café.

L'Américain héla le garçon.

— Deux cafés et un cognac. De l'Otard, si vous en avez.

Puis, tourné vers Malko, il précisa à voix basse :

— Avant de vous en dire plus, je dois vous exposer les conditions très particulières de cette mission, que vous êtes libre de ne pas accepter.

Malko sourit intérieurement. Les offres du *Special Advisor* de la Maison-Blanche étaient de celles qu'on ne pouvait pas refuser, sous peine de se voir rayer définitivement des cadres. Or, Malko avait encore besoin de beaucoup d'argent pour son château de Liezen, devenu, au fil des ans, un gouffre financier sans fond. Non seulement à cause des kilomètres carrés de toiture, mais aussi des goûts dispendieux d'Alexandra dont chaque voyage à Paris, entre les cuirs de Jean-Claude Jitrois, les tenues « tendances » de Dolce Gabbana et les meubles de Claude Dalle, lui coûtaient une fortune.

— Avant tout, demanda-t-il, je voudrais comprendre une chose. *Pourquoi* avez-vous fait appel à moi ? Il y a des tas de gens tout aussi qualifiés et en qui vous pouvez avoir confiance.

Le garçon revenait avec les cafés et une bouteille de Otard XO dont il remplit un verre ballon et qu'il laissa sur la table, s'éclipsant ensuite discrètement. Apparemment, Frank Capistrano avait besoin de réconfort avant d'aborder le vif du sujet. Il noua ses grosses mains poilues autour du verre ballon et dit, le regard fixé sur la table :

— Lorsque le Président m'a confié la direction de cette enquête, j'en ai été très flatté. Il n'y avait pas de plus grande marque de confiance, alors que j'ai servi huit ans sous Bill Clinton. Seulement, j'ai réalisé très vite que c'était un piège épouvantable. Comme je vous l'ai expliqué, impossible de m'adresser au FBI. Pas question de lancer la CIA dans une enquête interne. Cela n'aboutit *jamais*. L'esprit corporatif est trop fort. Le Secret Service ? Ils en sont bien incapables. C'est ainsi que j'ai pensé à vous qui ne faites pas partie de l'Agence, administrativement parlant.

— Vous voulez dire que vous pouvez m'employer sans que Langley soit au courant ?

— Absolument. Sauf George Tenet, bien sûr. Je dois vous dire qu'il est *déjà* au courant. Et qu'il approuve mon choix.

C'était flatteur. Frank Capistrano but un peu de son cognac, enfin réchauffé, et continua :

— En plus, vous avez déjà travaillé sur Bin Laden et Al-Qaida. Vous connaissez le Pakistan et l'Afghanistan. Vous savez *comment* ces gens-là fonctionnent. Ici, à Washington, ils n'ont jamais vu des Arabes qu'au cinéma et ils ont peur dans le noir... Entre la fin de la guerre froide et la folie du « tout électronique », l'Agence n'est plus qu'une administration engourdie et peureuse, sans regard sur l'extérieur. L'État fédéral, au cours des cinq dernières années, a dépensé des milliards de dollars sans être capable de voir venir les attentats du 11 septembre. Il a fallu une poignée de joueurs de foot – les passagers du vol 93 – pour sauver l'honneur de ce foutu pays.

Il se tut, essayant de contrôler son exaspération. Malko lui adressa un sourire rassurant.

— O.K. J'ai compris. Maintenant, qu'exigez-vous de moi d'inhabituel ?

Frank Capistrano leva des yeux injectés de sang par la fatigue et l'alcool et dit d'une voix lente :

— Si vous trouvez le ou les coupables, ils ne seront ni arrêtés ni traduits en justice.

— Vous voulez dire qu'ils seront liquidés ?

L'Américain inclina affirmativement la tête.

— Oui. *Personne* ne doit savoir, jamais. Il n'y aura pas de compte rendu, pas de rapport, rien. Vous ne rendrez compte qu'à moi. Vous serez seul.

— Je devrai aussi prendre en charge, éventuellement, l'ultime partie de la mission ?

Ce n'était pas dans son éthique.

— Ce serait préférable, reconnut Frank Capistrano après une brève hésitation. Mais c'est une affaire entre votre conscience et vous. De toute façon, le Président a signé un *finding* secret qui se trouve dans mon coffre et qui autorise l'élimination physique des individus concernés. Si cela vous choque, il vous suffira de les désigner à quelqu'un qui ne saura pas pourquoi on les élimine. Et ensuite, vous regagnerez votre château les mains propres, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie.

— Nous verrons, dit Malko, je ne vous promets rien.

Ce ne serait pas la première fois qu'une grande agence fédérale aurait abrité un traître. Déjà, à la fin des années cinquante, deux agents de la CIA étaient passés au service du colonel Kadhafi. L'un d'eux n'était jamais revenu aux États-Unis et devait toujours se trouver en Libye. Ensuite il y avait eu l'affaire Aldrich Ames, lequel avait vendu aux Soviétiques les meilleures « sources » de la CIA en Union soviétique, en faisant fusiller quelques-uns au passage. Tout cela pour une grosse poignée de dollars. Et enfin, récemment, le FBI avait découvert dans ses rangs un traître du même acabit, qui avait pu, pendant des années, trahir à son aise. Le fait même que Bin Laden ait infiltré la CIA n'était pas quelque chose d'impossible.

— Bien, dit Malko, je comprends vos raisons et je les accepte.

— Vous en êtes bien certain ? insista Frank Capistrano. Vous ne pourrez plus revenir en arrière ensuite.

Malko revit les Twin Towers en train de s'effondrer, entraînant avec elles des milliers de gens. Ceux qui avaient sauté par les fenêtres, un couple notamment, qui s'était jeté dans le vide la main dans la main, du cinquantième étage de la tour sud, et avait eu largement le temps de se voir mourir. Comme les passagers des quatre vols détournés qui s'étaient trouvés dans le mauvais avion, le mauvais jour. Tous ceux-là méritaient d'être vengés. Même si *lui* prenait un risque

supplémentaire. Car il ne se faisait aucune illusion. Dans une affaire de ce genre, les politiques avaient toujours la tentation d'éliminer *tous* les témoins ou les acteurs. Or, il en ferait partie. Et la raison d'État était autrement plus forte que toutes les promesses. Comme si Frank Capistrano avait lu dans ses pensées, il dit de sa lente voix rocailleuse :

— Il ne vous arrivera *rien*. Le Président m'en a donné sa parole.

— *Inch Allah*, fit Malko avec un demi-sourire.

— Bien, conclut l'Américain. Je vais vous dire qui est l'homme que nous soupçonnons et pourquoi.

CHAPITRE IV

Le restaurant était presque vide et le barman bayait aux corneilles à l'autre bout du bar. Toute cette histoire semblait irréaliste à Malko, surtout dans le cadre de ce vieil hôtel de Washington fréquenté surtout par les dames de la bonne société, désœuvrées et légèrement pochardes. Frank Capistrano prit dans une vieille serviette de cuir noir un document et le tendit à Malko.

C'était un portrait-robot, très précis, qui aurait presque pu passer pour une photo. Un homme aux cheveux noirs rejetés en arrière, le front haut, des yeux enfoncés, un visage harmonieux bien que sévère, une grande bouche bien dessinée. Plutôt séduisant. Au-dessus du portrait recréé par l'ordinateur, il y avait quelques précisions : « Le sujet mesure environ six pieds deux pouces, paraît avoir la cinquantaine, plutôt mince. »

— Qui est cet homme ? demanda Malko.

— J'ai envoyé le FBI à Jersey City, fit simplement l'Américain. Ils ont passé au peigne fin le jardin public d'où a été donné le coup de téléphone à Madrid. Les « gumshoes » ont retrouvé un témoin précieux qui s'était d'ailleurs déjà confié au *New York Times*. Un retraité, Alexandre Krawnsnoski, qui vient y promener son chien tous les matins vers huit heures trente. Le matin du 11 septembre, il a remarqué un homme qui avait un « pilot-case » à la main et qui est resté un assez long moment à observer l'Hudson *avant* l'attentat. C'est d'après sa description qu'a été établi le portrait-robot.

— C'est tout ?

Testis unus, testis nullus⁽¹³⁾ comme disaient les Latins.

— Non, corrigea Frank Capistrano, après l'impact sur la tour nord, cet homme est resté sur place. Krawnsnoski lui a parlé mais il n'a pas répondu. Il est resté sur place et a assisté à l'impact sur la tour sud. À ce moment, il y avait déjà beaucoup de monde. Mais sa présence intriguait Alexandre Krawnsnoski et il a continué à l'observer. Après que les deux tours ont été frappées, il l'a vu se mettre à l'écart et téléphoner d'un portable.

— Beaucoup de gens ont dû en faire autant, remarqua Malko.

— Bien sûr, mais ce qui a frappé Krawnsnoski, c'est qu'il ait été là bien avant.

— Il pourrait le reconnaître ?

— Il le pense. En tout cas, cet homme n'était pas un Arabe. C'était un Caucasien⁽¹⁴⁾.

Malko ne voulut pas lui dire que certains Arabes avaient les yeux

bleus et que les Afghans étaient de race aryenne...

— De plus, continua le *Special Advisor*, l'heure du coup de fil correspond avec le relevé de la NSA.

— Vous avez cherché à retrouver cet homme ?

— Oui et non. Mais j'ai quand même une idée de qui cela peut être.

Plongeant de nouveau dans sa serviette, il en sortit une grande photo en noir et blanc. Un homme en train de marcher dans une rue, qui ne savait visiblement pas qu'il était photographié. Il posa le document à côté du portrait-robot et demanda :

— Qu'en pensez-vous ?

Malko regarda attentivement le dessin et la photo et dit :

— Que vous n'avez plus besoin de moi. C'est évidemment le même homme.

— C'est aussi ce que je pense, reconnut sombrement Frank Capistrano, et c'est bien là le problème.

— Pourquoi ?

L'Américain posa son index sur la photo.

— Cet homme s'appelle John Turner. Il a été un de nos meilleurs *field officers* de la Division des Opérations. Il a passé vingt-sept ans à l'Agence, à différents postes, en donnant toute satisfaction. Il a reçu lorsqu'il est parti la *Distinguished Medal of Intelligence*. Je me trouvais à son pot d'adieu, avec le directeur d'alors.

— Il prenait sa retraite ?

— Non, il a été viré, mais pas pour des raisons déshonorantes. Il était simplement en désaccord avec ses chefs sur certains problèmes. Donc, on lui a demandé de faire valoir ses droits à une retraite bien méritée.

— Et qu'est-il devenu ?

— Il vit toujours au même endroit, en Virginie, dans un petit bled qui s'appelle Falls Church. À vingt minutes de Langley.

— Seul ?

— Oui, il a divorcé il y a très longtemps, et n'a pas d'enfant. Ce qui a facilité sa carrière : il était un des seuls à ne jamais refuser les postes de merde. Son premier gros job, à la Division des Opérations, a été d'être chef de station au Paraguay, à une époque où il ne s'y passait plus rien. Il n'a jamais fraternisé avec les autres membres de la D.O. C'est un taciturne, introverti. Mais rigoureusement honnête, serviable, jamais un mot plus haut que l'autre, et très consciencieux. Ses rapports étaient toujours trois fois plus longs que ceux de ses collègues. Il a été analyste à la Centrale pendant deux ans, mais il s'ennuyait. C'était en 1985. Il avait déjà été en poste au Moyen-Orient et parlait à peu près l'arabe. Alors le D.D.O. du moment, je crois que c'était Jack Perry, lui a proposé de partir dans la zone de guerre d'Asie centrale.

— Où ? Au Tadjikistan ?

— Non, à cette époque, on n'avait pas de personnel là-bas. C'était

encore l'Union soviétique. Il a rejoint au Pakistan le *team* qui faisait la liaison entre nous et l'ISI⁽¹⁵⁾ et les moudjahidin. Comme vous le savez, l'Arabie Saoudite et nous financions la lutte des Afghans contre l'Union soviétique qui avait envahi leur pays en 1979. John Turner était basé à Peshawar, sous couverture consulaire, et voyageait pas mal à l'intérieur de l'Afghanistan. Nous y avions une très grosse base logistique, pour des livraisons d'armes massives à partir de Karachi à destination des moudjahidin luttant contre les Popovs.

— Vous leur en avez donné pour six milliards de dollars, remarqua Malko.

Frank Capistrano balaya le chiffre d'un revers de main désinvolte.

— Le jeu en valait la chandelle. Quand Bill Casey,⁽¹⁶⁾ en 1986, a convaincu le président Reagan de leur livrer des Stingers,⁽¹⁷⁾ cela a été le tournant décisif de la guerre. En deux ans, les « moudjs » ont abattu sept cents appareils russes, hélicos et avions. On avait gagné.

— Et que faisait John Turner à l'époque ?

— Il supervisait les convois d'armes entre Karachi et l'intérieur de l'Afghanistan. Le matériel débarquait à Karachi pour être ensuite chargé sur des camions qui remontaient vers le nord, le long du désert balouch, et ensuite de la frontière afghane jusqu'à Quetta, capitale du Balouchistan pakistanais. De là, il était chargé sur des chameaux ou des véhicules plus maniables et gagnait l'Afghanistan par des pistes qui n'étaient pas surveillées par les Popovs. Jusqu'au point de livraison. Les plus actifs des « moudjs » étaient des fondamentalistes musulmans comme Gulbuddin Hekmatyar. Seulement, à l'époque on ne voulait pas le savoir...

Un ange brandissant l'étendard du djihad passa dans un grand froissement d'ailes. Gulbuddine Hekmatyar, fondamentaliste musulman protégé des services pakistanais, goinfre d'armes par la CIA, avait toujours juré que s'il prenait Kaboul, la première chose qu'il ferait serait de raser l'ambassade américaine... Il avait tenu parole, la bombardant depuis les hauteurs de Kaboul, dès 1992.

— John Turner était donc en contact avec les moudjahidin ? interrogea Malko.

— Très régulièrement, confirma Frank Capistrano. Il avait une vie très dure, dormant comme les chauffeurs de camions, dehors ou sur les chargements. Parfois, il restait plusieurs semaines sans remettre les pieds à Peshawar. Mais il ne se plaignait pas : son job consistait à veiller à ce qu'une partie du chargement ne « tombe pas des chameaux » pendant le trajet et de s'assurer qu'il était bien livré aux *bons* Afghans. Là-bas, c'était féroce. Deux ou trois caisses de munitions, cela faisait vivre un village pendant un mois. C'est de cette époque que datent les premiers problèmes de John avec l'Agence, soupira-t-il.

— Lesquels ?

Frank Capistrano baissa encore la voix.

— Il avait envoyé plusieurs rapports à l'Agence soulignant les disproportions entre les quantités d'armes livrées aux plus extrémistes des « moudjs » et celles données aux plus modérés comme la tribu du Wardak. Des Pachtouns, eux aussi.

— Et alors ?

— Alors, il s'est fait taper sur les doigts, reconnu le *Special Advisor*. Les mecs de l'ISI ont gueulé comme des porcs en soulignant que c'était eux qui choisissaient leurs clients et que si on n'était pas content, on se débrouillerait sans eux... Bill Casey a fermé sa grande gueule et le COS⁽¹⁸⁾ de Peshawar a dit à John Turner de se mêler de ses affaires : il était là pour livrer, un point c'est tout.

Malko eut un sourire sceptique.

— Vous ne saviez pas que pratiquement tous les officiers de l'ISI, y compris leur chef, le général Hamid Gui, étaient, eux aussi, des islamistes convaincus, des fous de Dieu ?

Frank Capistrano eut l'air embarrassé.

— On s'en doutait, mais ce n'était pas vraiment notre premier souci. Il y a eu une discussion avec Bill Casey qui a tranché : « Il est plus important de détruire l'Union soviétique que de laisser quelques pouilleux avec des Stingers dans la nature. Ils ne pourront pas aller loin. »

Bel aveuglement. Quatorze ans plus tard, ils étaient allés jusqu'à New York et Washington. Et pourtant, Bill Casey était un grand patriote et un honnête homme.

— Donc, John Turner a continué à convoier les armes pour les moudjahidin, conclut Malko. Les bons.

— Si on peut dire, ricana amèrement Frank Capistrano. On lui a donné un mois de permission pour qu'il puisse venir soigner ses rosiers en Virginie, le D.D.O. en a profité pour lui expliquer que son job était de veiller à ce que les armes arrivent bien à leur destinataire, choisi par l'ISI, et il n'a rien dit. D'ailleurs, d'après ce qu'on m'a rapporté, ce type ne disait *jamaïs* rien, on ne savait pas ce qu'il pensait. Mais il était discipliné, sérieux, honnête. Trop honnête...

— C'est-à-dire ? fit Malko, dressant l'oreille.

— Six mois plus tard, on a eu un nouveau problème avec lui, expliqua l'Américain. Il a rédigé un nouveau rapport, signalant que les camions qui allaient de Karachi en Afghanistan, chargés d'armes, ne revenaient pas vides. Ils étaient bourrés jusqu'à la gueule de ballots de haschisch et de paquets d'héroïne. Celle-ci était produite à partir de champs de pavot cultivés dans les zones contrôlées par les moudjahidin, et exportée ensuite vers l'Europe et chez nous. En bénéficiant de la protection accordée à nos convois. Ou plutôt très cher payée, parce

qu'il y avait des bakchichs à payer tous les vingt kilomètres. Ça, c'était le boulot de John. Il se promenait avec une malle pleine de dollars, et quand il en restait, il les ramenait à la station de Peshawar. Un type sacrément honnête...

« Quand on a reçu son rapport, le D.D.O. l'a transmis au D.G. qui en a parlé à la Maison-Blanche, où on lui a dit de ne pas donner suite. Nous dépendions entièrement de la mafia des transporteurs afghans – tous des Pachouns – qui protégeaient nos convois d'armes et se faisaient payer au retour par les trafiquants d'héroïne. Souvent, en plus, ceux-ci étaient liés à des officiers de l'ISI.

— Quand ce n'était pas les mêmes, précisa Malko.

— Exact, dut reconnaître Frank Capistrano, mais c'était la guerre. On ne choisit pas toujours ses alliés. C'est grâce à ces convois que nous avons pu acheminer les fameux Stingers qui ont changé le cours de la guerre.

— Ensuite, que s'est-il passé ?

Le *Special Advisor* eut un soupir accablé.

— Ce fou de John Turner a communiqué son rapport à la DEA⁽¹⁹⁾ ! Je ne vous dis pas ce que ça a donné. Les gens de la DEA écumaient, menaçaient de nous faire arrêter, de tout révéler dans la presse. Vous pensez : une agence fédérale protégeant le trafic d'héroïne destinée aux États-Unis ! Il y avait de quoi déclencher un méga-scandale... L'affaire est remontée jusqu'à moi. Et au Président. Le directeur de la CIA voulait tout simplement virer John ! On s'est dit qu'il pouvait amener la presse, sûr de son bon droit. Alors, on a fait le coup classique : on l'a rappelé pour le « féliciter ». On a calmé le jeu avec la DEA et on a trouvé un nouveau job à John Turner : *field officer* auprès d'un « moudj » recommandé par le prince Turki, le patron des services saoudiens ; un certain Oussama Bin Laden...

Un ange traversa le restaurant, brandissant le drapeau du djihad. Frank Capistrano enchaîna :

— Depuis des mois, le général Gui, le patron de l'ISI, réclamait à Turki d'envoyer en Afghanistan un prince saoudien, afin de galvaniser les énergies des Saoudiens de base qui s'y battaient déjà. Seulement, Turki ne trouvait personne : les princes saoudiens préféraient se taper des putes en buvant du scotch à Marbella plutôt que d'aller crapahuter dans les montagnes afghanes. Alors, il a déniché ce qui se rapprochait le plus d'un prince. Un Saoudien de très bonne famille, très riche et très religieux.

— Donc, conclut Malko, John Turner est devenu l'officier traitant d'Oussama Bin Laden.

— Tout à fait, confirma Frank Capistrano. D'ailleurs, il y a même des photos, regardez. Ce document a été pris dans la province afghane du Paktia, à la base de Massada où étaient regroupés les volontaires

arabes.

De nouveau, il sortit de sa serviette une photo, en couleurs, où deux hommes posaient, souriants, l'un à côté de l'autre. L'un était un homme brun à l'abondante chevelure, avec un regard profond, l'air calme, et l'autre Oussama Bin Laden, parfaitement reconnaissable, avec une courte barbe et son épaisse moustache, en tenue de combat verdâtre, coiffé d'un casque lourd américain. John Turner, lui, était en civil.

— La photo remonte à 1988, commenta Frank Capistrano. À cette époque, Oussama Bin Laden effectuait des allers-retours entre le front et Peshawar, où il avait monté une organisation de soutien aux moudjahidin, le Maktab al-Khidimat, dont le bureau de recrutement se trouvait à University Town, à côté de Peshawar. Souvent aussi, Bin Laden partait effectuer des voyages à l'étranger pour lever des fonds ou rendre compte à son « sponsor », le prince Turki.

— C'était l'âge d'or, remarqua Malko.

Frank Capistrano soupira.

— Oui, en effet. Et puis, John a attrapé une saloperie et on a été obligé de le rapatrier ici. Il a passé trois mois dans un hôpital de chez nous, plus trois de permission, et on l'a mis au *desk* de la D.O. pour qu'il puisse récupérer. Tout le monde avait oublié l'épisode de la DEA. La suite appartient à l'Histoire : en 1989, les Soviétiques quittent l'Afghanistan, et nous, on « démonte ». C'est-à-dire qu'on ramène tous nos gens et qu'on laisse les Pakistanais gérer leurs moudjahidin. C'est à ce moment qu'on a de nouveau fait appel à John Turner. Quand la T.D.⁽²⁰⁾ a fait ses comptes, elle a réalisé que les Afghans devaient encore posséder 250 Stingers et qu'il faudrait tenter de les récupérer. Ce qui n'était pas évident : l'Afghanistan était à feu et à sang, les Popovs partis. À Kaboul, le régime de Najibullah, leur pantin, tenait toujours, encerclé par les moudjahidin de différentes factions.

— Où était Oussama Bin Laden ?

— Reparti en Arabie Saoudite, dégoûté par les querelles des moudjahidin. C'était un pur.

— Donc John Turner est reparti en Afghanistan. Que s'est-il passé ?

— Il a aussitôt repris son rôle d'emmerdeur, laissa tomber Frank Capistrano. Au bout de trois mois dans la région, il a pondu un rapport saignant, expliquant que nous avions eu tort de laisser tomber nos copains moudjahidin et qu'il fallait continuer à s'en occuper. J'ai relu ce rapport il y a quelques jours. Il écrivait que nous avions mené et gagné une guerre politique contre l'Union soviétique, mais que les moudjahidin, comme Bin Laden, Hekmatyar ou même Gui, avaient, eux, mené une guerre *religieuse*. Qui, à leurs yeux, n'était que le premier combat d'un conflit plus général.

— Prophétique ! laissa tomber Malko.

Frank Capistrano eut un haussement d'épaules désabusé.

— Peut-être, mais vous connaissez la politique. On avait gagné la guerre, il fallait passer à autre chose : il y avait l'Irak, et l'Afghanistan n'intéressait personne à Washington. Nous nous sommes dit que tous ces « moudjs » allaient tranquillement rentrer chez eux. Le rapport de John Turner a été victime d'un « classement vertical ». Il a relancé plusieurs fois l'Agence jusqu'à ce qu'on lui fasse comprendre qu'il était à côté de la plaque. Que *tout* ce qu'on lui demandait c'était de récupérer des Stingers. Il a fermé sa gueule, comme toujours, et s'est remis au boulot, essayant de négocier avec les différents chefs de guerre la restitution de ces fameux Stingers. Nous étions d'autant plus soucieux que plusieurs avaient refait surface en Iran... Or, pour abattre un avion commercial, il n'y a rien de mieux.

— Combien les rachetiez-vous ?

— Un million de dollars pièce.

— Et il en a ramené ?

Le *Special Advisor* de la Maison-Blanche fit la grimace.

— Non. Il y a eu une histoire déplaisante. Après des mois de négociations, souvent à travers les agents de PISI, John a réussi à conclure un « *tentative deal* » : vingt Stingers pour quinze millions de dollars. C'était cher, d'autant que nous ne savions pas s'ils fonctionnaient encore, mais l'ordre est venu de la Maison-Blanche : on rachète. On a fait parvenir l'argent à John Turner qui est parti avec, en hélicoptère. Il avait rendez-vous dans le Logar, avec un « commandant » pachtoun. Il était accompagné d'un colonel de l'ISI. Et là, tout s'est mal passé. À peine posés, ils ont été attaqués par une bande de gens non identifiés. Le colonel de l'ISI a été tué, ainsi qu'une partie de l'escorte ; John Turner a pu s'enfuir.

— Et les quinze millions de dollars ?

— Évanouis. On n'en a plus jamais entendu parler. John Turner est revenu pratiquement à pied à Peshawar, déboussolé, traumatisé, et a envoyé un long rapport, disant qu'il avait probablement été balancé par les gens de l'ISI. Nos amis. Ce qui était plus que probable.

— C'était fou d'envoyer un homme seul avec quinze millions de dollars dans un pays comme l'Afghanistan où on vous coupe la gorge pour cinq dollars, remarqua Malko.

— C'était le seul moyen...

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Un dérapage fâcheux, avoua Frank Capistrano. À peine revenu à Washington, John Turner a été convoqué devant une commission de discipline. On lui reprochait d'avoir été négligent dans la garde des quinze millions de dollars. Ça, c'était la version officielle. En réalité, le D.D.O. qui lui en voulait toujours à cause de l'histoire de la DEA a prétendu *off the record* que John avait monté toute l'histoire pour

étouffer l'argent. En le partageant avec les types de l'ISI.

— Vous y avez cru ?

Frank Capistrano sursauta.

— Mais je n'en ai *rien* su, à l'époque ! C'était une magouille intérieure à l'Agence. Un règlement de comptes. C'est en lisant son dossier que j'ai découvert tout cela. Trop tard.

— On l'a accusé ?

— Pas officiellement, bien sûr. Mais il a été reconnu coupable de « négligence » et on lui a demandé de bien vouloir démissionner. Avec tous les honneurs... une *honorable discharge*.

— Il a accepté ?

— Oui. Sans se plaindre. Sans dire un mot, comme toujours. À l'époque – j'ai le procès-verbal –, il a seulement remarqué que la CIA avait fait une erreur historique en abandonnant à leur sort les gens qu'elle avait utilisés. Surtout bien entraînés, armés et motivés... Évidemment, personne n'y a prêté attention. Et il a pris sa retraite, encaissé une jolie prime et rendu son badge.

L'Américain se tut. Malko jeta un coup d'œil aux photos étalées devant eux. L'histoire de John Turner était d'une affligeante banalité. Les gens de terrain avaient toujours une vision différente et plus juste de la réalité que les bureaucrates. Il leva les yeux sur Frank Capistrano.

— Et vous, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il. Il a vraiment volé cet argent ?

L'Américain s'étrangla.

— Bien sûr que non ! Ce type est incapable de voler dix *cents* ! Il est d'une honnêteté pathologique. Même ceux qui l'accusaient n'y croyaient pas. Ils voulaient simplement se débarrasser de lui.

Un ange voleta à travers la pièce, un poignard planté entre les deux ailes. Avec l'humanité, on n'était jamais déçu. Malko commençait à comprendre les soupçons de Frank Capistrano. Parfois, les moutons deviennent enragés, et John Turner devait en avoir gros sur le cœur. Lui qui avait toujours servi son pays avec fidélité, se faire jeter pour une faute qu'il n'avait pas commise...

— Qu'est-il devenu ? interrogea-t-il.

— Pendant un an, il est resté chez lui. On a même eu peur qu'il ne se suicide. Un de ses rares amis a alerté l'Agence en avertissant que John était très déprimé. Et puis, celui-ci a repris du poil de la bête... Il a créé avec un professionnel de la communication une petite affaire de consultant, centrée sur le Pakistan. Il avait gardé des amis là-bas et il a tout de suite eu des clients. Des Pakistanais désirant investir ici, ou le contraire. Il a aussi fait pas mal de conférences devant des politiques ou des businessmen sur la région. Bref, entre sa retraite et ça, il a pu vivre confortablement. D'autant qu'il ne jette pas l'argent par la fenêtre...

— Et que faisait-il le 11 septembre ?

— On n'en a pas la moindre idée. Personne à l'Agence ne lui parlait plus depuis des mois. Parfois, il croisait un ex-copain dans un aéroport. À cause de son job, il allait souvent au Pakistan.

— Et où se trouve-t-il maintenant ?

Frank Capistrano consulta sa grosse Breitling, témoin d'une vie aventureuse, et répondit :

— En ce moment, il doit être à l'Agence. Jusqu'à six heures.

Malko lui jeta un regard interrogateur, croyant avoir raté un chapitre.

— Je croyais qu'il avait été viré en 1997 ?

— Exact ! Mais depuis, il y a eu le 11 septembre. Quand la poussière est retombée, l'actuel directeur de la CIA, George Tenet, affolé de voir la pauvreté de ses moyens, a demandé l'autorisation de réengager un certain nombre d'agents partis à la retraite, mais dotés d'une solide expérience. Ce n'est pas vieux, un peu plus de deux mois. C'était une bonne idée et la Maison-Blanche a donné son feu vert. L'Agence a rappelé une dizaine de « seniors » avec un contrat à durée indéterminée, pour constituer une sorte de super cellule antiterroriste. Vous ne m'avez pas encore demandé comment j'ai été amené à faire le rapprochement entre le portrait-robot établi par le FBI de l'homme qui a téléphoné de Jersey City et John Turner. Lorsqu'on m'a communiqué ce portrait-robot, je n'ai pensé à personne en particulier. Mais quand George Tenet a rappelé sa vieille garde, et qu'il m'a envoyé pour avis les dossiers de ceux qu'il avait sélectionnés, j'ai eu un choc en examinant les photos qui accompagnaient le C.V. de Turner, tant la ressemblance était frappante. Et après avoir lu sa bio, j'ai été encore plus ébranlé.

— Et George Tenet n'avait rien vu, lui ?

— Il avait choisi par informatique, sans voir les dossiers.

Comme pour excuser le directeur de la CIA, Frank Capistrano vida d'un trait ce qui restait de son Otard XO. Malko était stupéfié par cette histoire. Si George Tenet n'avait pas voulu renforcer son staff, personne probablement n'aurait fait le rapprochement entre le portrait-robot et John Turner.

— Pourquoi avez-vous décidé de rappeler John Turner, s'étonna-t-il. Au lieu de le mettre sous surveillance ?

Frank Capistrano s'étrangla.

— Par qui ? Le FBI ? Hors de question. J'y ai vu deux avantages. D'abord, désormais, nous l'avons sous la main. Ensuite, cela m'a permis de faire effectuer une petite enquête sur lui, comme sur *tous* les autres candidats de retour à l'Agence, par le service interne de sécurité de Langley.

— Et cela a donné quoi ?

— Rien. Une vie sans histoire, pas de problèmes d'argent, pas de

vices, pratiquement pas d'amis. Il va de Falls Church à son bureau, au 1020 de la 19^e Rue nord-ouest, à Washington, et rentre, passe ses week-ends chez lui, voyage peu sauf pour ses affaires. Il se rend régulièrement au Pakistan. Apparemment, il se passionne pour Internet. C'est son seul vice.

— Comment a-t-il réagi quand on lui a demandé de revenir à la CIA ?

— Il a simplement dit « oui ». Sans état d'âme. Sans poser de questions.

Le restaurant était vide. Pour faire patienter le garçon, Frank Capistrano demanda l'addition. Malko, perplexe, tentait d'évaluer mentalement cette mission ultrasensible.

— John Turner est-il religieux ?

— D'après son dossier, il est baptiste, mais ne pratique pas.

— Il n'a jamais manifesté d'inclination pour l'islam ?

Frank Capistrano secoua la tête négativement.

— Pas que je sache.

— Frank, dit Malko, en dehors de ce portrait-robot, pourquoi soupçonnez-vous John Turner ? Vous me dites vous-même que ce n'est pas un homme d'argent.

— Souvenez-vous de Burgess et de Mc Lean, les traîtres du MI 6 britannique. Ils ont agi par conviction marxiste, alors qu'ils possédaient un background culturel qui les rendait insoupçonnables. Mais j'avoue que c'est là que le bât blesse. Je ne vois pas de motif à sa possible trahison.

Malko, lui, en voyait un : l'amertume, la vengeance contre un système qu'il désapprouvait. Peut-être aussi l'admiration pour des gens convaincus d'un idéal, même s'ils sont fous, comme Oussama Bin Laden. Beaucoup de défecteurs soviétiques avaient trahi, durant la guerre froide, parce qu'ils s'estimaient mal traités par leur hiérarchie, ou mal employés ; par aigreur et frustration...

Il baissa les yeux sur sa Breitling Crosswind. Cela faisait presque deux heures qu'ils étaient là.

— Frank, remarqua-t-il, même s'il a eu des problèmes avec sa hiérarchie, John Turner me paraît un citoyen modèle, honnête, consciencieux. Tout à fait le profil de ceux engagés par l'Agence. D'autre part, s'il est coupable, il est sûrement sur ses gardes et assez malin pour n'avoir jamais éveillé de soupçons. Si vous ajoutez à cela que nous ne pouvons faire appel, pour le confondre, aux moyens *légaux*, l'enquête que vous me proposez et quasiment impossible.

Les traits de Frank Capistrano se décomposèrent.

— Vous refusez ?

— Non, corrigea Malko, mais il va falloir que vous acceptiez mes conditions. Pour ma part, je ne vois qu'une façon de procéder. Et je suis certain que cela va vous faire hurler.

— Allez-y, dites-moi votre idée, fit le *Special Advisor* de la Maison-Blanche.

CHAPITRE V

Malko eut un sourire plein de retenue.

— Dites-moi d'abord la *vôtre*. D'après ce que vous venez de me confier, John Turner travaille tous les jours à la CIA et a une vie extrêmement calme. Je suppose qu'il ne faut pas penser à mettre son téléphone sur écoute puisque, seul, le FBI pourrait le faire. De toute façon, il est sûrement trop prudent pour qu'on apprenne quelque chose de cette façon. S'intéresser à son ordinateur pose certainement aussi le même problème. Alors, qu'attendez-vous de moi ?

— Vous avez compris que, faute de « personnel », il est impossible de faire une enquête classique sur John Turner : mise sur écoute, contrôle de son ordinateur, enquête de voisinage. Il n'est pas question d'orienter le FBI vers lui et, de toute façon, il n'y a, à ce jour aucune charge qui justifierait une enquête. Nous sommes dans un pays de droit. Souvenez-vous qu'on a refusé au FBI, au mois d'août dernier, l'autorisation d'interroger l'ordinateur de Zacharias Moussaoui, alors qu'il était déjà suspect. J'ai donc pensé à une solution à *minima*, pour commencer. Une surveillance discrète effectuée par vous. Il habite Falls Church, à un quart d'heure de Langley. Le soir, il sort peut-être. Il peut aller téléphoner de l'extérieur, rencontrer des gens. Ou relever une « boîte aux lettres morte ». D'autant qu'il doit se sentir en sécurité puisqu'il a été rengagé à l'Agence. Une ou deux semaines de surveillance pourraient apporter quelque chose.

— Vous ne craignez pas qu'il me repère ? objecta Malko. C'est un professionnel du renseignement. Et, s'il est coupable, il est forcément sur ses gardes.

— C'est un risque, reconnut Frank Capistrano. Pour le diminuer, j'ai pris deux mesures. J'ai fait louer cinq voitures de type différent. Elles se trouvent dans le garage souterrain du *Willard* et leurs clés sont chez le concierge, à votre nom. Ensuite, vous ne serez pas seul.

— Ah bon, je croyais que...

Le *Speciall Advisor* l'arrêta d'un geste.

— J'ai mis dans la confidence mon assistante, Laura Putnam. C'est une ancienne de l'Agence et j'ai une totale confiance en elle. Laura a pris une chambre au *Willard* et se trouve à votre disposition. Vous pourrez tantôt la prendre avec vous, tantôt agir seul. En plus, elle habite Alexandria et connaît le nord de la Virginie comme sa poche. En particulier Falls Church. Elle pourra également faire la liaison avec moi, sans éveiller l'attention. On est habitué à la voir à la Maison-Blanche. Et...

Il s'interrompit.

— Et quoi ? insista Malko.

— *She is a very pretty woman*⁽²¹⁾...

Frank Capistrano était décidément un fin renard, utilisant habilement la carotte et le bâton. Malko se demanda à quoi ressemblait la carotte.

— C'est bien vu, reconnut Malko. Mais ce n'est pas suffisant. Une surveillance de ce type peut durer des semaines sans produire de résultat. J'ai une meilleure idée. Vous m'avez dit que George Tenet était au courant.

— Oui.

— Parfait. Il faudrait qu'il répande le bruit qu'il y a un traître dans l'Agence, mais qu'il n'est pas identifié.

Frank Capistrano eut un haut-le-corps.

— Vous n'y pensez pas ! On a tout fait pour conserver un secret absolu.

— Si, confirma Malko, j'y pense tout à fait. Car si John Turner est le traître, il risque de réagir, de nous lancer sur une piste. Et cette rumeur ne sortira pas de l'Agence. Il faut simplement que John Turner en soit informé. Je ne suis pas inquiet là-dessus : ce genre de rumeur se répand à la vitesse de l'éclair.

— Et si le FBI l'apprend ?

Malko lui adressa un sourire désarmant.

— Tout le monde à Langley jurera qu'il s'agit d'une rumeur sans fondement...

Il se tut et Frank Capistrano, destabilisé, alluma une cigarette avec son Zippo avant de le remettre dans un étui de cuir à sa ceinture. Il demeura quelques instants silencieux, puis laissa tomber :

— Il faut que j'obtienne le feu vert du Président. Ce que vous proposez va à l'encontre de toute la stratégie que j'ai arrêtée avec lui.

— Je comprends, admit Malko. Quand pouvez-vous lui demander ?

— Tout à l'heure, je le coincerai entre deux *meetings*.

— D'accord. Dès que vous aurez sa réponse, faites-le-moi savoir. Il faudrait que cela soit aujourd'hui même.

— Sauf gros problème, c'est possible, dit Frank Capistrano. Et s'il refuse ?

— Pour vous faire plaisir, j'accepte de procéder à cette filature, mais je pense qu'elle ne mènera à rien.

— O.K., fit le *Special Advisor*. Si j'ai le feu vert, je convoque George Tenet dès ce soir ou demain matin. Mais la situation prendra quelques jours pour mûrir.

— Nous sommes mardi, remarqua Malko. D'ici la fin de la semaine, la rumeur sera sûrement venue aux oreilles de John Turner. En attendant, je vais me familiariser avec le terrain.

— Laura Putnam se trouve à la chambre 421 du *Willard*, fit Frank Capistrano. Vous pouvez lui parler comme à moi-même. Son père est un copain d'enfance et elle a fait une belle carrière à l'Agence.

— Pourquoi l'a-t-elle quittée ?

— Elle en avait assez d'être à l'étranger et je lui ai offert ce job à la Maison-Blanche.

Ils échangèrent un long regard puis le Special Advisor se leva le premier, tendant la main à Malko.

— J'espère que votre idée est *vraiment* bonne, soupira-t-il. Sinon, George W. Bush risque d'être mon dernier Président.

*

* *

Le *Robin Hood Bar* du *Willard*, malgré ses boiseries et ses gravures de chasse, avait la gaieté d'un funérarium. Deux ivrognes étalés sur le bar rond échangeaient des plaisanteries de garçon de bain avec le barman, et une femme élégante, mais ayant depuis longtemps passé la date de péremption, contemplait ses traits ridés dans un miroir, en sirotant un Martini.

Malko eut à peine le temps de s'installer à une petite table et de commander une vodka. Une blonde aux cheveux courts, dans le bon côté de la trentaine, apparut à l'entrée du bar, balaya les lieux d'un regard rapide et se dirigea d'un pas résolu vers sa table, Malko se leva aussitôt.

— Je ne vous ai pas fait attendre trop longtemps ? demanda anxieusement Laura Putnam.

Malko l'avait appelée dans sa chambre cinq minutes plus tôt. Il la rassura d'un sourire.

— Pas du tout.

Les deux ivrognes s'étaient tus, leur regard luisant posé sur la nouvelle venue. Avec ses yeux bleus au regard espiègle, son sourire ravageur, son pull noir et sa jupe de cuir assortie, Laura Putnam ressemblait plus à une jeune publiciste qu'à une espionne. Dégoutée, la femme au Martini vida son verre d'un trait et partit.

À peine assise, Laura Putnam tira de son sac un paquet de Marlboro light et un Zippo Swarovski que Malko lui prit des mains pour allumer sa cigarette.

— Vous buvez ? demanda-t-il.

Laura Putnam éclata de rire.

— Comment l'avez-vous deviné ? J'aime bien le scotch, c'est la consolation des femmes seules. Mieux que la gymnastique.

Elle éclata de rire et lança au barman qui s'était approché :

— Un double Defender 5 ans d'âge. Avec juste quelques flocons de

glace. Et des amandes.

Lorsqu'il se fut éloigné, elle dévisagea Malko avec effronterie, éclata de rire et dit à mi-voix :

— C'est amusant de rencontrer Superman...

— Oh, arrêtez ! protesta Malko, gêné.

Laura Putnam se pencha sur la table.

— Si, si, vous ne savez pas tout ce que m'a dit Frank à votre sujet ! Il paraît que vous pouvez étrangler un homme avec un lacet, comme ça. *Pouic !*

— Ce n'est pas moi, assura Malko. Frank parle trop.

L'exubérance et la bonne humeur de l'assistante de Frank Capistrano lui remontaient le moral.

— Frank est une tombe, répliqua la jeune femme. Comme moi. Trêve de plaisanterie. On va travailler ensemble. Sur ce John Turner.

— Vous le connaissez ?

— J'ai dû le croiser quand j'étais à l'Agence, mais je n'ai aucun souvenir de lui. Pourtant, ajouta-t-elle avec une grimace comique, sur les photos, il a l'air d'un très bel homme. Que voulez-vous faire ?

— Un tour à Falls Church, proposa Malko.

— Pas de problème. Je connais le chemin. J'ai eu un flirt là-bas, jadis, dans une autre vie.

*

* *

Laura Putnam conduisait un coupé Ford noir. L'intérieur était encombré de journaux, de documents, de paquets divers.

— Je suis un peu bordélique ! avoua-t-elle en démarrant.

Elle conduisait brutalement. Sa jupe remontée découvrait presque toutes ses cuisses. Ils filèrent jusqu'à M Street qu'ils prirent vers l'ouest, traversant Georgetown. La jeune femme babillait sans arrêt, entrecoupant ses bavardages de grands éclats de rire. Visiblement ravie de se trouver avec Malko. Ils franchirent le Francis-Scott Bridge et s'engagèrent sur le freeway 66 menant à Dulles Airport. Quelques miles plus loin, Laura ralentit devant un panneau qui annonçait « Exit 69 ».

— Voilà, fit-elle, 69, on y est !

En même temps, elle glissa un regard égrillard à Malko qui n'en demandait pas tant.

— Falls Church commence ici, annonça-t-elle lorsqu'ils abordèrent une grande rue bordée de magasins. C'est plein d'espions. Les riches habitent Mac Lean, plus près de Langley, et les pauvres échouent ici.

Ils traversèrent le centre de la bourgade, semblable à des milliers d'autres, à part le panneau à l'entrée signalant qu'elle avait été fondée

en 1699. Sûrement une des plus anciennes des États-Unis. Heureusement que Laura Putnam était là. Après pas mal de virages, ils débouchèrent dans une calme avenue isolée en plein bois, Riley Street.

— Nous approchons, annonça Laura Putnam.

Elle s'arrêta devant le 3426. Une maison de bois à la peinture grise écaillée, au milieu d'un petit jardin jouxtant un tennis mal entretenu. Aucun signe de vie.

— Voilà où se terre la Bête, annonça la jeune femme. Je n'ai jamais vu les voisins. Ils bossent sûrement pendant la journée. John Turner a une Volvo orange qui date de Mathusalem. Il la gare toujours dans le *driveway*. De toute façon, personne ne va lui voler un tas de boue pareil. Vous saurez revenir seul, maintenant ?

— Oui, je pense, affirma Malko.

— O.K. Ne nous attardons pas. Il va bientôt rentrer du boulot.

Il était cinq heures et demie et la nuit tombait. Ils repartirent, regagnant le freeway 66 puis M Street, la rue de tous les restaurants, le seul endroit de Washington où il y avait un peu de vie. Brutalement, Malko eut faim. Le décalage horaire. Le déjeuner avec Frank Capistrano lui semblait déjà loin.

— Si on mangeait quelque chose ? suggéra-t-il.

— Excellente idée, approuva Laura. Je n'ai pas déjeuné.

Ils trouvèrent un restaurant italien à peu près correct et elle commanda aussitôt une bouteille de Chianti. Lorsqu'ils eurent attaqué les pâtes, Malko demanda :

— Que pensez-vous de cette histoire ?

Laura Putnam leva vers lui ses yeux rieurs.

— Mon chef ne me demande pas de penser... (Elle éclata de rire, et, plus grave, poursuivit :) Je ne sais pas, je suis partagée entre la stupéfaction et l'écœurement. Quand je pense à tous ces morts innocents ! Comment un type de chez nous aurait-il pu participer à une telle horreur ?

Elle haussa les épaules.

— Évidemment, à la D.O., il y a pas mal de tordus, des *mavericks*. John Turner est un solitaire, un taciturne, personne ne sait ce qu'il a dans la tête. Et puis, on leur demande de faire des horreurs, ça doit les détraquer. De toute façon, si c'est lui, il faut l'écraser comme un ver de terre.

Ses yeux bleus ne souriaient plus. Ils terminèrent le repas sans reparler du cas Turner et reprirent la Ford noire. Ils se séparèrent dans le *lobby* du *Willard*.

— Vous avez besoin de moi demain ? demanda-t-elle.

— Non, je ne pense pas, dit Malko.

Laura Putnam éclata de son rire exubérant.

— Super ! Je vais faire la grasse matinée. *See you later*⁽²²⁾.

Avec le réflexe d'un banlieusard routinier, Malko ralentit devant le panneau du freeway 66 annonçant « Exit 69 » et s'engagea dans la rampe menant à Falls Church. En sens inverse, les voitures étaient presque pare-chocs contre pare-chocs. Tous les Virginiens qui allaient travailler à Washington.

Il n'en pouvait plus d'ennui ! Dix jours déjà qu'il accomplissait la même routine, tantôt seul, tantôt accompagné de Laura Putnam : le matin, il suivait John Turner de son domicile à la CIA, pour le récupérer à la sortie de l'Agence pour un retour à Falls Church, avec parfois un arrêt dans un Walmart ou un vidéoclub. Pas une fois John Turner n'avait franchi le Potomac. Sa vie semblait d'une tristesse affligeante. Entre deux filatures, Malko n'avait strictement rien à faire, sinon virer à la neurasthénie.

Le week-end n'avait pas apporté beaucoup plus. John Turner avait, exceptionnellement, travaillé le samedi au centre antiterroriste de Langley, puis s'était arrêté pour prendre des cassettes vidéo. Et, le dimanche, il n'avait pas bougé de chez lui...

Malko ralentit, s'engageant dans Virginia Street qui se jetait ensuite dans Riley Street où demeurait John Turner, au 3426. Il s'arrêta juste avant l'embranchement et observa les lieux. Il apercevait, à travers les arbres, la façade aveugle de sa maison et une partie du *driveway* où était garée sa vieille Volvo orange. Il baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Crosswind. Sept heures trente, John Turner n'allait pas tarder à se montrer, ponctuel comme un coucou.

Effectivement, moins d'une minute plus tard, il aperçut la vapeur du pot d'échappement de la Volvo. La voiture s'ébranla aussitôt et disparut à la vue de Malko. Ce dernier attendit quelques instants, puis revint sur ses pas par Victoria Street, débouchant dans Great Fall Road, qui filait vers le nord. Il tourna à gauche et accéléra. Trois minutes plus tard, il aperçut l'arrière de la Volvo qui roulait sagement à 55 miles à l'heure et il leva le pied. La circulation matinale dense facilitait la filature. Chaque jour, Malko utilisait une des cinq voitures mises à sa disposition par Frank Capistrano. Aujourd'hui, il conduisait une petite Chrysler Neon blanche.

Laissant deux véhicules entre la Volvo et lui, il se régla sur son allure. Un quart d'heure plus tard, l'agent de la CIA arriva au croisement avec Chain Bridge Road et tourna à droite. À l'embranchement suivant, il tourna de nouveau à droite dans Dolly Madison Parkway. Comme tous les matins. Encore un mile et Malko aperçut sur le bas côté un panneau annonçant : George-Bush Center for Intelligence – CIA. John Turner

mit son clignotant à gauche et ralentit au milieu de la chaussée, avant de tourner dans la voie privée menant au parking intérieur de la Central Intelligence Agency. Malko, lui, continua tout droit. Son job était terminé jusqu'au soir. Il accéléra pour regagner Washington le plus vite possible, se raser et prendre une douche. Se disant que ce qu'il faisait était totalement idiot et sans issue. Apparemment, l'idée de la rumeur d'un traître ne donnait pas de résultat.

Une fois prêt, il se plongea dans le *Washington Post*. Un détail, en haut à droite de la une, accrocha son regard. C'était la saint Laura. Immédiatement, il appela le concierge et demanda qu'on livre des fleurs dans la chambre de la jeune Américaine, avec un mot de lui.

Le téléphone sonna une demi-heure plus tard. C'était Laura Putnam, dégoulinante de bonheur.

— Vous êtes un vrai gentleman ! lança-t-elle. Frank m'avait prévenue. Il y a longtemps que personne ne m'a offert de fleurs pour ma fête. J'ai hâte de vous embrasser. Alors, rien de neuf ?

— Rien, avoua Malko. Je pense que, ce soir, je vais retourner là-bas, tard dans la soirée, au cas où il ressortirait.

Il l'avait déjà fait, mais sans succès.

— Je peux venir avec vous ? proposa aussitôt Laura Putnam. Je commence à en avoir assez de l'inaction, moi aussi.

— Avec plaisir, accepta Malko. Rendez-vous en bas, à cinq heures.

*

* *

— Et voilà ! soupira Laura Putnam en voyant s'éteindre les feux arrière de la Volvo qui venait de se garer dans le *driveway*.

John Turner venait de rentrer de Langley. Il était presque sept heures.

— On reviendra plus tard, suggéra Malko.

— Allons dîner au *Old Ebbit* ! proposa la jeune femme.

C'était une grande brasserie toujours animée, un des rares endroits sympas de Washington. Ils trouvèrent de la place au fond, à l'*Oysters Bar*. En un clin d'œil, Laura Putnam eut avalé deux douzaines d'huîtres de Blue Point et la plus grande partie d'une bouteille de chardonnay californien. Malko se dit qu'avec sa longue jupe noire et son corsage boutonné moulant, elle ressemblait à une hippie des années soixante-dix.

— Vous ne buvez pas ! remarqua-t-elle.

— C'est moi qui conduis. Je n'ai pas envie de me retrouver en prison.

— Frank vous en sortirait, affirma Laura.

Il était encore tôt lorsqu'ils terminèrent. Laura Putnam réclama un cognac avec son café. Elle réchauffa ensuite son Otard XO entre ses

maines potelées aux ongles rouge sang en jacassant comme une pie, à son habitude.

Lorsqu'ils ressortirent, il pleuvait et la nuit était incroyablement sombre. Dès qu'ils eurent atteint les bois de Falls Church, Mako dut ralentir : on n'y voyait pas à un mètre ! Laura Putnam avait incliné son siège et somnolait, la tête rejetée en arrière.

Il arriva au coin de Riley Street et s'arrêta, examinant la maison de John Turner. Il y avait de la lumière et la Volvo était là. Malko prit sur le plancher des jumelles de vision nocturne, les régla et les reposa à côté de lui. Au moins, dans cette nuit noire, John Turner ne risquait pas de repérer la voiture. À côté de lui, Laura s'ébroua et demanda d'une voix légèrement pâteuse :

— On est arrivés ? Je crois que je me suis endormie.

— Ce n'est pas grave, affirma Malko, il n'y a rien à voir. Si à deux heures du matin, rien ne s'est passé, on ira se coucher.

— Bien, chef ! fit Laura, saluant comiquement.

Elle se tassa sur son siège et parut se rendormir. Malko mit la radio en sourdine et s'efforça de penser à des choses agréables. Quelques minutes plus tard, le corps de Laura Putnam bascula lentement vers lui et elle se retrouva la tête sur sa cuisse droite. Malko crut qu'elle donnait lorsqu'il sentit une main ramper sur sa cuisse, atteindre son bas-ventre et se poser sur lui. Il retint son souffle, songeant à un geste inconscient. Mais la main commença à bouger très lentement avec un mouvement *très* précis. L'assistante de Frank Capistrano s'employait, sciemment, à le faire bander.

Elle y parvint sans trop de mal et Malko sentit alors des doigts de fée descendre son Zip avec délicatesse. Ils se glissèrent par l'ouverture et empoignèrent le membre durci, l'extrayant de sa protection. Il ne resta pas longtemps à l'air libre. Craignant peut-être qu'il ne s'échappe, la jeune femme venait de plonger sur lui, se l'enfonçant dans la bouche jusqu'à la glotte.

— Laura !

Il eut l'impression de recevoir une violente et exquise décharge électrique. Il parvint, pendant quelques instants, à ne pas quitter des yeux la fenêtre allumée dans le cottage de John Turner, mais très vite il ne distingua plus qu'une vague tache jaunâtre. Laura lui administrait une fellation digne d'une vraie jeune fille. Visiblement bien décidée à le faire jouir...

Allongée en chien de fusil entre son siège et Malko, elle faisait aller et venir sa tête d'un mouvement lent et régulier, extrêmement efficace. Touché par cette marque d'attention, Malko effleura d'une main légère une cuisse dissimulée sous la longue jupe de hippie et sentit aussitôt l'adrénaline se ruer dans ses artères. La sage assistante du *Special Advisor* de la Maison-Blanche portait des bas ! Ce fut la goutte qui

déclencha son désir. Balayé par une secousse partie du plus profond de ses reins, il ne put retenir, un cri rauque, tandis que Laura Putnam avalait sans ciller sa semence.

Elle se redressa ensuite, les yeux brillant d'une lueur espiègle.

— Ça, c'était pour les fleurs, mais si vous en avez envie, vous pouvez aussi me baiser.

Il aurait fallu être le contraire d'un gentleman pour décliner une offre aussi gentiment faite.

*
* *

La fenêtre de John Turner était éteinte depuis longtemps. Allongée sur le siège arrière, Laura, embrochée par Malko agenouillé sur le plancher, gémissait, sa longue jupe noire enroulée autour de ses hanches, un escarpin appuyé contre la glace, l'autre sur le dossier du siège avant. La position était acrobatique et inconfortable, mais, apparemment, cela lui convenait... Son bassin s'agita encore plus vite, ses mains attirèrent Malko, comme pour mieux l'enfoncer dans son ventre, et elle eut un violent orgasme qui lui arracha un cri étranglé.

— *My God !* soupira-t-elle, cela me rajeunit : je me suis fait dépuceler comme ça.

Ils durent sortir de la voiture dans le froid glacial pour regagner leurs sièges respectifs. Les aiguilles lumineuses de la Breitling de Malko indiquaient une heure dix et la maison de John Turner était plongée dans l'obscurité.

— On s'en va, décida Malko.

La récréation avait été délicieuse, mais côté enquête, il continuait à piétiner. C'était tout aussi frustrant que le déchaînement des B 52 au-dessus de l'Afghanistan, à la poursuite d'un Bin Laden introuvable. Tandis qu'ils roulaient vers Washington, Malko se tourna vers Laura Putnam.

— Laura, dites à M. Capistrano que je voudrais le rencontrer demain.

*
* *

— Que se passe-t-il ? demanda Frank Capistrano en rejoignant Malko au *Jockey-Club*, le restaurant du très chic hôtel *Ritz-Carlton*, où Laura Putnam avait arrangé leur rendez-vous. Vous avez du nouveau ?

— Non, justement, répliqua Malko. Et je ne vois pas *comment* je pourrais en avoir. John Turner n'a pas de vie. Il va de l'Agence à chez lui, et inversement. Cela a peut-être été une erreur de l'y faire revenir. L'opération « rumeur » a-t-elle été activée ?

Frank Capistrano goba avec un bruit assez répugnant une des huîtres qu'on venait de lui apporter et reposa la coquille avec soin sur le bord de son assiette.

— On ne parle que de cela à Langley ! affirma-t-il. C'est même arrivé jusqu'au FBI, Dieu sait comment, et George Tenet a dû démentir auprès de Mueller, le directeur.

— Ce ne serait pas un bon prétexte pour attaquer John Turner de front ? En fouillant son ordinateur, par exemple ?

— Il faudrait en faire autant à une douzaine d'autres « suspects », objecta l'Américain. Je ne déciderai cela qu'à la toute dernière extrémité. Je vous demande encore une semaine de patience à continuer ce boulot idiot. J'espère que Laura vous est d'un certain secours ?

— Elle fait ce qu'elle peut, dit sobrement Malko.

Frank Capistrano se remit à gober ses huîtres, s'excusant d'un sourire.

— J'ai pris mon breakfast à cinq heures et demie... Mon sixième sens me dit que j'ai raison, que c'est bien John Turner qui a téléphoné à Oussama Bin Laden pour lui faire part, en temps réel, de la réussite des attaques. Et qu'à travers lui, on pourrait remonter l'organisation d'Al-Qaida, dans notre pays. Il faut la décapiter.

— On dit que Bin Laden est mort, remarqua Malko.

— Même s'il est écrabouillé dans une grotte afghane, ses amis continueront leur combat. Lui sera élevé au rang de martyr, de « Maadi », d'iman caché qu'il faut venger. Alors, je compte sur vous. En cas d'échec, je ferai prendre des mesures radicales à l'encontre de John Turner. Mais cela risque de ne déboucher sur rien : sauf pris la main dans le sac, il n'avouera pas.

— O.K., fit Malko. Je continue une semaine de plus.

*

* *

La nuit tombait tôt, en Virginie, au mois de décembre. Malko, arrêté feux de détresse allumés sur le bas-côté du Dolly Madison Parkway, guettait l'entrée de la CIA par laquelle sortaient les voitures des agents quittant leur travail, comme tous les soirs. Les véhicules partaient vers l'ouest – Me Lean ou Falls Church – ou vers l'est, Washington. John Turner repartait toujours vers l'ouest. Malko s'était donc placé le capot vers l'est, pour ne pas éveiller son attention, quitte à faire un demi-tour. Il faillit se faire surprendre : d'habitude, John Turner partait parmi les derniers. Or, la Volvo orange fut une des premières à sortir. Deuxième surprise : elle tourna à droite, vers *l'est*. Malko, du coup, se trouvait face à la bonne direction.

Il rattrapa la Volvo juste avant le croisement avec Kirby Road et resta à distance respectueuse. Un peu plus loin, John Turner tourna à droite pour rejoindre le George Washington Parkway qui filait le long du Potomac et s'engagea dans la chaussée est. Il allait vraisemblablement à Washington.

*

* *

John Turner venait de franchir le Francis Scott Key Bridge, enjambant le Potomac. Au feu, il tourna dans M Street, toujours en direction de l'est. La circulation, beaucoup plus dense, permettait à Malko de le suivre sans aucun mal. L'Américain continua sur M Street jusqu'à la 7^e Rue, où il tourna à gauche, remontant vers le nord. Puis, il prit à droite dans Indépendance Avenue, puis Louisiana. Il allait bientôt sortir de la ville.

Enfin, Malko reconnut les bâtiments massifs de la plus importante gare de Washington, Union Station.

John Turner la contourna et s'engagea dans la rampe d'un grand parking jouxtant la gare : il allait laisser sa voiture et prendre le train. Malko ne voulut pas courir le moindre risque. Il abandonna sa Chrysler le long du trottoir, dans une zone interdite au stationnement, et gagna l'entrée de la gare. John Turner apparut quelques minutes plus tard, un sac noir à la main, marchant d'un pas calme. Il entra dans le premier des trois immenses halls et gagna un guichet de vente de billets.

Où allait-il ?

Les trains de l'Amtrak partaient dans toutes les directions. Malko regarda le tableau d'affichage. Il y en avait une bonne douzaine en partance dans la demi-heure suivante. Du coin de l'œil, il surveillait John Turner. Ce dernier, son billet acheté, s'éloignait déjà en direction des quais de départ.

Seul problème pour Malko : il ne savait pas quelle était sa destination... Il fila derrière l'agent de la CIA, traversant les deux halls immenses bordés de boutiques. John Turner franchit le portillon menant au quai 16. Un panneau annonçait le départ à 17 heures de l'Amtrak express X2210 pour Pennsylvania Station, à New York. Il restait à peine dix minutes à Malko.

Il se rua aux guichets : coup de chance, il n'y avait qu'une personne avant lui. Il acheta un aller-retour et fonça à nouveau vers le quai 16. Il eut juste le temps de s'asseoir avant que le convoi ne démarre. Il restait à localiser John Turner dans le train. Celui-ci s'arrêtait sept fois avant New York. Malko se demanda si le déplacement du supposé traître avait un rapport avec l'opération « rumeur ».

Il espérait le découvrir très vite.

CHAPITRE VI

John Turner regarda d'un œil atone les quais de la gare de Baltimore disparaître dans l'obscurité. L'Amtrak s'arrêtait sept fois entre Washington et New York, mais c'était quand même plus rapide que l'avion, d'autant que depuis le 11 septembre, le « shuttle » aérien entre le National Airport de Washington et La Guardia à New York n'existait plus et qu'il fallait prendre un vol à Dulles Airport, à quarante-cinq minutes de la Maison-Blanche. John Turner se replongea dans sa réflexion. Il était en train de se demander *quand* il avait basculé. Un peu comme on cherche à se rappeler les premiers symptômes d'une maladie grave.

Il avait toujours éprouvé un vague sentiment d'estime à l'égard d'Oussama Bin Laden. Depuis l'époque où il l'avait rencontré dans les montagnes du Paktiar, durant la guerre contre les Soviétiques. Au départ, les Pakistanais l'avaient briefé, expliquant que le Saoudien était extrêmement riche, très religieux, et courageux. Ce qui avait d'abord frappé John Turner, c'était le contraste avec les Saoudiens qu'il avait croisés, hypocrites, lâches, fanfarons, abjects avec les inférieurs, à plat ventre devant les puissants. Bin Laden, lui, ne buvait pas d'alcool, priait sans ostentation, risquait discrètement sa vie. Il parlait toujours d'une voix douce, courbant sa haute taille pour verser le thé à ses interlocuteurs. Un peu gauche, pas très causant, comme John Turner.

Par la suite, ils ne s'étaient pas revus pendant plus de six ans. Un jour de 1996, alors que John Turner courait après ses Stingers, un messager lui avait apporté un mot à son hôtel de Peshawar. Quelqu'un qu'il avait connu pendant la guerre contre les Soviétiques souhaitait le revoir. Pas de nom. Un 4 x 4 attendait dehors. Intrigué, il avait répondu à l'invitation, traversant la zone tribale dans un pick-up Toyota plein d'hommes armés, pour atteindre finalement une ferme dans les environs de Jalalabad. Là, un Oussama Bin Laden amaigri, à la barbe grisonnante, l'avait accueilli comme s'ils s'étaient quittés la veille.

Ils avaient longuement bavardé autour du traditionnel thé afghan. Le Saoudien lui avait expliqué à quel point il était déçu par les Américains. Ceux-ci avaient abandonné l'Afghanistan du jour au lendemain et, d'après lui, se comportaient avec une partialité scandaleuse à l'égard d'Israël. John Turner n'avait pas parlé de ses malheurs : lui aussi était déçu par son pays, mais il n'avait pas osé en faire état devant un étranger.

Il avait trouvé Bin Laden plus mûr mais aussi plus fanatisé, parlant d'instaurer dans le monde un islam sage et pacifique, et de punir les

mauvais musulmans, les hypocrites comme il les appelait. Parmi lesquels il rangeait les dirigeants de son propre camp, coupables à ses yeux d'avoir laissé des troupes américaines stationner en Arabie Saoudite, terre sacrée de l'Islam. John Turner, plutôt sceptique, avait vaguement approuvé ces intentions. La démarche d'Oussama Bin Laden ressemblait un peu à celle des communistes qui voulaient instaurer un monde meilleur.

Hélas, comme disent les Allemands, le Diable est dans les détails.

Ils s'étaient quittés avec une certaine émotion : deux anciens combattants. Et ne s'étaient plus revus pendant près de deux ans. Entre-temps, John Turner avait quitté la CIA, à son corps défendant...

L'Amtrak ralentit et la voix caverneuse du haut-parleur annonça : « Philadelphie, deux minutes d'arrêt. » Le wagon était presque vide : les Américains ne s'étaient pas encore habitués au train.

*

* *

Malko comptait les arrêts. Dès que le convoi s'immobilisait, il descendait sur le quai, pour s'assurer que John Turner ne quittait pas le train. Grâce à son portable, il avait appelé Laura Putnam, l'informant de ce nouveau développement, lui demandant d'avertir Frank Capistrano. La jeune femme s'était immédiatement proposée de le rejoindre, mais c'était prématuré. Le train arrivait à New York à 8 h 55. À temps pour dîner.

John Turner avait un sac, il allait sûrement passer la nuit à New York. Malko, lui, n'avait même pas une brosse à dents. Il avait un autre problème à résoudre : trouver dans quel wagon voyageait l'Américain. Le train en comptait une quinzaine et Malko était en queue. Si John Turner se trouvait dans le wagon de tête, il risquait de le perdre à l'arrivée, ce qui rendrait son voyage inutile.

À Newark, dernier arrêt avant New York, il descendit sur le quai et remonta le convoi à pied. Hélas, il n'eut pas le temps d'atteindre la tête du train, l'arrêt étant trop court. Il dut remonter en voltige dans le quatrième wagon. Pour se retrouver à quelques mètres de John Turner ! Ce dernier regardait le quai et Malko passa devant lui, allant s'installer deux wagons plus loin. Désormais, il ne pourrait plus le perdre.

*

* *

John Turner fit un effort pour ne pas se retourner. Il avait vu dans la glace le reflet d'un homme qui venait de traverser son wagon, allant

vers la tête du train. En soi, rien d'anormal. Mais, après trente ans de vie secrète, il était *toujours* sur ses gardes, à l'affût du moindre détail insolite.

Surtout depuis une dizaine de jours. C'est près de la machine à café du centre antiterroriste qu'une secrétaire lui avait glissé la nouvelle : il y aurait une nouvelle affaire Aldrich Ames à l'Agence. Un traître, une taupe. Mais cette fois, à la solde des islamistes. John Turner n'avait pas bronché. Il avait posé quelques questions puis, retourné à son bureau, avait annoncé la nouvelle à son voisin. Ce dernier avait paru peu convaincu.

— Il y a bien une trentaine de *case officers* qui ont été en contact avec ces types-là, avait-il remarqué. Beaucoup ont quitté l'Agence. C'est bidon. Et puis, je ne vois pas le salaud qui pourrait marcher avec ces fous, sauf pour un énorme tas de pognon. Évidemment, il paraît que ce fumier de Bin Laden est milliardaire.

— Moi non plus, je ne vois pas, avait dit en écho John Turner.

Jamais Bin Laden ne lui avait offert autre chose qu'un peu de thé. Il n'avait jamais été question d'argent entre eux. Pourtant, lorsqu'ils s'étaient revus, John Turner était amer et démoralisé. Il venait de perdre le job qu'il adorait et avait monté à contrecœur une petite affaire de Consulting, pour ne pas demeurer inactif, ce qui l'avait à nouveau conduit au Pakistan. Il n'avait jamais su *comment* Bin Laden avait appris sa présence. Probablement par l'ISI. Mais, de nouveau, il avait été contacté quelques jours après son arrivée à Islamabad. C'était en septembre 1998. Toute la presse américaine accusait Bin Laden d'avoir organisé les attentats contre les ambassades américaines de Nairobi et de Dar Es-Salam, le mois précédent. Coupé de la CIA, John Turner n'était pas à même de recouper ces accusations. En dépit de cela, il avait décidé de se rendre à l'invitation du Saoudien. Par curiosité. Cette fois, le rendez-vous avait eu lieu du côté de Tora-Bora, sous une tente, en face d'un abri creusé dans la montagne. Bin Laden s'était montré aussi calme, doux et attentionné qu'à l'habitude. Il avait posé beaucoup de questions à John Turner, sur l'Amérique, la politique, sa vie à lui. Leur conversation avait duré une partie de la nuit. Posément, le Saoudien avait expliqué à John Turner pourquoi il combattait. Pourquoi, quelques mois plus tôt, en février 1998, il avait créé le Troisième Front islamique international pour le djihad contre les juifs et les croisés. Et il avait longuement souligné les tares de ses adversaires, l'Amérique et Israël.

John Turner aurait dû être horrifié, or il avait réalisé qu'il n'éprouvait rien. Et puis, un déclic s'était fait dans son esprit. Brutalement, il s'était senti sur la même longueur d'ondes que son interlocuteur. Dans le train qui filait dans la nuit vers New York, il s'entendait encore prononcer la phrase qui, plus de trois ans plus tôt,

avait fait basculer sa vie :

— Je vous comprends.

Oussama Bin Laden avait à peine souri. Mais son regard s'était rempli de quelque chose qui ressemblait à de la joie. De sa voix calme et douce, il s'était contenté de dire :

— Dans ce cas, il faut nous rejoindre.

John Turner était demeuré silencieux, songeant à toutes les injustices dont il avait été victime au cours de sa carrière à la CIA, simplement parce qu'il était honnête. Et à l'arrogance des bureaucrates qui, loin de la réalité, manipulaient les gens comme des insectes.

Bin Laden l'avait longuement fixé avant de conclure :

— Vous êtes fatigué. Allez dormir.

John Turner avait mal dormi, oppressé par une angoisse mal définie. Ils s'étaient retrouvés à l'aube, autour du traditionnel thé à la menthe accompagné de fruits et de galettes. Le soleil se levait. Le paysage était magnifique et d'un calme irréel. Le Saoudien, après avoir reposé sa tasse de thé, avait annoncé à John Turner :

— J'ai un grand projet. J'aimerais vous en parler.

Un nouveau mur était tombé. John Turner aurait dû dire non, mais il était resté silencieux. Et Oussama Bin Laden lui avait détaillé son projet. Lorsqu'il avait eu fini, l'ex-agent de la CIA s'était encore surpris. Au lieu d'une réaction de patriote, d'Américain, il avait eu une réaction de *professionnel*, neutre, comme s'il s'agissait d'une idée abstraite.

— Ça ne marchera pas ! Trop compliqué à mettre en œuvre, avait-il remarqué.

— Ça peut marcher, avait répliqué Oussama Bin Laden. À condition d'utiliser des gens de bonne qualité.

Il n'en avait pas dit plus et John Turner et lui s'étaient séparés une heure plus tard sans reparler de ce projet. En redescendant vers la frontière pakistanaise, John Turner s'était alors rendu compte qu'il se trouvait à la croisée des chemins. Normalement, il aurait dû rédiger un rapport dès son retour, dénonçant le projet d'attentats. Et trahissant Bin Laden. Il ne l'avait pas fait, se dissimulant derrière l'idée que c'était utopique, irréalisable. Le temps avait passé. John Turner était retourné plusieurs fois au Pakistan. Une seule fois, Bin Laden l'avait retrouvé à Jalalabad, dans une maison très simple. Pour parler de tout et de rien. À la fin de la conversation, il lui avait simplement glissé :

— Nous avançons.

Six mois plus tard, au début de l'an 2000, John Turner avait reçu un coup de fil à son bureau de Washington. Un Pakistanais dont le nom ne lui disait rien désirait le rencontrer. Lorsqu'il s'était trouvé en face de lui, il l'avait immédiatement reconnu : c'était un des lieutenants de Bin Laden, un Égyptien dont il ignorait le véritable nom. Ils avaient déjeuné chez *Mo et Jo's*, une brasserie en sous-sol, au coin de

Connecticut et de L Street. Au café, l'Égyptien avait annoncé :

— Notre projet a beaucoup avancé. Le Cheikh a besoin d'un homme comme vous pour le coordonner. Il sait qu'il peut vous faire confiance.

Sans lui laisser le temps de répondre, il avait exposé quelle serait la tâche de John Turner, avec beaucoup de précision mais sans emphase. Comme s'il s'agissait d'un jeu. En quittant John Turner, il lui avait dit :

— Lorsque la première phase sera terminée, appelez ce numéro et dites que vous avez un message pour le Cheikh. On vous recontactera.

Ce soir-là, John Turner avait fait halte dans un bar. Pour réfléchir. Partagé entre le désir de revanche et ses scrupules. Il avait conclu que si le projet de Bin Laden se réalisait, l'Amérique en sortirait plus forte et que cela donnerait une sacrée leçon à tous ceux qui l'avaient mal traité. Et, en général, à tous ceux qui avaient tendance à écraser ceux qui ne pensaient pas comme eux... Il n'éprouvait aucun sentiment de culpabilité. Dans sa vie de « *covert actions* », il avait appris la relativité du prix de la vie humaine. Les morts n'avaient une importance que lorsqu'on connaissait leur prénom. Et la puritaine et religieuse Amérique s'était bâtie sur des monceaux de cadavres d'indiens, tués pour la bonne cause.

La voix du haut-parleur du train l'arracha à ses réflexions :

« Le train va bientôt arriver à Pennsylvania Station. »

Il s'ébroua. Son voyage à New York n'avait pas pour but que la détente. Il était aussi venu régler certains problèmes. La rumeur qui courait à la CIA l'avait alerté sans trop l'inquiéter. Ils étaient nombreux à pouvoir figurer sur la liste des suspects. Mais il fallait prévoir le pire : s'il était soupçonné, *lui*, il fallait éviter les risques potentiels.

Donc les supprimer.

Lorsqu'il descendit sur le quai, il n'avait pas encore décidé si l'homme qui avait traversé le wagon en faisait partie.

*

* *

Malko attendit de voir passer sur le quai la haute silhouette de John Turner pour descendre à son tour et se mêler à la foule des voyageurs. Lorsqu'il arriva à l'escalator menant au niveau de la rue, l'homme qu'il suivait était déjà au sommet. Pennsylvania Station se trouvait sous le Madison Square Garden, bien en contrebas des rues.

Malko rattrapa John Turner dans le grand hall souterrain et le vit s'approcher de la station de taxis de la 33^e Rue. Seulement, il n'y avait pas un seul taxi en vue et des gens faisaient déjà la queue. John Turner s'éloigna de la Septième Avenue, Malko à distance respectueuse. L'un suivant l'autre, ils coupèrent vers l'est, jusqu'à la Cinquième Avenue. D'un pas rapide, John Turner remonta vers le nord. Plus de vingt blocs.

Où allait-il ? Soudain, Malko le vit s'engouffrer dans le hall de la Trump Tower, entre la 55 et la 56^e Rue, un des buildings les plus élégants de New York. Des escalators desservait les quatre étages d'un atrium plein de boutiques de luxe. Au sous-sol, se trouvait une cafétéria où il pouvait avoir rendez-vous. À son tour, Malko entra dans le grand hall et son poulx monta brutalement : John Turner attendait devant les ascenseurs desservant les appartements de la Trump Tower ! Les plus chers de New York ! Il était trop tard pour faire demi-tour. Malko passa derrière l'ex-agent de la CIA et s'immobilisa devant la vitrine d'un décorateur du rez-de-chaussée exposant les dernières créations du décorateur d'intérieur Claude Dalle, dont un superbe canapé de cuir noir qui n'attendait plus qu'une créature de rêve.

Du coin de l'œil, il vit John Turner s'engouffrer dans une des cabines. Il se hâta de redescendre par l'autre escalator, juste à temps pour voir le voyant de la cabine n° 3 s'arrêter sur le chiffre 42. L'étage où John Turner devait se rendre.

Que faire ? Il y avait des dizaines d'appartements à chaque étage. Faute de mieux, Malko décida d'attendre de l'autre côté de l'avenue. Il n'y avait qu'un accès à la Trump Tower. John Turner allait peut-être ressortir dîner.

*

* *

Pamela Chamberlain était éblouissante ! Maquillée, les cheveux relevés, un tailleur cintré noir étranglant sa taille, des bas noirs, des escarpins rehaussés d'une bride autour de la cheville. Parfumée jusqu'au bout des ongles. Elle laissa à peine le temps à John Turner de poser sa serviette et se serra contre lui, évitant toutefois de l'embrasser pour ne pas détruire son maquillage. Ce n'était pas encore l'heure des câlins.

— Il y a longtemps qu'on ne s'était pas vus ! soupira-t-elle, pressant son ventre contre le sien d'une façon explicite.

Les sentiments avaient une place très limitée dans sa vie, mais elle avait besoin de sexe, et cet amant discret, pas encombrant, lui convenait parfaitement. John Turner pressa une de ses grandes mains sur sa croupe pour lui faire savoir qu'il avait compris le message. Et même qu'il était prêt à y répondre sur-le-champ, mais Pamela s'écarta rapidement.

— Allons dîner ! Je meurs de faim, j'ai eu une journée épuisante. Un *meeting* de quatre heures avec des *chiens*. Je t'emmène dans un nouveau truc à la mode, près de Colombus. La cafétéria de l'hôtel *Hudson*.

Elle adorait les endroits à la mode où son allure ravageuse lui

permettait parfois de recruter des clients ne pouvant soupçonner que sous cette poupée Barbie hyper-sexy se cachait une *dragonlady* aux crocs d'acier.

Dans la Cinquième Avenue, ils arrêterent tout de suite un taxi.

— 359 West 59, lança Pamela au chauffeur.

À cause des sens uniques, ils devaient descendre jusqu'à la Huitième Avenue pour arriver à l'hôtel *Hudson*, refait par Philippe Stark et devenu un « must ». Cela commençait par un escalator menant à un hall de cathédrale fourmillant de minets et de « beautiful people ». Plusieurs salons, un bar en forme de bibliothèque aux murs de six mètres de haut. Le restaurant, tout au fond, avait, lui aussi, un plafond d'une hauteur démesurée. Une cuisine, exposée à tous les regards, en occupait le centre et, à part quelques petites tables isolées le long des murs, il fallait s'attabler à de longues tables de bois d'une vingtaine de personnes. Heureusement, Pamela et John Turner héritèrent d'un bout de table... À peine assise, Pamela Chamberlain, très émoustillée, lança un regard inquisiteur à son cavalier.

— J'espère que tu ne m'as pas trompée ?

Elle s'en moquait éperdument sur le plan sentimental, mais avait une peur panique du sida, et se refusait à utiliser des préservatifs qui, à son avis, gâchaient une partie du plaisir. Elle adorait le contact brûlant d'un sexe bien dur contre ses muqueuses.

— Non, fit platement John Turner.

C'était vrai. En dehors de Pamela, sa vie sexuelle était proche du zéro absolu. La jeune femme approcha une bouche parfumée de son oreille et murmura :

— Tu vas être récompensé. Je me suis faite *très* belle pour toi.

En même temps, elle glissa une main sous la table et pressa doucement l'entrejambe de John Turner.

*

* *

Malko aperçut John Turner sortir de la Trump Tower, accompagné d'une femme en vision. Le feu au coin de la 55^e Rue était au vert et les véhicules dévalaient vers le sud à toute vitesse. Impossible de traverser sans se faire écraser. La rage au cœur, il vit John Turner et sa compagne monter dans un taxi qui tourna ensuite dans la 55^e Rue vers l'ouest. Lorsqu'un taxi libre apparut, le premier avait disparu depuis longtemps. Impossible de le suivre.

Frustré, Malko traversa enfin et entra dans la Trump Tower. Il devait identifier la femme que John Turner était allé rejoindre. De toute évidence, elle habitait là. Il y avait beaucoup de chances pour que ce soit sa maîtresse, puisqu'il avait laissé son sac de voyage chez elle.

Peut-être n'avait-elle rien à voir avec Al-Qaida, mais c'était un pan de la vie de John Turner qu'il allait découvrir. Un pan apparemment ignoré de la CIA. Il s'arrêta devant les ascenseurs et appuya sur le bouton d'appel. Quelques instants plus tard, les portes coulissantes s'ouvrirent sur un liftier en magnifique uniforme rouge qui adressa un sourire chaleureux à Malko, s'effaçant pour le laisser entrer.

— *Good evening, sir, what floor are you going to ?* ⁽²³⁾

— Vous êtes tout seul, ce soir ? demanda Malko.

— *Yes, sir*, à partir de six heures.

C'était donc sa cabine qu'avaient empruntée John Turner et sa compagne. Malko prit un billet de cent dollars dans une liasse et le tendit au liftier.

— Je veux juste un renseignement.

Le liftier regarda le billet avec un sourire gêné.

— Si c'est dans mes cordes, *sir*.

— J'ai vu tout à l'heure sortir de cet ascenseur une jeune femme absolument magnifique en compagnie d'un de ses amis, dit-il. Elle habite au 42^e étage. Qui est-ce ?

Le liftier se rembrunit, embarrassé.

— *Sir*, il s'agit d'une information confidentielle. Je ne peux pas...

Malko sortit un second billet de cent dollars, mais, héroïque, le liftier secoua la tête.

— Non, vraiment je ne peux pas.

Comme Malko rempochait les billets, après une hésitation, il ajouta simplement :

— Comme vous êtes un gentleman, je peux quand même vous donner une indication : cette lady va presque tous les soirs avant le dîner prendre un drink à l'*Opia*, un bar au coin de la 57^e et de Madison.

Malko lui fourra les deux billets dans la main.

— Merci.

Il ressortit et marcha jusqu'au *San Regis*, un bloc plus au sud.

— Bonsoir, fit-il à l'employé de la réception. Ma valise a été égarée par American Airlines. Pourrais-je avoir une chambre ?

Il était bien décidé à ne pas quitter New York avant d'avoir identifié la maîtresse de John Turner.

*

* *

Comme d'habitude avant d'avoir des relations sexuelles, Pamela Chamberlain avait pas mal bu. Deux Defender secs pour commencer, puis du vin rouge. Dans l'ascenseur, tandis que le liftier leur tournait le dos, elle plaqua sa main sur le ventre de John Turner et murmura :

— J'ai envie de ta grosse queue dans mon ventre.

L'alcool encourageait ces écarts de langage qui l'excitaient beaucoup. Et ne laissaient pas John Turner indifférent. À peine dans l'entrée de l'appartement, il plaqua Pamela contre le mur, glissa une main sous la jupe de son tailleur et se mit à la caresser très doucement, à travers sa culotte. Le sang battant à ses tempes, l'avocate se laissait faire. Elle soupira de plaisir quand John remonta la jupe pour qu'elle puisse écarter les jambes.

Ce fantasme d'être prise debout, comme par un inconnu entreprenant rencontré par hasard, fonctionnait très bien, et elle se mit à respirer de plus en plus vite. John Turner déboutonna la veste du tailleur, découvrant le soutien-gorge de dentelle noire, et se mit à malaxer ses seins à pleines mains. Pamela poussa un gémissement ravi.

— Oh oui ! Traite-moi comme une salope !

Elle qui faisait trembler clients et associés à longueur de *meetings* adorait être traitée en femme-objet. Fébrilement, elle défit John et empoigna sa queue. Ils ne jouaient plus, chacun pris par son fantasme. Brutalement, John Turner fit glisser le triangle de dentelle le long des cuisses de Pamela, puis, saisi d'une brusque inspiration, arracha la jeune femme du mur et la poussa sur un fauteuil face à la grande glace de l'entrée. Il la fit s'agenouiller sur le coussin comme sur un prie-Dieu. Debout derrière elle, il l'embrocha d'un coup. Pliée en avant sur le dossier, Pamela Chamberlain poussa un rugissement de plaisir, sous le coup de boutoir puissant de son amant.

— Continue comme ça ! ordonna-t-elle. Tiens-moi !

Les mains crochées dans ses hanches, John Turner se mit à la pilonner méthodiquement comme s'il faisait de la gymnastique. Pamela creusait les reins, les mains cramponnées aux bras du fauteuil. Déchaînée, elle se mit à faire onduler sa croupe d'une façon telle que John Turner sentit que leur divertissement allait tourner court.

— Tu vas me faire jouir ! rugit-il.

— Oui, jouis ! cria Pamela, le regard rivé à la glace.

Voir entrer et sortir ce gros membre de son ventre déclencha un orgasme fulgurant et elle s'affaissa ensuite contre le dossier, cassée, le sexe encore fiché en elle. John Turner, le pantalon sur les chevilles, n'avait pas ôté sa veste, et c'est ce qu'elle aimait. Elle avait l'impression d'avoir été violée. C'était exquis.

En titubant, elle disparut dans la salle de bains tandis qu'il remontait son pantalon et enlevait enfin sa veste. Il était toujours étonné de la fougue et de l'imagination de Pamela, avec qui il n'avait pratiquement jamais fait l'amour dans un lit. Celle-ci ressortit de la salle de bains, drapée dans un peignoir fuchsia, et étouffa un bâillement.

— Tu m'as tuée ! fit-elle gaiement. Qu'est-ce que tu étais dur...

— Je n'ai pas sommeil, je vais lire un peu, fit John Turner.

— O.K. Moi, je vais me coucher.

Il l'accompagna dans la chambre, la regarda prendre un Valium 10 et un Prozac. Comme tous les soirs. Ils échangèrent un chaste baiser et elle se glissa dans les draps de satin, heureuse de sa courte récréation.

John Turner retourna dans le living, prit un livre et s'installa dans un fauteuil. Mais il n'arrivait pas à se concentrer et les lettres dansaient devant ses yeux. Une demi-heure plus tard, il jeta un œil dans la chambre. Pamela ronflait déjà.

Il alla s'installer devant l'ordinateur de Pamela Chamberlain et l'alluma. La vraie raison de son voyage à New York était qu'il avait un certain nombre d'e-mails à expédier et il s'y attela. Sous la signature de « Zuluman Tango Tango »... À une heure et demie du matin, il avait terminé. Il alla alors prendre dans sa serviette une trousse à outils et un disque dur du même modèle que celui de l'ordinateur de Pamela Chamberlain. Ensuite, il éteignit l'ordinateur et se mit au travail. Deux heures plus tard, il avait remplacé le « vieux » disque dur par celui qui était vierge et avait tout remonté. Il rangea dans son « pilot-case » le disque dur pris sur l'ordinateur ainsi que sa trousse à outils et alla se coucher, après avoir pris une douche. Il demeura allongé dans le noir, les yeux ouverts, écoutant la respiration régulière de Pamela et se demandant s'il n'avait rien oublié.

Leurs deux corps ne s'effleuraient même pas. Enfin, vers trois heures, il trouva le sommeil. La conscience tranquille, s'il en avait eu une. Mais depuis longtemps, il ne ressentait plus beaucoup d'émotions, comme si sa sensibilité s'était émoussée aux aspérités de la vie.

CHAPITRE VII

L'*Opia* ressemblait au métro aux heures de pointe, à ceci près que les gens qui s'y pressaient debout autour des bars ou des rares places assises avaient tous un verre à la main. Tous les jours, à partir de cinq heures et demie, ils affluaient des bureaux voisins pour oublier le stress de la journée. Parlant fort et buvant sec.

La grande salle au premier étage donnait sur la 57^e Rue et le restaurant, au fond, sur Madison Avenue. Beaucoup de femmes ou d'hommes seuls. Très peu de couples ou alors ceux qui se formaient pour la soirée. La Mecque du dragueur, mais les femmes étaient tout aussi audacieuses.

Installé au bar, devant une Stolychnaya « Cristal », Malko surveillait l'entrée, priant pour que le liftier ne l'ait pas mené en bateau. Un flot continu de gens, qui souvent se connaissaient et tombaient dans les bras les uns des autres, défilait devant lui.

Soudain, il aperçut, se frayant un chemin dans la foule, une grande blonde avec une veste de fourrure et une grosse serviette de cuir.

La compagne de John Turner la veille.

Elle atteignit le bar, lança sa veste au vestiaire, posa sa serviette à terre, et cria au barman :

— Norman ! Une coupe.

Malko l'examina. Elle était ravissante, avec quand même une mâchoire énergique, de très longues jambes découvertes par la courte jupe du tailleur orange. Des collants noirs. Quand le regard des yeux gris se posa sur lui, parce qu'il était son plus proche voisin, il y lut une dureté naturelle qui contrastait avec l'allure outrageusement sexy de l'ensemble.

Le barman lui apporta sa coupe de champagne. Malko sauta sur l'occasion et leva son verre de vodka, avec son sourire le plus charmeur. C'était un endroit où on faisait facilement connaissance.

— *To a very pretty woman !*

Aucune femme ne reste insensible à un compliment. L'inconnue leva sa coupe de champagne à son tour.

— Merci, dit-elle d'une voix un peu cassée. Vous êtes très galant.

— Vous avez mal à la gorge ? demanda-t-il.

Elle eut un rire sec.

— Oui. J'ai plaidé pendant trois heures. Je suis vidée.

— Vous êtes avocate ?

— Oui.

Elle se baissa et prit dans sa serviette une carte de visite qu'elle lui

tendit. Il lut son nom, Pamela Chamberlain, et celui du cabinet.

— Vous avez gagné ?

Elle haussa les épaules.

— On saura cela dans trois semaines. Vous vous intéressez au droit ?

— Non, dit Malko. À vous.

Elle lui jeta un long regard curieux, puis laissa tomber :

— C'est vous qui avez questionné le liftier, vendredi ?

Ce fut au tour de Malko d'être surpris.

— Comment le savez-vous ?

— Le liftier m'aime bien et il vous a décrit, fit-elle en souriant. Je suppose donc que votre présence ici ne doit rien au hasard.

— Exact, reconnut Malko. Quand je vous ai vue sortir de l'ascenseur, j'ai eu tout de suite envie d'en savoir plus sur vous.

— Je ne vous ai pas aperçu, remarqua-t-elle. Où étiez-vous ?

— Devant la vitrine d'Armani. Je rentrais au *San Regis*.

— Et que faisiez-vous là ? Monsieur...

À son tour, Malko lui tendit sa carte qu'elle examina avec attention, avant de lever les yeux avec un sourire amusé.

— Prince Malko Linge. On dirait un nom fabriqué. Que faites-vous à New York ?

— Je travaille à l'OPEP, répondit Malko. J'ai quelques rendez-vous aux Nations unies. Pour des histoires de pétrole.

Il réalisa que sa coupe de champagne était vide et proposa :

— Laissez-moi vous offrir un *refuel*.

— *Why not ?* accepta-t-elle en riant. *The night is young.*⁽²⁴⁾

Quand elle vit arriver la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995, elle marqua le coup. Ils trinquèrent et elle ouvrit la veste de son tailleur d'un geste naturel mais délibérément provocant, dévoilant un pull assorti très moulant. Ils continuèrent à bavarder, tout en buvant. Une bouteille plus tard, Malko avait appris pas mal de choses d'elle. Son enfance dans un bled pourri de l'Arkansas, son ambition, son succès professionnel et sa vie plutôt vide.

— Je vais commencer à penser à ma vie privée, conclut-elle. J'ai déjà accompli un de mes rêves : habiter sur Fifth Avenue dans un bel appartement. Il me coûte plus de six mille dollars par mois, mais chaque fois que j'y entre, j'ai presque un orgasme !

— J'espère qu'il n'y a pas que cela qui vous donne un orgasme !

Pamela eut un rire plein de retenue, mais avec une pointe d'excitation.

— Vous êtes bien curieux.

Comme le Taittinger avait largement contribué à briser la glace, Malko s'enhardit :

— Vous étiez avec votre amant, vendredi soir ?

— Non ! Un vieux copain. Il vit à Washington et passe par ici de temps en temps. O.K. Il faut que j'y aille. Merci pour ce délicieux champagne.

Elle se pencha pour ramasser sa serviette et Malko proposa aussitôt :

— Est-ce que je peux vous inviter à dîner ?

Pamela Chamberlain poussa un profond soupir.

— Pas ce soir ! Je suis morte et vous m'avez achevée. Vous restez combien de temps en ville ?

— Pas longtemps, et j'ai des obligations. Demain, alors ?

Elle lui jeta un regard brûlant, s'attardant sur ses prunelles dorées.

— Si vous me promettez d'être sage, *no problem* ! Puisque vous connaissez le chemin, passez me prendre. Huit heures.

— *Le Cirque*. Cela vous va ?

Elle lui adressa un sourire radieux.

— Comment cela pourrait-il ne *pas* m'aller ? À demain.

Elle fendit la foule d'une démarche assurée et disparut. Malko était perplexe. Pamela Chamberlain était la dernière personne qu'il se serait attendu à voir avec John Turner. Elle lui avait menti en prétendant qu'il n'était qu'un copain, mais cela pouvait être simplement pour protéger sa vie privée. Il ne voyait pas comment l'avocate pouvait s'inscrire dans le contexte Al-Qaida, mais tout était possible... En tout cas, à travers elle, il en saurait plus sur l'ex-agent de la CIA. Frank Capistrano allait être content. Mais Malko se demanda comment John Turner avait pu séduire une femme comme Pamela Chamberlain. Il régla et c'est d'un pas joyeux qu'il repartit en direction du *San Regis*.

*

* *

Alexandre Krawnsnoski sortit de chez lui comme d'habitude à huit heures pile, avec son vieux caniche blanc.

Le retraité passa d'abord au *Newstand*, au cœur de Jersey Avenue, et prit le *New York Post*, son quotidien depuis quarante ans.

Ensuite, traînant son chien, il se dirigea vers J. Owen Grundy Park déserté à cause du froid. Emmittoufflé dans sa vieille canadienne, sa caquette bleue enfoncée sur le crâne, il s'assit sur son banc habituel et regarda passer les bateaux sur l'Hudson. Puis son regard se posa sur les buildings de Manhattan, de l'autre côté de la rivière et il secoua la tête tout seul. Il n'arrivait pas à s'habituer à la disparition des tours jumelles du World Trade Center.

Plus de deux mois plus tôt, la visite des *spécial agents* du FBI alertés par son interview dans le *New York Times* l'avait perturbé pendant un moment, mais il n'y pensait plus, persuadé que l'homme qu'il avait vu téléphoner n'était pour rien dans ces attentats. C'était un Américain

comme lui et les Américains ne font pas ce genre de choses. Son chien éternua. Il était temps de rentrer. Alexandre Krawnsnoski abandonna son banc et se dirigea vers son appartement de Montgomery Street, juste derrière l'arrêt des tramways. Un vent glacial balayait les rues désertes. Au moment où il poussait la porte de son immeuble, il sentit une présence derrière lui et se retourna. Pour se trouver nez à nez avec un grand escogriffe emmitouflé dans une parka verdâtre. Des yeux globuleux, des cheveux noirs attachés en catogan, un gros nez informe. Une allure de clochard. D'une voix imperceptible, l'inconnu demanda :

— Vous êtes Alexandre Krawnsnoski ?

— Oui. Pourquoi ? fit le retraité, surpris que ce type le connaisse.

— Je suis journaliste, dit l'inconnu. Il paraît que vous avez vu quelque chose d'intéressant le 11 septembre...

Alexandre Krawnsnoski se dit qu'il n'avait pas l'air d'un journaliste et questionna, méfiant :

— De quel journal ?

— *New York Post*. Je peux vous parler ?

Son journal préféré. Sans réfléchir, Alexandre Krawnsnoski ouvrit sa porte et pénétra dans son petit deux pièces, l'inconnu sur ses talons. Ce n'est qu'à l'intérieur qu'il se reprit.

— Hé ! Vous avez une carte de journaliste ? demanda-t-il.

— Oui, bien sûr, fit le jeune homme.

Il plongea la main dans la poche de sa parka. Mais quand il la ressortit, c'est un cutter qu'il tenait, pas une carte. Il l'ouvrit d'un coup sec, plaquant aussitôt la lame sur la gorge du retraité.

— Si tu cries, je t'égorge, menaça-t-il de sa voix imperceptible.

Les jambes d'Alexandre Krawnsnoski se dérobaient sous lui.

— Hé, ne me faites pas de mal ! gémit-il. Je vais vous donner mon argent, je dois avoir dans les quarante dollars. Après, vous partirez, hein ? Je ne dirai rien à la police.

— Garde ton argent ! répliqua le faux journaliste. Tu as une salle de bains, ici ?

— Oui, balbutia Krawnsnoski. Tu veux pisser ?

— Montre-moi.

Le cutter toujours sur la gorge, il poussa le retraité à travers l'appartement. Alexandre Krawnsnoski ouvrit la porte d'une minuscule salle de bains équipée d'une baignoire crasseuse.

— C'est là, fit-il.

— Bien. Déshabille-toi, ordonna l'homme.

Alexandre Krawnsnoski le regarda, hébété.

— Pourquoi faire ?

— Tu prends ton bain habillé, toi ?

Le visiteur ouvrit les deux robinets et l'eau se mit à couler dans la baignoire. Le retraité était cloué sur place. Il couina.

— Dis-moi, tu serais pas une sorte de dégénéré, toi ? Je suis pas pédé, moi.

— Enlève tes vêtements, répéta l'autre, sinon je t'égorge.

Il n'avait pas élevé la voix mais Alexandre Krawnsnoski se sentit glacé d'effroi. Maladroitement, il commença à enlever ses vêtements, les jetant sur le sol, en vrac. Quand il n'eut plus qu'un vieux caleçon, il s'arrêta et demanda plaintivement :

— Ça va comme ça ?

— Enlève ça aussi.

Il hésita mais se dit que son étrange visiteur ne lui avait pas fait de mal. C'était visiblement un type dérangé. Après tout, s'il voulait le voir à poil, ça valait mieux que de se faire égorger. Mais pourquoi était-ce tombé sur lui ?

Grelottant, il s'exécuta.

— Entre dans la baignoire.

Comme Alexandre Krawnsnoski ne réagissait pas, son agresseur le prit par l'épaule et le poussa vers la baignoire. Terrifié, le retraité enjamba le rebord et entra dans l'eau. Une fois dedans, il se retourna.

— T'es content ?

— Assieds-toi.

Une fois de plus, Alexandre Krawnsnoski obéit. Au point où il en était ! À peine fut-il dans l'eau qu'il sentit deux mains puissantes peser sur ses épaules. Il glissa au fond de la baignoire et sa tête disparut sous l'eau. Juste au moment où il ouvrait la bouche pour crier.

Il avala une grande gorgée d'eau, s'étrangla, lutta pour remonter à la surface, mais les mains pesaient toujours sur lui, le clouant au fond de la baignoire.

Son agonie ne fut pas longue. À peine plus de deux minutes. Lorsque son assassin sentit qu'il ne résistait plus, il ôta ses mains et observa le vieil homme. Les yeux ouverts, le visage apaisé, Alexandre Krawnsnoski semblait dormir. Comme s'il avait eu un malaise et glissé au fond de l'eau. Tranquillement, celui qui l'avait tué essuya ses mains et ses bras et sortit de la salle de bains, laissant la lumière. Cinq minutes plus tard, il se hâtait vers le tram, sa capuche rabattue sur son visage.

*

* *

John Turner acheva de collationner deux listes de terroristes potentiels communiquées par le Moukhabarat soudanais, les services yéménites et les Saoudiens, rangea le tout dans une chemise, avant de se hâter vers la réunion organisée par Dirk Krongard, le numéro deux de la D.O., au huitième étage. À longueur de journée, il s'appliquait à ce travail fastidieux, au sein de la cellule censée lutter contre Al-Qaida. À

se demander pourquoi la CIA avait rappelé tous ces gens d'expérience à seule fin de leur faire accomplir des tâches bureaucratiques sans intérêt.

De son propre aveu, le FBI n'avait pratiquement aucune charge contre 80 % des gens arrêtés après le 11 septembre, et aucun moyen de lier à Al-Qaida ceux qui, comme Zacarias Moussaoui, semblaient avoir appartenu à un groupe terroriste.

— Tu descends à la cantine ? demanda son vis-à-vis, un vétéran de l'Afrique, quand tu reviens ?

— Pas de problème, assura John Turner.

Il accrocha son badge à liseré rouge à son veston et partit dans les couloirs. Le soleil était revenu et un soleil radieux brillait sur la campagne de Virginie. Il était revenu de New York le dimanche dans la journée, pour être à son poste le lendemain, à sept heures et demie.

Il se sentait désormais plus serein, ayant pris les précautions qui s'imposaient. Les rumeurs au sujet d'un traître couraient de plus belle au sein de l'Agence et on commençait même à murmurer des noms. Certains l'avaient fait sourire intérieurement. Mais désormais, il se sentait appartenir à un autre monde, pas nécessairement meilleur, mais au moins, il l'avait choisi. Et il ne pouvait plus revenir en arrière. Quel que soit l'avenir, ou l'absence d'avenir. Cependant, comme il n'était pas suicidaire, il préférait assister à la fin du match.

*

* *

Le bureau de Al Rashid Currency Exchange, coïncé entre un restaurant afghan et une blanchisserie automatique, et à peine plus grand qu'un placard, se trouvait au cœur de Little Pakistan, le quartier de Brooklyn situé entre Covery Island Avenue et Newkirk Avenue. Sur deux blocs, toutes les enseignes étaient en urdu ou en arabe. De la largeur d'un couloir divisé en deux, dans le sens de la longueur, il comprenait à gauche des bancs pour permettre aux clients de s'asseoir et à droite, protégé par des barreaux, un comptoir où s'affairaient trois employés.

Sur le trottoir, un homme à la barbe grise, un shotgun à la main, était censé veiller à la sécurité de l'établissement. Gulbuddin al-Rashid, le propriétaire de cette officine, sous le couvert d'une minuscule activité de change, dirigeait en réalité une importante opération de « hawala ».

Le « hawala », c'est l'échange d'argent par compensation, basé uniquement sur la confiance. Le frère de Gulbuddin al-Rashid, Amin, tenait le même genre de bureau à Peshawar, au Pakistan, où le « hawala » était pourtant illégal en théorie. Deux de ses cousins officiaient à Dubaï et à Bahrein. Cette pratique, vieille comme le

monde, reposait sur un système simple : la confiance. Les différents bureaux du même système d'« hawala » appartenaient généralement aux membres d'une même famille, ce qui évitait les tentations. Mais les problèmes étaient rarissimes, la vengeance s'exerçant immédiatement sur tous les membres de la famille.

Ce système avait toujours été traditionnellement utilisé par les commerçants mais, depuis l'essor du terrorisme islamiste, il servait aussi à de discrets transferts de fonds, intraçables puisqu'il n'y avait aucune trace écrite, aucune intervention d'une banque. Une personne entrait dans le bureau de Peshawar et remettait au caissier, par exemple, cent mille dollars. Il demandait alors l'adresse du correspondant dans la ville de son choix et communiquait l'identité de celui qui récupérerait l'argent à l'autre bout. Souvent un simple prénom accompagné d'un mot-code.

Aussitôt, le bureau de Peshawar avisait par e-mail ou par téléphone son correspondant. Le client pouvait alors venir récupérer la somme en cash, à sa convenance. Le jour même si besoin était.

Durant la guerre contre les Soviétiques en Afghanistan, la CIA avait beaucoup utilisé le système du « hawala » pour transférer discrètement de l'argent aux moudjahidin. Y compris à Bin Laden. Des milliards de dollars avaient ainsi transité par les officines d'obscurs changeurs de Peshawar, les enrichissant au passage d'une substantielle commission.

Un homme pénétra dans la boutique, encore déserte à cette heure matinale. Il ne payait pas de mine avec sa vieille parka, son jean usé et son allure négligée, tirant sur la saleté. Les cheveux gras, abondants et très noirs, étaient attachés en catogan. Il avait des yeux globuleux, des joues pleines et le nez comme une pomme de terre. Il s'adressa en anglais à l'unique employé.

— Je peux voir Gulbuddin al-Rashid ? La paix soit sur lui.

Généralement, le patron, installé à l'étage, ne descendait jamais, sauf pour les gros clients.

— Qui le demande ?

— Zuluman Tango Tango.

L'employé, habitué aux mots-codes, ne sourcilla pas à ce nom étrange. Il prit son téléphone et murmura quelques mots dans l'appareil. Après avoir raccroché, il ouvrit de l'intérieur un panneau pour laisser pénétrer le visiteur dans la partie défendue par les barreaux. Il entrebâilla ensuite une porte donnant sur un escalier en colimaçon.

— Vous pouvez monter, dit-il.

Le plafond du premier étage était si bas que le visiteur dut se courber pour entrer dans le bureau. Gulbuddin al-Rashid, un Pakistanais rondouillard et jovial, affublé d'une énorme moustache, l'accueillit d'un sourire.

— *Salam aleikoun*, mon frère ! Que la grâce de Dieu soit sur toi !
— *Aleikoun salam* ! répliqua le visiteur. Je viens de la part de Zuluman Tango Tango.

— Je n'ai rien pour lui.

— Cela devrait être là, remarqua poliment le visiteur. Peux-tu envoyer un e-mail à Dubaï ?

Gulbuddin al-Rashid s'installa devant son ordinateur et l'alluma. Il adressa un sourire à son visiteur.

— Tu veux un thé, mon frère ?

— Non, merci.

Pendant que le changeur se penchait sur l'écran, le visiteur sortit la main droite de sa parka, tenant fermement un petit revolver deux-pouces, prolongé par un gros silencieux. D'un geste calme et précis il appuya l'extrémité du silencieux sur la tempe gauche de Al-Rashid et appuya sur la détente.

La tête du Pakistanais fut violemment rejetée sur le côté et les deux projectiles suivants le frappèrent un peu plus bas, sur le maxillaire et dans le cou. Un jet de sang jaillit, que son assassin esqua de justesse. Gulbuddin al-Rashid gisait, foudroyé, devant son ordinateur, retenu par l'accoudoir de son fauteuil. L'assassin remit son arme dans sa parka, sortit du bureau et s'engagea dans l'escalier en colimaçon. L'employé du bas leva à peine les yeux en le voyant sortir... Ici, la discrétion était une vertu cardinale. L'homme qui s'était fait appeler Zuluman Tango Tango s'éloigna à grandes enjambées dans Newkirk Avenue, et cinq minutes plus tard, entra dans une station de métro, se mêlant aux dizaines de Pakistanais montant vers Manhattan.

*

* *

Cette fois, le liftier de la Trump Tower adressa à Malko un sourire éblouissant, accompagné d'un sonore « *good evening, sir* ». Il ne lui demanda même pas où il allait, appuyant directement sur le bouton du quarante-deuxième étage. Pamela Chamberlain ouvrit au premier coup de sonnette, dans un nuage de parfum.

Spontanément, elle lui tendit sa bouche pour un sage baiser à l'américaine.

— Champagne ? proposa-t-elle.

Une bouteille de champagne Taittinger Comtes de Champagne attendait dans un seau de cristal, mais Malko n'eut d'yeux que pour son hôtesse, suprêmement sexy dans un tailleur d'alpaga noir. Les bas à couture d'un noir d'encre en disaient plus que n'importe quelle déclaration. Pamela Chamberlain était une variété nouvelle : la femme d'affaires-salope. Malko déboucha la bouteille et ils trinquèrent.

— C'est ravissant ! dit-il en désignant le living et son profond canapé de cuir noir, frère jumeau de celui qui se trouvait dans la vitrine du rez-de-chaussée.

— Merci, dit Pamela Chamberlain. J'adore la décoration. Venez voir la chambre, proposa-t-elle.

Il découvrit un lit à l'ancienne, aux barreaux « canon de fusil », avec une couverture de guanaco.

— Tout vient du décorateur parisien Claude Dalle, précisa Pamela Chamberlain en revenant dans le living. Il a un magasin d'exposition en bas.

Ils terminèrent la bouteille de Taittinger et il l'aida à mettre son manteau. Dans l'ascenseur, Malko lui prit la main et la baisa.

— Vous êtes le rêve impossible de l'homme marié !

Pamela Chamberlain fronça aussitôt les sourcils.

— Vous êtes marié ?

— Non, précisa Malko en riant, c'est ce qu'on disait de Brigitte Bardot.

Dans le taxi, elle en ronronnait encore d'aise... Au *Cirque*, on leur donna une bonne table et la jeune avocate fondit encore plus, saluant avec un plaisir visible quelques dîneurs. Malko se dit que s'il parvenait à devenir son amant, l'enquête sur John Turner ferait de sérieux progrès. En dégustant sa crème brûlée, Pamela remarqua soudain :

— Vous m'intriguez.

— Pourquoi ?

— Vous ne ressemblez pas à un fonctionnaire international. Qui êtes-vous vraiment ?

Elle était plus maligne que son physique de vamp pouvait le laisser penser.

— Je fais cela un peu pour me distraire, sortir de mon château où je m'ennuie, entre la chasse et les mondanités, répondit-il.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Vous avez *vraiment* un château ?

— Hélas ! soupira-t-il. Sinon, je pourrais couvrir votre appartement de vison !

Cela la plongea dans une méditation profonde. Bien stylé, un maître d'hôtel apparut avec une bouteille de cognac Otard XO et deux verres.

— *On the house !*⁽²⁵⁾ annonça-t-il.

Le Cirque savait vivre. Pamela dégusta son cognac comme du petit-lait, jetant des regards à la dérobée à Malko. À de petits détails imperceptibles, il se dit que, dans sa tête, elle avait déjà fait l'amour avec lui. Il ne restait plus qu'à ne pas la décevoir. Il paya une addition monstrueuse et ils sortirent à la recherche d'un taxi. Sur le trottoir, Pamela embrassa soudain Malko à pleine bouche. Cette fois, avec la langue.

— Merci pour ce merveilleux dîner, souffla-t-elle.

Il posa sa main sur sa hanche et sentit la protubérance d'une jarretelle. Pamela Chamberlain s'était parée pour le sacrifice. Dans le taxi, lorsqu'il posa la main sur le fin nylon du bas, assez haut sur sa cuisse, elle ne protesta pas. C'était décidément plus agréable que de planquer à Falls Church. Dans le hall de la Trump Tower, tandis qu'ils attendaient l'ascenseur, il passa un bras autour de sa taille et elle s'abandonna contre lui. Les revers de son tailleur s'écartèrent et Malko aperçut la pointe rose d'un sein qui se dressait hors du soutien-gorge de dentelle. Il ne put résister à l'envie de l'effleurer. Pamela Chamberlain sursauta, le regard noyé.

— Malko, protesta-t-elle d'une voix étranglée, c'est du harcèlement...

Mais, en même temps, son bassin se soudait au sien. Elle ne détestait pas être harcelée.

Malko aperçut soudain une silhouette derrière eux. Il se retourna et vit une femme de haute taille au visage plutôt ingrat, enveloppée dans un imperméable malgré le froid, les mains dans les poches. Elle avait les cheveux tirés en arrière, les yeux très enfoncés dans les orbites, les traits tendus. Son regard était fixé sur Pamela Chamberlain. Celle-ci s'éloigna instinctivement de Malko. L'inconnue fit un pas en avant et demanda :

— Vous êtes Pamela Chamberlain ?

L'avocate lui jeta un regard agacé.

— Qui êtes-vous ?

Comme la femme ne répondait pas, Pamela lança d'une voix sèche :

— Vous pouvez me voir à mon bureau, 375, 57^e Rue East, sur rendez-vous.

Plusieurs choses se passèrent alors simultanément. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, détournant l'attention de Pamela Chamberlain, et le liftier apparut. Au même moment, l'inconnue sortit la main de sa poche, brandissant une sorte de poignard à la lame courbe. De toutes ses forces, elle balaya l'air devant elle, puis fit le même geste en sens inverse. Comme on donne une paire de gifles. Pamela Chamberlain poussa une sorte de râle et deux jets de sang jaillirent de sa gorge, entaillée profondément. Elle s'appuya au mur, essayant de retenir le sang entre ses doigts. Littéralement égorgée... Déjà, la femme faisait demi-tour et s'enfuyait en courant dans la Cinquième Avenue.

CHAPITRE VIII

Le pouls monté brutalement à 150, Malko hésita une fraction de seconde, tant le drame avait été inattendu et brutal. Pamela Chamberlain, blanche comme une morte, essayait de retenir la vie entre ses doigts, les yeux déjà vitreux. Le sang ruisselait sur son tailleur, son vison, ses jambes, se confondant ensuite avec le dallage rougeâtre. Le liftier contemplait l'abominable spectacle, hébété. Malko lui jeta.

— Appelez le 911, vite !

Son expérience lui disait que Pamela Chamberlain était perdue. Il sortit du hall en courant et regarda autour de lui. Il aperçut une silhouette qui s'enfuyait, remontant la Cinquième Avenue, et se jeta à sa poursuite. À cette heure tardive, il y avait peu de monde sur les trottoirs. Depuis le 11 septembre, les New-yorkais sortaient moins. Entendant des pas derrière elle, la meurtrière de Pamela Chamberlain se retourna, brandissant le poignard recourbé avec lequel elle avait égorgé la jeune avocate.

Malko ne se laissa pas intimider. Ôtant son manteau de vigogne, il l'enroula autour de son avant-bras gauche pour se protéger des moulinets de la furie. Il sentit la lame entamer le tissu et vit ses yeux brillants de haine. Il eut soudain une idée au moment où une voiture de police dévalait l'avenue, sirène hurlante. Déroulant son manteau, il le jeta à l'improviste sur la femme.

Momentanément aveuglée, celle-ci continua à battre l'air de son bras armé. Malko fit alors un pas en avant et tenta de la ceinturer. Réalisant qu'elle allait être immobilisée, la femme fit un bond en arrière.

Juste au moment où un bus arrivait le long du trottoir. Malko, debout au bord de la chaussée, eut les oreilles déchirées par un hurlement de klaxon. Il entendit un bruit mou, horrible, tandis que l'énorme bus le frôlait.

La meurtrière de Pamela Chamberlain, cueillie par le bus alors qu'elle basculait en arrière, fut violemment projetée contre le trottoir et roula dans le caniveau où elle demeura inerte, tandis que le bus stoppait quelques mètres plus loin. Il avait été impossible pour le conducteur d'éviter l'accident. Aveuglée par le manteau de Malko, la femme s'était littéralement jetée sous ses roues.

Le chauffeur descendit et s'approcha en courant. Malko, penché sur le corps, écarta le manteau et vit la main droite de l'inconnue encore crispée sur le manche de son poignard. Un policier accourait. Malko prit son portable et appela Frank Capistrano. Ce dernier répondit au

moment où le policier, qui avait sorti son arme, interpellait Malko.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? On dirait que vous avez poussé cette femme sous le bus.

Malko tendit la main vers la morte.

— Elle vient d'assassiner une avocate avec qui je me trouvais, dans le hall de la Trump Tower, expliqua-t-il. Je l'ai poursuivie, j'ai jeté mon manteau sur elle pour la neutraliser et elle s'est jetée sous le bus en voulant m'échapper.

— Que se passe-t-il ? hurlait Frank Capistrano dans le portable.

— L'amie de notre client vient d'être assassinée, annonça Malko. Sous mes yeux. Prévenez le NYPD¹³ pour que je n'aie pas de problème.

Accompagné du policier, il retourna à la Trump Tower.

Une ambulance venait d'arriver et deux infirmiers s'affairaient autour de Pamela Chamberlain qui ne respirait plus.

*

* *

Frank Capistrano avait sa tête des mauvais jours. Tout juste rasé, le regard sombre, les épaules voûtées. Il referma soigneusement la porte de son petit bureau de la Maison-Blanche et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Racontez-moi tout, demanda-t-il en prenant une cigarette et en l'allumant avec le Zippo de table placé devant lui.

Malko venait d'arriver de New York, dans un hélico affrété par le *Special Advisor*. Il était resté jusqu'à deux heures du matin avec le FBI, saisi du meurtre de Pamela Chamberlain sur l'ordre exprès de la Maison-Blanche. Sa meurtrière avait été identifiée : une jeune femme de trente-quatre ans, April Fawrup, originaire de Californie, mais qui avait quitté sa ville natale de Sacramento depuis longtemps. Elle habitait à New York un petit appartement dans Brooklyn, loué depuis six mois.

Il n'y avait aucune explication à son geste.

Malko relata tout ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand chose. Pamela Chamberlain n'avait pas eu le temps de parler et il ne savait rien d'April Fawrup, sinon qu'il s'agissait d'un crime prémédité.

— Vous avez appris quelque chose sur cette femme ? demanda Malko.

— Et comment ! fit le *Special Advisor*, en prenant sur la table un dossier. J'ai demandé des infos à toutes les agences fédérales et Langley vient de me faxer des choses intéressantes.

— Ils avaient quelque chose sur elle ?

— Oui, c'est une excitée. Une « drop-out » de Berkeley. Depuis quinze ans, elle travaille comme coordinatrice dans différentes ONG.

D'abord en Afrique, puis au Pakistan et en Afghanistan. Elle s'est fait remarquer par ses convictions islamistes partout où elle est passée. À Peshawar, elle vivait avec un étudiant saoudien de l'école coranique Al-Haqqania, creuset de l'islam fondamentaliste. Là-bas, elle portait le voile ! La station d'Islamabad avait pondu une note conseillant son rapatriement. En vain. Les Pakistanais ont fait la sourde oreille à la demande d'expulsion. Convertie à l'Islam, elle avait pris le nom de Oum Hafsa. Et puis, un jour, elle a disparu de Peshawar et les gens de l'ISI nous ont dit qu'elle avait rejoint les talibans avec son jules. Depuis, on n'a plus rien eu sur elle, jusqu'à hier soir.

Un ange aux couleurs de l'islam traversa la pièce. C'était plus que troublant : une avocate susceptible de faire des révélations sur un homme soupçonné de trahir était assassinée juste avant qu'elle ne puisse parler. Malko était certain d'une chose : c'est Pamela Chamberlain qui était visée, pas lui. April Fawrup l'avait à peine regardé et pensait sûrement qu'il était un simple ami de l'avocate, que la vue du sang paralyserait...

Maintenant, il maudissait son idée du manteau : vivante, April Fawrup aurait pu révéler pour le compte de qui elle avait assassiné Pamela Chamberlain.

— L'arme du crime vient d'Afghanistan, précisa Frank Capistrano. Un poignard utilisé par les Pachtoums de la région de Kandahar, pour les sacrifices rituels d'animaux.

— Que fait-on ? demanda Malko après avoir bu un peu de café froid.

Frank Capistrano reposa sur la table le dossier d'April Fawrup.

— Je pense que je n'ai plus le choix. Je vais passer l'affaire au FBI. Tant pis pour l'Agence. Je suis plus que jamais persuadé que John Turner est au centre d'un réseau d'Al-Qaida dans le pays. Peut-être s'est-il lui aussi converti en secret. J'attends un appel du FBI avant de l'interpeller. Je leur ai demandé de récupérer le témoin du New Jersey, Alexandre Krawnsnoski, celui qui a vu l'homme supposé être John Turner en train de téléphoner de son portable. On le confrontera à John Turner. S'il le reconnaît formellement, on peut peut-être le faire craquer, ce salaud.

— C'est une chance à courir, reconnut Malko. Mais vous faites exploser l'affaire sur la place publique.

— C'est l'ordre du Président, soupira Frank Capistrano. Je pense que c'est une connerie, mais il *est* le Président.

Le téléphone sonna, il décrocha, écouta et mit la main sur le récepteur.

— C'est Tom Pickart, le *Deputy Director* du FBI de New York, souffla-t-il.

Il reprit l'appareil, salua son interlocuteur avant de l'écouter. Au bout de quelques instants, Malko vit les traits du *Special Advisor* s'affaïsser.

Il bredouilla quelques brèves onomatopées, griffonna quelques mots, raccrocha et fit face à Malko.

— Alexandre Krawnsnoski a été trouvé mort, noyé dans sa baignoire, annonça-t-il. Un accident ou une crise cardiaque, on ne sait pas encore.

Malko ne croyait pas aux coïncidences.

— Il a été assassiné, dit-il aussitôt.

— Je le crains aussi, soupira Frank Capistrano. Mais ce n'est pas tout. Un Pakistanais, surveillé par le FBI depuis longtemps, Gulbuddin al-Rashid, qui tenait un bureau de change à Brooklyn, a pris trois balles dans la tête, ce matin.

— Qui l'a tué ?

— Un homme jeune, de type oriental, qui a pu s'enfuir. Il avait, d'après un employé, le mot de passe qui lui a permis d'accéder au bureau du patron, au premier étage. Le FBI soupçonnait depuis longtemps ce dernier d'effectuer des transferts de fonds par la méthode « havala » pour le compte d'Al-Qaida.

— Ce n'est sûrement pas une coïncidence non plus, remarqua Malko. Même si je ne vois pas le lien direct avec John Turner. En tout cas, votre plan tombe à l'eau : sans témoin, nous n'avons aucune chance de le faire craquer.

— Je crains que vous n'ayez raison, reconnut Frank Capistrano. L'enquête du FBI va certainement révéler quelle sorte de lien il y avait entre John Turner et Pamela Chamberlain. Cela peut les amener à s'intéresser à celui-ci.

— D'après le peu que j'ai connu d'elle, remarqua Malko, elle pouvait très bien n'avoir que des rapports « normaux » avec lui. Être sa maîtresse, par exemple. Pourtant, si elle a été assassinée, c'est qu'elle était susceptible de révéler quelque chose à son sujet. Seulement, je ne vois pas quoi.

— Je pense que John Turner va réagir, dit Frank Capistrano. Ce meurtre est dans tous les journaux. S'il ne bougeait pas, ce serait inespéré : la preuve qu'il a quelque chose à cacher.

— Ne rêvons pas, conclut Malko. Si John Turner est *vraiment* celui que nous croyons, il est trop malin pour commettre une erreur aussi grossière. À propos, qu'est-ce que je deviens ? Je ne vais pas continuer à surveiller John Turner, cela ne mènera à rien.

— C'est vrai, reconnut le *Special Advisor* de la Maison-Blanche. Donnons-nous vingt-quatre heures de réflexion. Je vous invite à déjeuner demain à l'*Embassy Room* du *Willard*. Douze heures trente.

*

* *

Le D.D.O. l'accueillit chaleureusement, persuadé que John Turner

avait du nouveau à propos de la guerre contre Al-Qaida. L'analyste le détrompa immédiatement.

— *Sir*, précisa-t-il respectueusement, j'ai demandé à vous voir pour une affaire personnelle.

— C'est sérieux ? demanda Barry Egleston.

— Par les journaux, expliqua John Turner, j'ai appris qu'une femme que je connaissais avait été assassinée avant hier soir à New York.

— Je suis désolé, dit aussitôt le D.D.O. C'était quelqu'un de proche ?

— J'avais une liaison avec elle, annonça John Turner. Je la voyais de temps à autre, depuis deux ans environ.

Il lui raconta les grands traits de sa liaison et la façon dont il avait connu Pamela Chamberlain. Le D.D.O. écouta attentivement et conclut :

— *Well*, quand vous avez rencontré cette personne, vous n'apparteniez plus à l'Agence... Et, de toute façon, vous n'aviez que des relations personnelles avec elle, n'est-ce pas ?

— Absolument, *sir*. Mais le FBI risque de trouver mon nom dans ses papiers. Nous nous sommes régulièrement téléphoné également.

Barry Egleston balaya le FBI avec un sourire.

— Aucune importance ! Mais je vais faire un mémo que je transmettrai à la Security Division. Au cas où les « gumshoes » viendraient renifler par ici.

— J'ai passé une partie du week-end dernier avec elle, compléta John Turner.

— Bien sûr, vous ne connaissez rien qui puisse fournir une piste ?

— Non, c'est une femme qui l'a poignardée. Peut-être une cliente mécontente. Le nom ne me dit rien, mais Pamela ne me disait rien de ses affaires.

— O.K., conclut le directeur de la D.O., je prévient la Sécurité. Ne vous en faites pas et toutes mes condoléances.

— Je pense que je serai obligé d'aller à son enterrement, fit timidement John Turner. Cela prendra seulement une journée.

— Bien sûr, approuva Barry Egleston. C'est un sale coup pour vous. Je suis désolé, vraiment désolé.

Il se leva et serra vigoureusement la main de John Turner.

Dès qu'il fut seul, il appela sur une ligne directe protégée George Tenet et lui fit part de ce qu'il venait d'apprendre. Bien qu'il n'y ait absolument rien à reprocher à John Turner, c'était toujours fâcheux qu'un membre de la CIA soit mêlé, même de loin, à un meurtre. Pourvu que les journaux ne découvrent pas la présence de John Turner dans la vie de l'avocate. La CIA avait déjà assez mauvaise presse comme ça depuis le 11 septembre. Ensuite, il demanda à sa secrétaire de lui transmettre tous les éléments possibles sur l'affaire.

Frank Capistrano écumait littéralement lorsqu'il rejoignit Malko au restaurant du *Willard*, sinistre comme une crypte funéraire et presque vide.

— Vous savez ce que ce salaud a fait ? explosa-t-il.

— Non.

Le conseiller à la Maison-Blanche lui relata la démarche de John Turner, dont George Tenet l'avait mis aussitôt au courant.

— Cela ne constitue pas une preuve, reconnut Malko, mais si c'est lui, c'est bien joué. A-t-on creusé la vie de Pamela Chamberlain ?

— Claire comme du cristal, laissa tomber Frank Capistrano en commandant un double Defender. Côté business et côté personnel. Elle avait pas mal d'amants et John Turner en faisait partie.

— Il y a autre chose, fit Malko, sinon elle serait encore vivante.

— Le FBI vient de me transmettre la liste de tout ce qu'on a trouvé sur April Fawrup, annonça-t-il. J'ai demandé à Robert Mueller de me tenir informé. Sans lui dire pourquoi. Il doit croire que Pamela Chamberlain était une ex de Bill Clinton.

— Il y a des choses intéressantes ?

— Ils vont exploiter son carnet d'adresses mais cela prendra du temps. Et certains noms sont certainement codés.

— Aucune relation avec Pamela Chamberlain ?

— Aucune. Ils ont vérifié à son cabinet. Ce n'était pas une de ses clientes et elle ne s'était jamais manifestée.

— Et côté argent ?

— Fawrup avait un compte à l'agence de la Citybank, à Brooklyn. Ils sont en train de vérifier s'il y a des mouvements suspects.

Tout cela n'était pas encourageant. Après avoir commandé des *prime ribs* et une bouteille de bordeaux, Malko remarqua :

— Nous sommes dans une impasse et je ne vois pas ce que je peux encore faire.

— Me soutenir le moral, fit Frank Capistrano avec un sourire en coin. Jamais le Président ne va lâcher le morceau. Comme il n'a ni Bin Laden, ni le mollah Omar, il a besoin d'une compensation. Jusqu'ici, j'ai réussi à le convaincre que ce n'était pas la peine de salir l'image de l'Agence sans être *certain* de dévoiler le traître. John Turner est américain. S'il est inculpé, on ne pourra pas s'amuser à le menacer d'un tribunal militaire. Il faudra le juger dans les normes. Sans preuve et avec contre nous quelques-uns des meilleurs *lawyers* de ce pays. Il paieront pour le défendre et révéler tous les vilains petits secrets de la CIA...

— Et pourtant, conclut Malko comme les *prime ribs* arrivaient, il y a

eu trois morts, dont deux sont liés directement à John Turner. Et dont l'un est un meurtre.

*
* *

Depuis vingt-quatre heures, Malko broyait du noir au *Willard*. Sans même la présence reconfortante de Laura Putnam, retournée travailler avec Frank Capistrano. La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Une secrétaire lui annonça que Frank Capistrano désirait lui parler.

— Je suis à mon bureau, annonça l'Américain, et j'ai quelques renseignements. Hélas, ce n'est pas très sexy.

— Je viens quand même, dit Malko.

Le *Willard* était à un jet de pierre de la Maison-Blanche. Un quart d'heure plus tard, après avoir été fouillé, quasiment déshabillé, il pénétrait dans le bureau du *Special Advisor*. Ce dernier lui montra les photocopies de plusieurs relevés bancaires.

— Voilà, annonça-t-il, April Fawrup n'avait aucune rentrée suspecte sur son compte. Le seul truc un peu bizarre, c'est qu'elle envoyait vingt dollars par mois à une certaine sœur Monique, à Tirana, en Albanie. Ce n'est pas avec cela qu'on finance un réseau.

— À Tirana ! sursauta Malko.

C'est à Tirana, trois ans plus tôt, qu'il avait aidé à démanteler un réseau d'Oussama Bin Laden.

— Vous savez qui est cette sœur Monique ? demanda-t-il.

— Non, reconnut Frank Capistrano. Mais pour vingt dollars par mois, il n'y a pas de quoi s'affoler.

— Il faut quand même vérifier, plaida Malko. Faites appeler la station de Tirana. Qu'ils se renseignent sur elle.

— O.K., fit le *Special Advisor* sans enthousiasme. Je m'en occupe tout de suite. Si tout se passe bien, on aura une réponse demain.

*
* *

Malko venait de franchir le portail de la Maison-Blanche et longeait les grilles entourant la pelouse lorsqu'il aperçut un membre du Secret Service qui courait après lui en faisant de grands gestes. Il s'immobilisa aussitôt : en ces temps de tension, il ne fallait pas plaisanter avec les gens armés. L'homme le rejoignit, essoufflé, et dit d'une traite :

— Excusez-moi, *sir*, mais M. Capistrano souhaiterait que vous retourniez le voir.

Étonné, Malko lui emboîta le pas, se demandant ce qu'il avait pu oublier.

Frank Capistrano l'attendait, les mains à plat sur son bureau. Dès que la porte se fut refermée, il annonça :

— J'ai appelé Tirana et j'ai eu du pot.

— Vous-même ?

— Moi-même. Je suis tombé sur la numéro 2, Marjorie Felder. Une fille pas conne. Je lui ai posé la question sur sœur Monique, et *bingo* !

— Bingo, quoi ?

— Sœur Monique est connue comme le loup blanc à Tirana. C'est une vraie religieuse. Et vous savez ce qu'elle fait ?

— Non.

— Elle aide les prisonniers incarcérés à Tirana.

Un ange traversa le bureau, chantant alléluia. Tirana avait été une base de l'UCK des Kosovars. Un nid d'islamistes. À qui April Fawrup envoyait-elle vingt dollars tous les mois, sinon à un ami connu en Afghanistan ou au Pakistan ? Car, apparemment, elle n'avait jamais mis les pieds en Albanie. En tout cas, même si c'était une chance infime de se rapprocher de John Turner, il fallait la courir.

— Je suppose que je pars pour Tirana ? fit Malko.

CHAPITRE IX

L'employée rogomme enfermée dans un cagibi minuscule, derrière le guichet de l'immigration de l'aéroport Rinas, se jeta voracement sur les dix dollars tendus par Malko, la taxe d'aéroport à l'entrée en Albanie.

L'aéroport de Tirana ne s'était guère amélioré en trois ans... Des bâtiments délabrés, pas chauffés, les formalités réduites au strict minimum, sous la garde de policiers aux casquettes plates et aux uniformes bleus élimés. Quelques pouilleux déchargeaient les bagages à la main, en volant la moitié, et une horde inquiétante d'hommes à la mine patibulaire, sanglés dans des vestes de cuir, se pressait à l'extérieur de l'aérogare : taxis, trafiquants, familles des arrivants. Malko allait se résigner à prendre un taxi, lorsqu'une silhouette minuscule fendit la foule : une blonde au visage énergique, engoncée dans un élégant manteau de cuir d'où émergeaient des bottes à hauts talons. Elle marcha droit sur Malko et l'aborda :

— Vous êtes Malko Linge ?

— Oui.

— Je suis Marjorie Felder. Je travaille avec Graham Oakley, annonça-t-elle.

Le chef de station de la CIA à Tirana. Qui ignorait, bien entendu, la véritable raison de l'enquête de Malko. Celui-ci, après la mort du meilleur « *stinger* » de la CIA en Albanie, Ylli Baci⁽²⁶⁾ avait besoin d'un soutien local.

Il suivit la blonde jusqu'à un énorme 4 x 4 aux vitres fumées. La tête de Marjorie Felder arrivait tout juste au niveau du pare-brise et il s'aperçut que la voiture était équipée de pédales spéciales lui permettant de ne pas conduire debout. Elle démarra brutalement, se frayant un chemin dans la foule à grands coups de klaxon. Les champs étaient toujours semés de petits blockhaus qui ressemblaient à des tortues grisâtres, vestiges de l'époque folle du dictateur communiste Enver Hodja, qui avait isolé l'Albanie du monde pendant un quart de siècle. Il y avait près de 700 000 blockhaus répartis sur tout le territoire, parfois dans les endroits les plus invraisemblables, et dont les Albanais, pourtant inventifs, ne savaient comment se débarrasser.

— C'est votre première visite en Albanie ? demanda Marjorie Felder.

— Non, fit Malko, en rebondissant jusqu'au pavillon.

La jeep venait de passer dans un énorme trou. La route ne s'était pas améliorée. Ils franchirent le pont sur la voie ferrée menant à Plora, en si mauvais état qu'il semblait avoir été bombardé. Ensuite, on filait vers Tirana sur une autoroute très approximative.

— On vous a réservé une chambre au *Rogner*, annonça Marjorie.

La relative perle hôtelière de Tirana, dans le boulevard Deshmôret-E-Kombit, les Champs-Élysées de Tirana.

Une demi-heure plus tard, après avoir tourné autour de la place Skendeeberg, ils y arrivèrent. L'avenue était toujours aussi large, mais désormais, il y avait des embouteillages. Les voitures volées continuaient à parvenir d'Italie par pleins containers.

— On va tout de suite à l'ambassade, proposa Malko dès qu'il fut installé. Si c'est possible.

— M. Oakley vous attend, affirma Marjorie Felder.

L'ambassade américaine n'était plus en état de siège, comme lors du dernier passage de Malko, et ils accédèrent sans problème dans le bureau du chef de station. Un homme aux cheveux gris, moustachu, débonnaire, qui accueillit Malko avec gentillesse.

— Je sais que vous êtes déjà venu, dit-il, mais je n'étais pas ici. Marjorie s'est bien occupé de vous ?

Marjorie était en train d'ôter son long manteau de cuir. Dessous, elle portait un pull rose et une jupe fendue sur le côté, recouvrant le haut de ses bottes, la taille étranglée par une énorme ceinture. Ravissant petit objet sexuel, se dit Malko, se demandant s'il ne versait pas dans la pédophilie. L'assistante de Graham Oakley avait la taille d'une fillette. Elle s'installa sur une chaise et croisa les mains sur ses genoux. Elle semblait compenser sa petite taille par un caractère d'acier.

— Je me suis déjà occupé de vous, annonça Graham Oakley. M. Tenet m'a dit que votre mission était très importante.

— Vous avez retrouvé sœur Monique ? C'est vraiment une religieuse ?

L'Américain sourit.

— Tout à fait. Elle est très connue à Tirana, où elle vit depuis une vingtaine d'années. Elle visite et aide les détenus sans famille emprisonnés pour une longue durée à Tirana.

— Ah bon, fit Malko, un peu déçu après avoir secrètement espéré tomber sur une « fausse » religieuse. Il est possible de la rencontrer ?

— Je pense, bien que je ne sache même pas où elle habite. Il va falloir passer par le consul de France qui la connaît bien. Marjorie l'a prévenu. Pourquoi vous intéressez-vous à cette brave religieuse ?

— Nous avons trouvé son nom sur le corps d'une kamikaze islamiste, expliqua Malko, et nous cherchons à remonter un réseau de financement terroriste.

Le chef de station de la CIA sourit.

— Vous vous êtes trompé de porte ! Sœur Monique est catholique et ne ferait pas de mal à une mouche. Mais, puisque vous êtes ici...

Marjorie Felder regarda sa montre avec une impatience non dissimulée.

— M. Robert, le consul de France, nous attend, il est ponctuel comme un coucou.

*

* *

Marjorie Felder lança l'énorme 4 x 4 dans l'allée des ambassades avec la furie d'un coureur de formule 1, sous l'œil étonné des Albanais. Elle s'arrêta devant l'ambassade de France. À part les Américains, tout le monde était là, en plein centre de Tirana. Ce qui, du temps des communistes, facilitait bien la surveillance, d'autant que cette voie privée était interdite au commun des mortels. Sur les deux trottoirs s'allongeaient des queues énormes de demandeurs de visa pour n'importe où. L'Albanie n'existait pas, ne produisait rien, à part une mauvaise impression, et ne survivait que de multiples trafics et de l'argent envoyé par la diaspora.

Martelant le sol de ses bottes, Marjorie Felder pénétra dans le consulat, arborant l'air martial d'un général SS venant visiter des sous-hommes.

— Nous avons rendez-vous avec le consul, annonça-t-elle à la secrétaire, d'un ton sans réplique.

Jacques Robert devait mesurer un mètre quatre-vingt-dix et avait l'air triste comme un jour sans pain, habillé d'un costume étriqué et ayant visiblement avalé un parapluie le jour de sa naissance. Compassé, extrêmement poli, il invita ses visiteurs à s'asseoir, distribua ses cartes de visite et examina celle de Malko d'un air dégoûté, se disant visiblement qu'un espion *ne pouvait pas* être un prince et qu'il devait s'appeler Finkelstein.

— Je sais ce que vous cherchez, dit-il enfin, mais malheureusement, il m'est impossible de prendre un rendez-vous avec sœur Monique.

Marjorie Felder bondit littéralement de son siège et le consul eut un geste enfantin de défense, comme si elle allait lui sauter à la gorge.

— Je sais, miss Felder, reconnut-il, je vous l'avais promis. Hélas, j'ai téléphoné à Paris et ils me demandent de rester extérieur à cette démarche. Les Albanais sont très susceptibles.

Devant les yeux furibonds de Marjorie Felder, et pour éviter un drame, Malko se hâta de demander :

— Il n'y a pas un autre moyen ?

Le consul frotta ses longues mains maigres l'une contre l'autre, guignant d'un air chafouin les genoux gainés de nylon noir de Marjorie. Il y avait quand même quelque chose d'humain en lui.

— Il faudrait écrire au Quai d'Orsay, suggéra-t-il, afin d'obtenir le feu vert. Ce sont des informations un peu confidentielles, n'est-ce pas ? Nous pouvons avoir une réponse dans une semaine au plus.

Marjorie Felder émit un grognement de pitt-bull prêt à charger. Malko arbora aussitôt son sourire le plus mondain pour demander :

— Qui est votre ambassadeur en ce moment ?

Le consul se mit mentalement au garde-à-vous et énonça d'une voix de croque-mort :

— Son Excellence Jacques de Neufville.

— Il n'était pas à Vienne comme premier conseiller, il y a quatre ans ?

Heureusement que sa fantastique mémoire ne le trahissait jamais. Le consul se dégela un peu.

— Si, je crois bien.

— J'ai eu le plaisir de l'accueillir dans mon château de Liezen à deux ou trois reprises, dit suavement Malko. Un homme charmant. Pourriez-vous lui faire part de notre présence ?

Le consul hésitait entre la liquéfaction et l'horreur. Sa pomme d'Adam effectua plusieurs allers-retours. Il jeta un coup d'œil affolé à Marjorie Felder et finit par dire, d'une voix étranglée :

— Puisque vous connaissez Son Excellence l'ambassadeur, je pense pouvoir faire quelque chose pour vous aider.

Il baissa encore un peu la voix.

— Je vais vous communiquer l'adresse de sœur Monique. Bien sûr, personne ne doit le savoir.

Il était pathétique. Aussi concerné que s'il se préparait à livrer Oussama Bin Laden. Il griffonna une adresse relevée dans un registre noir et la tendit d'un geste onctueux à Malko. Cassé en deux, il les raccompagna.

Dès qu'ils furent seuls, Marjorie Felder questionna :

— Vous connaissez vraiment cet ambassadeur ?

— Non, avoua Malko, mais je me souviens de son nom. Et si nous l'avions vu, il n'aurait sûrement pas nié être venu chasser chez moi. Donc, c'était gagnant.

Marjorie ne fit aucun commentaire, mais, visiblement, Malko remonta dans son estime.

— Je vois où c'est, dit-elle après avoir jeté un coup d'œil à l'adresse. On y va ?

— Et comment ! C'est loin ?

— Non, pas très, vers la route de l'aéroport. On demandera.

— Vous parlez albanais ?

— Ma mère était albanaise, dit-elle. C'est pour ça que je suis ici.

*

* *

La vieille maison de bois semblait prête à s'écrouler, au milieu d'un jardin en friche. Les volets étaient fermés mais une bicyclette était

appuyée contre le mur. Ils poussèrent le petit portail qui resta presque dans la main de Malko. Ils n'avaient pas traversé le jardin que la porte de la maison s'ouvrit sur la frêle silhouette d'une femme aux cheveux gris, habillée très long. Son regard vif se posa sur les deux visiteurs avec curiosité.

Malko se fendit de son plus beau sourire et demanda en français :

— Vous êtes sœur Monique ?

— Oui, fit-elle. Nous nous sommes déjà rencontrés ? Vous habitez Tirana ?

— Moi oui, répondit Marjorie Felder, je travaille à l'ambassade américaine.

Elle tendit sa carte que la religieuse examina rapidement avant de demander :

— Comment m'avez-vous trouvée ?

— Vous êtes très connue à Tirana, expliqua Marjorie, et nous avons questionné les voisins. Je parle albanais.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda sœur Monique en les laissant entrer dans une pièce encombrée de livres et de dossiers. Ou que pouvez-vous faire pour moi ? J'ai toujours besoin de beaucoup de choses pour mes prisonniers.

— Justement, fit Malko, c'est la raison pour laquelle j'ai tenu à vous voir.

— Qui êtes-vous ?

— J'enquête sur un réseau terroriste, expliqua Malko, pour le compte du gouvernement américain.

La religieuse se troubla à peine.

— Vous appartenez au FBI ?

— Non, fit Malko.

— Cela n'a pas d'importance. Comment puis-je vous aider ? Si je le peux, ce dont je doute.

— Connaissez-vous une femme du nom de April Fawrup ? Une Américaine.

— Non, répondit la religieuse sans la moindre hésitation.

— C'est étonnant, remarqua Malko, parce que cette April Fawrup vous envoie vingt dollars chaque mois. Nous avons trouvé vos coordonnées bancaires chez elle, à New York.

Sœur Monique secoua la tête.

— Impossible, je ne connais personne de ce nom.

— Vous recevez bien de l'argent tous les mois en provenance de New York ? insista Malko.

— C'est possible. Plusieurs personnes m'envoient de l'argent pour des prisonniers. Mais c'est confidentiel. Ma conscience m'interdit d'en parler. Demandez donc à cette personne.

Voyant le regard de Marjorie Felder s'assombrir et craignant un

esclandre, Malko se hâta d'intervenir. Il devait *absolument* savoir à qui allait cet argent et se trouvait entre les mains de cette religieuse de caractère.

— April Fawrup est une criminelle, dit-il paisiblement. Elle a égorgé sous mes yeux une personne avec qui je me trouvais et elle a été tuée accidentellement en s'enfuyant. J'ai donc besoin de votre collaboration.

Sœur Monique demeura quelques instants silencieuse, puis s'approcha d'un petit bureau encombré de papiers où elle ouvrit un registre noir. Elle chaussa ensuite des lunettes dont un verre était fêlé, et se mit à examiner une page. Marjorie Felder et Malko attendirent dans un silence de mort. Jusqu'à ce que sœur Monique lève la tête et annonce d'une voix égale :

— Je reçois effectivement depuis un certain temps un virement de vingt dollars tous les mois, mais il est envoyé par une certaine Oum Hafsa.

— Il s'agit de la même personne, confirma Malko. Elle s'est convertie à l'islam mais elle est américaine. Une employée de diverses ONG qui a travaillé à plusieurs reprises en Afghanistan.

Sœur Monique hocha brièvement la tête.

— Dans ce cas, je comprends mieux. Ces mandats sont destinés à aider un des prisonniers dont je m'occupe. Un garçon de trente ans qui n'a aucune famille. Un converti, lui aussi, de nationalité française et, à l'origine, de confession catholique. Il se trouve à la prison de haute sécurité n° 302, rue Mine Peza, à Tirana.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Michel Abu Rifah. C'est en tout cas le seul nom qu'il donne, même s'il en possède un autre. Vous êtes satisfait ?

— En partie, fit Malko. Pourquoi ce garçon se trouve-t-il en prison en Albanie ?

— Il paraît qu'il a commis un meurtre en 1998. Il a tué d'une rafale de Kalachnikov un de ses amis albanais, et un tribunal local l'a condamné à vingt ans de prison.

— Pourquoi l'a-t-il tué ?

— Vous le lui demanderez, fit la religieuse un peu sèchement. Je ne suis ni magistrat ni policier, j'essaie seulement d'aider un peu les gens, moralement et matériellement.

— Comment le garçon s'était-il retrouvé en Albanie ?

— Je crois qu'il arrivait d'Afghanistan, où il avait suivi un entraînement militaire. Il venait ici rejoindre les rangs de l'UCK, les combattants de la liberté kosovars.

La boucle était bouclée. Malko se dit qu'il n'était pas venu pour rien en Albanie. On retombait sur Al-Qaida.

CHAPITRE X

Sœur Monique referma son registre d'un geste sec, et lança à Malko un regard dépourvu d'aménité :

— Voilà. Je dois aller faire mes visites, je vous en ai déjà trop dit.

Elle les mettait pratiquement dehors. Ils sortirent tous ensemble. Elle enjamba sa bicyclette et s'éloigna. Malko remonta dans le 4 x 4.

— Le patron du SHIK⁽²⁷⁾ est toujours Fatos Klosi ? demanda-t-il.

— Oui, je crois.

— Alors, il devrait coopérer. Ce Michel Abu Rifah a certainement été interrogé après son arrestation. Il a peut-être livré des choses intéressantes.

— M. Oakley peut sûrement vous obtenir un rendez vous avec lui, dit Marjorie Felder, mais il ne sera au bureau qu'à trois heures.

Malko regarda sa Breitling. Il mourait de faim.

— Où pouvons-nous manger quelque chose ?

— Il y a un restaurant pas mal derrière la présidence, suggéra Marjorie Felder.

Le dit restaurant, plutôt cossu, plein d'hommes d'affaires, se trouvait au premier étage. Par les fenêtres, on apercevait les gardes nonchalants de la présidence, appuyés sur leur Kalachnikov. Marjorie Felder se débarrassa de son manteau et commanda un Defender, sans soda, comme un homme. Il se dit que son pull rose était vraiment bien rempli... Une ravissante tanagra au caractère bien trempé.

— Vous êtes ici par choix ? demanda Malko, après avoir commandé la spécialité de la maison, de la viande amenée presque crue sur une pierre chaude.

— Oui, dit-elle, je voulais voir à quoi ressemblait l'Albanie, et j'y ai de la famille. Mais j'ai hâte de retourner à la Centrale. On est dans le Tiers Monde, ici !

— Il y a encore des troubles politiques ?

— Non, tout est calme, les gens de l'UCK sont partis, à l'exception de ce pauvre type. À propos, pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— C'est un secret d'État, sourit Malko, même pour vous. Mais j'ai peut-être fait le voyage pour rien.

Ils entamèrent leur viande. Pas mauvaise, et le vin local ne trouait pas la nappe. Quand plus tard Marjorie se leva pour aller aux toilettes, Malko ne put s'empêcher de noter la courbure de sa croupe, sous le tissu tendu de la longue jupe.

Lorsqu'elle réapparut, il avait déjà réglé et se leva.

— Allons à l'ambassade, maintenant.

Graham Oakley devait avoir bien déjeuné car il semblait d'excellente humeur et n'hésita pas une seconde quand Malko lui fit sa demande.

— J'entretiens d'excellentes relations avec Fatos Klosi, dit-il aussitôt. Je l'appelle tout de suite.

Cinq minutes plus tard, il avait le responsable du SHIK en ligne. La conversation fut très courte.

— Fatos Klosi vous attend, annonça le chef de station. Marjorie va vous servir de chauffeur, si vous le voulez bien.

— Avec plaisir, dit Malko.

Un quart d'heure plus tard, Marjorie engageait son 4 x 4 dans l'impasse bordée d'immeubles miteux qui partait de la rue Dibrès pour se terminer par un mur aveugle, hérissé de barbelés. Le siège du SHIK. On y accédait par une longue porte en fer coulissante, flanquée d'une guérite d'où émergeait le canon d'un Poulimiot⁽²⁸⁾. Marjorie descendit et alla s'annoncer à la sentinelle. La porte coulisssa en grinçant et ils longèrent un terrain vague de la taille d'un terrain de football pour stopper face à un bâtiment blanc de trois étages. Au moment où ils pénétraient dans le hall, une jeune femme en pantalon vint à leur rencontre.

— Le directeur général vous attend, annonça-t-elle.

Ils montèrent l'escalier monumental jusqu'au premier étage. L'immeuble sentait encore le communisme, avec ses immenses couloirs aux plafonds trop hauts, ses murs nus et son éclairage blafard. À peine eurent-ils pénétré dans le bureau du directeur du SHIK que ce dernier s'avança à la rencontre de Malko, les deux mains tendues.

— Comme je suis content de vous revoir !

Avec ses lunettes fumées, sa chemise sans cravate et son pantalon froissé, il évoquait plus un professeur d'université qu'une barbouze. Son bureau était plus qu'austère : murs blancs, éclairage au néon, vieux bureau en acajou, une télé et un gros coffre noir, près de l'entrée. Pas de photo, mais une grande armure à côté du drapeau national. Il invita ses visiteurs à prendre place dans des fauteuils de cuir noir, autour d'une table basse où se trouvait posé un dossier vert.

— J'ai sorti le dossier qui vous intéresse, annonça Fatos Klosi. Hélas, il n'y a pas grand-chose dedans. Effectivement, votre homme a été interrogé après le meurtre qu'il a commis et, en raison de ses liens avec l'UCK, le dossier nous a été transmis. Il était arrivé d'Afghanistan pour aller combattre au Kosovo.

— Il était lié à Bin Laden ?

— Bien sûr, puisqu'il arrivait d'Afghanistan et avait suivi un

entraînement militaire là-bas.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi a-t-il tué cet homme ?

— À vrai dire, nous n'en savons rien, avoua le chef des services albanais. Le garçon qu'il a tué était son interprète et son ami. Il lui servait d'intermédiaire pour acheter des armes. Ou il y a eu une dispute, ou c'est un accident.

— Un accident ? s'étonna Malko. Mais il a été condamné à vingt ans de prison...

Fatos Klosi eut un sourire en coin.

— À l'époque, les tribunaux albanais avaient la main lourde pour tous les sympathisants des Kosovars et de l'UCK. Nous voulions les encourager à partir d'ici.

Un ange passa et s'enfuit, horrifié. Cet homme avait peut-être été condamné pour rien à vingt ans de prison. Il valait mieux ne pas y penser.

— Qu'a-t-il dit lors de son interrogatoire ? demanda Malko.

Fatos Klosi ouvrit le dossier et commença à le feuilleter.

— Il a raconté son recrutement à Londres, par un certain Abu Hamza, membre du réseau Al-Qaida. Un fondamentaliste qui a perdu les deux bras en maniant des explosifs. Ensuite, de Londres, il a été envoyé en Afghanistan.

— Il a parlé de sa vie là-bas ?

— Oui, il a appris un peu de chinois parce qu'il y avait beaucoup de Ouïgours, la minorité musulmane chinoise, et aussi des Américains.

— Des Noirs ?

— Non, des Blancs. Il a dit s'être lié avec l'un d'eux, un certain Philip. Ils allaient faire la fête ensemble à Jalalabad.

— Il a donné d'autres détails ? demanda Malko, très intéressé.

Il retombait sur le réseau américain de Bin Laden.

Donc, indirectement, sur John Turner. Même si Michel Abu Rifah était en prison depuis plus de deux ans, il pouvait détenir des informations précieuses.

— Peut-être, avoua Fatos Klosi, mais on ne les a pas notés. À l'époque, cela n'intéressait personne. Je sais qu'il a parlé de plusieurs Américains convertis à l'islam, des jeunes gens retournés ensuite aux États-Unis.

Malko buvait ses paroles. Tout prenait tournure. Ces jeunes Américains avaient pu participer aux attentats du 11 septembre et pouvaient encore nuire, puisque personne ne connaissait leur existence. Décidément, il fallait absolument qu'il s'entretienne avec Michel Abu Rifah.

— Pouvez-vous faire en sorte que je le rencontre ? demanda-t-il.

— Je vais appeler tout de suite le directeur de l'administration pénitentiaire, promit Fatos Klosi. Je préviendrai M. Oakley dès que ce

sera arrangé.

Ils prirent congé car il était visiblement pressé. En remontant dans le 4 x 4, Marjorie Felder demanda avec incrédulité :

— Il y a des Américains *blancs* dans les réseaux d'Al-Qaida ?

— Apparemment, dit Malko.

Sans préciser que son principal suspect était un ancien de la CIA. Marjorie le ramena au *Rogner* et fit avant de le quitter :

— Je retourne à l'ambassade. Que puis-je encore pour vous ?

— Dîner avec moi, suggéra Malko.

Une soirée seul au *Rogner*, il y avait de quoi se pendre. Heureusement, Marjorie Felder, disciplinée ou séduite, n'hésita pas.

— Je viens vous chercher à huit heures, dit-elle.

*

* *

— Nous pourrions interroger Michel Abu Rifah à partir de demain dans sa prison, annonça Marjorie quand Malko monta dans le 4 x 4. Fatos Klosi a téléphoné à l'administration pénitentiaire. Je vais chercher le permis de visite demain à huit heures.

— Bravo ! dit Malko.

Le directeur du SHIK ne s'était pas endormi.

— Vous viendrez avec moi ?

— Si vous voulez, dit-elle, mais il paraît que le garçon parle anglais et français, et un peu d'albanais.

Malko l'examina tandis qu'elle s'engageait dans la grande avenue. Elle avait troqué sa longue jupe et ses bottes pour une robe de lainage noire et des escarpins qui la rendaient encore plus sexy.

— Cela lui fera sûrement plaisir de voir une jolie femme, dit-il. Où m'emmenez-vous ?

— Au *London Bar*, fit-elle, près de la place Skendeeberg. On y mange pas mal et il y a un peu d'ambiance.

Quand il l'aïda à descendre du 4 x 4, il éprouva l'impression curieuse d'avoir une enfant en face de lui. Marjorie Felder ne devait pas mesurer plus d'un mètre cinquante. Ses escarpins aux interminables talons lui faisaient bien gagner dix centimètres. Se sentant observée, elle remarqua d'une voix un peu altérée :

— Vous me trouvez toute petite, n'est-ce pas ?

Décemment, Malko ne pouvait pas dire non.

— Cela ne vous empêche pas d'être ravissante, affirma-t-il.

— Une fois, j'ai eu un copain qui mesurait un mètre quatre-vingt-quinze, fit-elle. Cela ne le gênait pas...

Comme si elle en avait trop dit, elle se plongea dans le menu. Il y avait très peu de clients et ils dînèrent rapidement. En sortant, Malko

demanda :

— Il y a un endroit pour prendre un verre ?

— Le *Rogner*, mais c'est sinistre. Il y a des pubs mais on ne peut pas se parler à cause de la musique. Je préfère rentrer.

Malko se retrouva dans sa chambre, devant CNN, après une poignée de main très protocolaire. Se demandant ce que le prisonnier de la prison n° 302 allait pouvoir lui apprendre. À première vue, quel pouvait être le lien entre une épave de l'islamisme militant et John Turner ?

*

* *

La rue Mine Peza se trouvait dans un quartier populaire du sud de Tirana. Des trottoirs défoncés de trous énormes, et la chaussée ne valait guère mieux... Quelques hommes stationnaient devant le portail bleu de la prison et à sa droite, devant un guichet donnant sur le bureau des gardiens qui filtraient les permis de visite.

Sur la pointe des pieds, Marjorie Felder tendit la précieuse autorisation et un gardien vint leur ouvrir. Malko et elle pénétrèrent dans une petite cour aux murs peints en rose sale. Une seconde enceinte intérieure délimitait la prison elle-même. Une échelle de fer fixée au mur permettait d'accéder à un mirador improvisé, fait de planches et de feuilles. Un gardien, emmitouflé dans un lourd manteau et visiblement frigorifié, une Kalachnikov à l'épaule, surveillait la cour.

— Il faut remettre au poste de garde l'argent, les portables et les appareils photo, annonça Marjorie Felder, après une brève conversation avec le gardien chef.

Cette formalité accomplie, on les fit entrer dans une pièce minuscule, aux murs noirs de saleté, chauffée par un petit radiateur électrique posé à même le sol. Un froid pénétrant régnait, même à l'intérieur.

— Ils vont nous fouiller, annonça Marjorie Felder, c'est la règle.

Un gardien se mit à explorer Malko sous toutes les coutures, tandis que surgissait une matonne qui, avec son air salope, son tailleur trop ajusté sur ses larges hanches et son expression sardonique, semblait tout droit sortie d'un camp de concentration. Elle entreprit de palper Marjorie d'un air gourmand. Les gardiens contemplaient la scène, rigolards. Enfin, on leur ouvrit la seconde porte et ils pénétrèrent dans la prison elle-même.

Les cellules se trouvaient dans le bâtiment en face.

Tout était sale, sinistre, déprimant. Seule trace de vie : un pigeonnier accroché au mur donnant sur l'extérieur, en dessous du mirador. Un gardien les amena dans une pièce où on tenait à peine à trois, chauffée par un autre brasero électrique. Ils y furent accueillis par un gros

homme dont la blouse grise avait dû jadis être blanche. L'infirmier de la prison, qui régnait sur quelques étagères de médicaments. Il leur désigna une alcôve d'une saleté repoussante, au fond de la pièce, occupée par un lit en fer, et annonça avec un sourire édenté :

— Comme vous êtes des gens importants, vous pourrez interroger le prisonnier ici ; dans le parloir, il faut rester debout.

Deux gardiens étaient partis chercher Michel Abu Rifah. Malko frissonna. Malgré le radiateur, il faisait un froid de gueux. Presque autant que dehors.

Soudain, au fond de la cour, une porte s'ouvrit sur trois hommes. Deux gardiens qui en soutenaient un troisième d'une maigreur squelettique, vêtu d'une veste rayée et d'un pantalon noir à la Khmer rouge. Ils mirent plusieurs minutes à traverser la cour, tant ils se déplaçaient lentement. Malko sentit ses poils se hérissier quand ils purent mieux distinguer le prisonnier. Celui-ci, la tête sur sa poitrine, tremblait sans arrêt. Il avait de grosses chaussettes de laine grise et des pantoufles aux pieds. Ses cheveux étaient roux, comme sa moustache et son petit bouc. Il leva les yeux sur Malko et celui-ci reçut un choc. Le regard était totalement vide, la lèvre inférieure pendait, le menton tremblait. Sous la veste rayée, on apercevait un gros pull. Le gardien dit quelques mots au détenu qui fit de toute évidence un effort surhumain pour relever la tête et fixer son regard sur Malko. Il lâcha péniblement un seul mot :

— Police ?

Malko, horrifié par son apparence, commença à lui expliquer pourquoi il était là, en parlant très lentement. Mais Michel Abu Rifah ne semblait pas comprendre ce qu'il disait. Ses deux gardiens le menèrent jusqu'à l'alcôve et le lâchèrent. Il tituba quelques instants et tomba comme un sac sur le lit, la tête dans ses mains, tremblant de tous ses membres, sous le regard dégoûté des deux gardiens. L'un le saisit par les cheveux et le secoua en le menaçant, d'après son ton. Malko était absolument horrifié.

C'était *Midnight Express*.

Le prisonnier les avait déjà oubliés. Malko se tourna vers l'infirmier.

— Il a froid, il grelotte. La prison n'est pas chauffée ?

— Non, répondit l'Albanais par l'intermédiaire de Marjorie, mais ils sont huit par cellule et ils ont une couverture.

— Il n'a pas l'air dans son état normal.

La jeune femme eut un court dialogue avec l'infirmier qui paraissait embarrassé, et traduisit :

— On lui donne des calmants trois fois par jour, sinon il essaie de se suicider. Il va tous les mois à l'hôpital. Il s'ouvre les veines, il veut mourir...

Quand on voyait ses conditions de détention, on ne pouvait pas

vraiment le blâmer. Malko s'approcha du prisonnier prostré et demanda en français :

— Michel, vous m'entendez ?

Michel Abu Rifah leva un regard vide vers lui et murmura quelques mots à voix basse, d'un ton plaintif. En albanais.

— Il demande des fruits, des yogourts, du fromage, précisa Marjorie.

C'était atroce. Dans l'état où il se trouvait, impossible de l'interroger. Malko se tourna vers la jeune Américaine.

— Il faut absolument qu'on cesse de le droguer.

Elle engagea une longue conversation avec l'infirmier et finalement expliqua :

— Il ne veut pas cesser de lui donner des médicaments car s'il arrive quelque chose, il sera responsable. Il joue sa place.

— Donnez-lui rendez-vous à l'extérieur, suggéra Malko. On essaiera de le convaincre. En attendant, pouvez-vous aller acheter dans une épicerie ce qu'il demande ? Je reste ici.

Marjorie s'éclipsa et il resta seul en face de Michel Abu Rifah qui, la tête dans ses mains, semblait plongé dans une sorte de catalepsie, jetant parfois un coup d'œil absent à Malko. Marjorie fut de retour un quart d'heure plus tard, avec plusieurs sacs en plastique.

— Il a des visites ? demanda Malko.

— Le consul de France parfois, et sœur Monique, dit-elle.

— Pas de courrier ?

— Non, rien.

Malko regarda le prisonnier : il ne devait même plus savoir comment il s'appelait...

— Dites au gardien de le ramener dans sa cellule, dit il, et donnez rendez-vous à l'infirmier. Il y a un hôtel en face, il doit y avoir un bar.

Michel Abu Rifah se laissa entraîner sans un regard pour eux, porté plutôt que soutenu par ses gardiens, serrant précieusement ses sacs de provisions. Déjà, il avait commencé à grignoter une orange, sans même la peler.

Une épave... Si on ne parvenait pas à l'arracher à sa torpeur, il était impossible de l'interroger. Et Malko serait venu en Albanie pour rien. Alors que Michel Abu Rifah avait peut-être entre ses mains le sort de John Turner.

CHAPITRE XI

Installés dans un box au fond du bar désert, Marjorie Felder, l'infirmier et Malko discutaient à voix basse. Ou plutôt, Malko suivait les négociations...

— Il veut mille dollars, traduisit Marjorie.

— Cinq cents, fit Malko.

Ils transigèrent à sept cents et Malko sortit une grosse poignée de leks de sa poche. Le premier acompte, que l'infirmier fit disparaître avec la célérité d'un lézard avalant une mouche.

Marjorie Felder résuma pour Malko :

— Il cesse de le droguer à partir d'aujourd'hui, mais il risque de devenir violent...

— Qu'est-ce qu'il réclame le plus ?

— De la nourriture et son transfert en France.

— Bien. S'il devient trop nerveux, qu'il lui explique qu'on a cessé de le droguer parce qu'il va être transféré et qu'il doit être à même de répondre aux questions du consul.

L'Américaine lui jeta un regard de reproche.

— Ce n'est pas vrai. C'est mal de mentir.

— Ce n'est pas vrai, mais ce n'est pas mal, répliqua Malko. Je travaille sur un réseau terroriste et je n'en veux pas à ce garçon, au contraire... Combien de temps faut-il pour qu'il soit dans son état normal ?

— Trois jours, traduisit Marjorie Felder, si, en outre, on lui donne d'autres drogues pour le faire récupérer plus vite. Mais cela va coûter de l'argent.

— Combien ?

— Cinquante dollars.

Il tira un billet de cent dollars de sa poche et le tendit à l'infirmier.

— Dites-lui qu'il en aura autant quand nous aurons pu nous entretenir avec lui. En plus du reste. Et que rien ne lui arrivera. Nous travaillons avec le SHIK.

Le mot eut un effet magique : instantanément, l'infirmier se transforma en carpette. Comme dans tous les pays ex-communistes, la police secrète continuait d'inspirer une peur bleue.

*

* *

John Turner s'arrêta comme tous les matins au *Newsstand* de Main

Street, dans Falls Church, pour acheter le *Washington Post* et le *New York Times*, les emportant sans même les regarder. Puis il monta dans sa Volvo, direction Langley. Ce n'est que plus loin, arrêté à un feu rouge, qu'il jeta un coup d'œil à la une du *New York Times*. Il eut l'impression de recevoir un coup de poing dans la poitrine. Un titre la barrait sur six colonnes : « *Just before being murdered, lawyer Pamela Chamberlain had dinner with a CIA operative.* »⁽²⁹⁾

Le pouls en folie, John Turner se gara sur le bas-côté et ouvrit le journal, se jetant avidement sur l'article concerné, qui se continuait en B4. Selon des sources proches de l'enquête mais désirant demeurer anonymes – c'est-à-dire le FBI, comprit-il –, le soir de sa mort, Pamela Chamberlain avait dîné avec un agent étranger de la CIA, un certain Malko Linge, qui avait d'ailleurs poursuivi la meurtrière et causé involontairement sa mort. L'article s'étendait sur la carrière de l'avocate, soulignant que celle qui l'avait égorgée semblait n'avoir aucun lien professionnel avec elle, mais que la présence de cet agent de la CIA n'était pas neutre. Sous-entendu, Pamela Chamberlain pouvait avoir des liens avec un réseau terroriste.

Pas un mot à propos de John Turner.

Ce dernier reconstitua rapidement l'affaire. Les agents du FBI, se disant qu'il y avait anguille sous roche, avaient décidé de jouer un bon tour à la CIA. Eux seuls avaient pu communiquer ces informations à la presse. Il redémarra, le cerveau en ébullition. Le FBI n'avait pas encore dépouillé le carnet d'adresses de Pamela Chamberlain, mais cela n'avait aucune importance puisque, de ce côté-là, il avait allumé un contre-feu, en prévenant ses supérieurs qu'il la connaissait. Concernant son séjour à New York le 10 et le 11 septembre, il avait vérifié qu'il n'y en avait aucune trace dans l'agenda de Pamela Chamberlain. Le 10, ils avaient dîné dans un petit chinois de Mott Street et il avait payé en liquide. Évidemment, quand le FBI le découvrirait, et c'était une question de temps, l'affaire rebondirait dans la presse. Une femme qui a dans son entourage proche *deux* hommes appartenant à une grande agence de renseignements et qui est assassinée par une femme qu'on soupçonne d'appartenir à un réseau terroriste, cela fait beaucoup.

Conduisant dans un état second, John Turner réalisa quelque chose de beaucoup plus grave : il était bien placé pour savoir que Pamela Chamberlain, à part lui, n'avait aucun lien avec le monde du renseignement, et encore moins avec celui du terrorisme. Donc, cet agent de la CIA, dont il ignorait jusque-là l'existence, ne pouvait s'être trouvé avec elle que pour une seule raison : avant que lui-même ne confesse sa relation avec Pamela au D.D.O., la CIA s'intéressait à l'avocate. Et si l'Agence s'était branchée sur Pamela Chamberlain, ce ne pouvait être qu'à cause de lui.

Donc, la rumeur qui courait à Langley n'était pas fausse : la direction de la CIA soupçonnait bien l'existence d'un traître dans ses rangs, et John Turner était parmi les suspects. Il frémit rétrospectivement : s'il n'avait pas pris la précaution de faire éliminer Pamela Chamberlain, elle aurait pu être interrogée. Elle n'avait pas grand-chose à dire, sinon que le 11 septembre John Turner se trouvait à New York. Mais, joint à ce qu'on aurait pu trouver sur le disque dur de son ordinateur, c'était suffisant pour l'envoyer à la chaise électrique.

Il était déjà sur Dolly Madison et il tenta de s'éclaircir le cerveau. D'abord, il devait être plus méfiant que jamais, mais cela ne posait pas de problème, bien qu'il ait encore quelques manœuvres délicates à accomplir. Il lui fallait gagner du temps, sans trop penser à l'avenir. Il n'avait aucune envie de s'expatrier : trop vieux pour cela, même si rien ne le retenait aux États-Unis. Mais il ne se voyait pas passant le temps qui lui restait à vivre à se cacher dans un pays dont les coutumes étaient aux antipodes des siennes. Même pour y être traité comme un héros. Il avait lu la triste histoire de Burgess et de Mac Lean, les célèbres traîtres britanniques, qui avaient terminé leur vie à Moscou, décorés de l'ordre de Staline, entourés d'honneurs et buvant jusqu'à plus soif pour oublier leur tristesse.

Brusquement, il s'arrêta sur le bas-côté et mit ses feux de détresse. Torturé par une question lancinante : pourquoi avait-il trahi ?

Pas par esprit religieux, il était totalement athée et la religion musulmane lui inspirait plutôt du dégoût. Il restait la personnalité charismatique d'Oussama Bin Laden, qui avait su cristalliser ses frustrations et ses rancœurs envers son administration et son pays, pour en faire un être nouveau. Un ennemi de sa propre civilisation. Brusquement, il réalisa qu'il avait probablement basculé le jour où Oussama Bin Laden, en lui proposant de collaborer à son projet, lui avait dit : « Si vous acceptez, vous serez le "sabre de l'Islam" et tous les musulmans du monde béniront votre nom. » John Turner avait songé que, pour une fois, quelqu'un reconnaissait sa valeur, le respectait. Il s'était senti à cette seconde un homme neuf.

Fier, ensuite, de donner une leçon à son pays, pour qu'il se réveille. Un résultat en partie atteint, mais il savait bien que ce n'était qu'une excuse pour habiller le délicieux coup de langue sur son ego.

En paix avec lui-même, il redémarra. Il y avait une chose urgente à faire : localiser l'agent de la CIA lancé à ses trousses et l'éliminer. Car, même si l'issue du dernier combat ne faisait aucun doute, il avait besoin de temps pour mériter pleinement l'estime d'Oussama Bin Laden.

Tout ce qui lui restait au monde.

Quelque part, il éprouvait du mépris pour ceux qui, tel Oum Hafsa, étaient aveuglés par les diktats d'une religion adoptée parce que leur

cerveau ne fonctionnait pas bien. Lui était comme Burgess et Mac Lean. Lucidement, il avait choisi son camp.

*
* *

Frank Capistrano écumait de fureur. Le directeur de la CIA, George Tenet, rentra la tête dans les épaules. Capistrano aboya dans l'interphone :

— Appelez-moi Robert Mueller, où qu'il soit !

Le nouveau directeur du FBI. Le téléphone reposé, le *Special Advisor* adressa un regard meurtrier à son vis-à-vis.

— Ces salauds du Bureau n'en ratent pas une ! *Personne* d'autre qu'eux n'a pu balancer ça aux journalistes.

— Évidemment, grommela George Tenet. Ils sont trop contents de pouvoir salir l'Agence. Et, en plus, il s'agit d'une nouvelle inexacte.

Frank Capistrano soupira.

— Non, fit-il, mais vous ne saviez pas.

Ce fut au tour de George Tenet de perdre contenance.

— Comment ? objecta-t-il. Dès que j'ai eu connaissance de cet article, j'ai appelé en Autriche au domicile de ce chef de mission que je connais parfaitement de réputation. On m'a dit qu'il se trouvait actuellement en Albanie. Et ce n'est sûrement pas moi qui l'ai envoyé là-bas.

— C'est moi, dit Frank Capistrano. Dans le cadre de l'affaire John Turner. Je n'ai pas voulu vous le dire tant que cela n'avait pas débouché sur un résultat.

Le directeur de la CIA ne se formalisa pas de cette cachotterie. L'affaire Turner était une épouvantable épée de Damoclès au-dessus de sa tête et il avait fini par pratiquer la politique de l'autruche, faute de pouvoir déclencher une enquête.

— Moi aussi, dit-il, je voulais vous parler de cette affaire. Même avant l'article du *New York Times*. John Turner a pris contact avec le D.D.O., tout de suite après le meurtre, afin de lui apprendre qu'il avait une liaison avec cette jeune femme. D'après lui, il le faisait uniquement pour que l'Agence soit au courant, vis-à-vis du FBI. Toujours d'après lui, cette liaison était strictement une affaire... sentimentale, disons.

Frank Capistrano fit la moue.

— J'en doute. Cette malheureuse avocate a été assassinée par une femme liée à Al-Qaida. Sans raison apparente. C'est pour explorer cette piste que Malko Linge se trouve en ce moment en Albanie.

— Mais pourquoi ce meurtre ? demanda George Tenet.

Le *Special Advisor* eut un geste d'impuissance.

— Vraisemblablement pour protéger John Turner. Mais je ne vois pas de *quoi*. Le FBI ne semble rien avoir découvert sur elle. Quelque

chose m'échappe. Il y a beaucoup plus ennuyeux...

— L'article du *New York Times* ?

— Oui. Désormais, John Turner *sait* que nous le soupçonnons. Et, s'il est coupable, il va se méfier deux fois plus.

— Que faire ?

— Rien. Si jamais il pose des questions, qu'on lui dise que, enquête faite, il s'agissait d'une relation *personnelle* de Malko Linge. Il ne le croira sûrement pas, mais il n'y a rien d'autre à faire. En tout cas, dès que je vais mettre la main sur Robert Mueller, je lui dirai de la part du Président qu'à la prochaine indiscretion sur une affaire sensible, il est viré.

— Il nous a foutus dans une belle merde, soupira le directeur de la CIA. J'espère que Malko Linge va nous ramener quelque chose d'Albanie qui nous permette d'avancer sur le cas John Turner. Je n'arrive pas à croire que ce type soit coupable.

Frank Capistrano se leva avec un sourire sardonique pour signifier la fin de l'entretien.

— C'est ce que pensent *tous* les maris trompés.

*

**

Malko réfléchissait, allongé sur son lit, la tête lourde.

Après dîner, ils étaient allés prendre un verre dans un pub où il fallait hurler pour parler.

Serrés dans un box, ils avaient bu du raki, produit local et redoutable. Cela se buvait comme de l'eau, un peu comme la vodka, et ça tapait encore plus fort.

Malko était tracassé par une évidence. Si John Turner était bien le traître, pourquoi ne s'enfuyait-il pas pendant qu'il était encore temps ? Il y avait plusieurs réponses possibles. La première, évidemment, était qu'il n'était pas coupable. Il pouvait aussi se croire déjà surveillé par le FBI et ne pas vouloir tomber dans un piège. Possible, mais peu probable. En bon professionnel, John Turner savait comment rompre une filature. Ensuite, sortir des États-Unis était on ne peut plus facile, soit par le Canada, soit par le Mexique.

Il y avait une troisième possibilité : qu'il reste à son poste *volontairement*, parce qu'il avait encore quelque chose à accomplir...

Malko faisait partie de ceux qui pensaient que les attentats du 11 septembre n'étaient qu'une « frappe » dans une guerre qui ne risquait pas de se terminer avec la mort d'Oussama Bin Laden. Un djihad contre l'Amérique et les infidèles en général. Les dernières déclarations de Bin Laden étaient très claires à ce sujet : il y aurait d'autres attentats. Pour affaiblir la puissance économique de l'Amérique. Et

dans cette optique, le réseau « américain » était indispensable. Donc, John Turner n'était pas seulement un homme qui avait trahi une fois, mais aussi un danger potentiel pour l'avenir. Si vraiment Michel Abu Rifah pouvait brancher Malko sur certains membres de ce réseau américain, il pourrait peut-être confondre l'agent de la CIA.

Il espérait le savoir très vite : le lendemain, Marjorie Felder et lui avaient rendez-vous à la prison 302 à neuf heures pile. Pour, enfin, confesser sérieusement Michel Abu Rifah.

*

* *

La prison 302 était toujours aussi sinistre. L'infirmier, goinfré de leks, les accueillit avec des marques d'estime sans limites et la salope fouilleuse fit son devoir. Il faisait un froid glacial et trois jours s'étaient écoulés depuis leur première visite.

— Il va bien ? fit demander Malko.

— Beaucoup mieux, assura l'Albanais par l'intermédiaire de Marjorie. Presque trop bien. Le voilà.

Effectivement, Malko aperçut deux gardiens encadrant Michel Abu Rifah en train de traverser la cour. Sa démarche était infiniment plus ferme, sa tête ne pendait plus sur sa poitrine et la cure de désintoxication avait apparemment fait son effet. Il pénétra le premier dans la petite pièce et examina ses occupants. Son regard se fixa sur Malko, il tendit le doigt vers lui et demanda :

— Qui vous êtes, vous ?

— Je viens de la part de sœur Monique, répondit Malko.

Ce qui était *presque* vrai.

Le doigt du prisonnier se tendit ensuite vers Marjorie Felder.

— Et vous ?

— J'appartiens à l'ambassade américaine à Tirana, dit la jeune femme.

Une lueur sauvage passa soudain dans le regard du prisonnier.

Sans crier gare, il se jeta sur Marjorie, collant sa tête à la sienne. La jeune femme poussa un hurlement.

— Il me mord !

Les deux gardiens se précipitèrent. Michel Abu Rifah avait refermé ses dents sur l'oreille gauche de la jeune femme et tentait de lui en arracher un morceau.

CHAPITRE XII

Marjorie Felder hurlait comme une sirène, en donnant des coups de pied furieux à Michel Abu Rifah, accroché à son oreille comme un pitt-bull. Les deux gardiens et Malko se précipitèrent pour arracher sa victime au prisonnier.

Un des gardiens se mit à lui taper sur la tête en hurlant.

— *Shkerdhirte ! Qen !*⁽³⁰⁾

Michel Abu Rifah le repoussa d'un coup de pied, glapissant :

— *Të shkerdhifsen nëne !*⁽³¹⁾

Il semblait soudain avoir une force herculéenne. Fiévreusement, l'infirmier, replié dans un coin de la pièce, était en train de remplir une énorme seringue de calmant. Malko l'arrêta d'un cri :

— Non !

Si on endormait à nouveau le prisonnier, tout était à recommencer... Enfin, d'un coup de manchette sur la nuque, un des gardiens parvint à faire lâcher prise au forcené, le jetant aussitôt sur la banquette du fond. Marjorie Felder fit un bond en arrière, pressant la main contre son oreille ensanglantée, et se réfugia derrière l'infirmier. Maintenu par les deux gardiens qui pesaient sur ses épaules, le prisonnier reprenait son souffle, son regard haineux allant de Marjorie à Malko. Celui-ci laissa passer quelques instants, puis s'approcha de lui et demanda :

— Pourquoi avez-vous attaqué cette jeune femme ?

L'autre cracha :

— *Fuck you !*⁽³²⁾

— Je vous avais dit qu'il était dangereux, lança l'infirmier, sa seringue toujours au poing. Laissez-moi le calmer pour de bon ! Il va dormir trois jours...

Ce n'était pas le but à atteindre. Il fallait, coûte que coûte, le faire parler. Depuis sa conversation avec Fatos Klosi, Malko était persuadé que l'homme qui se trouvait en face de lui possédait des informations précieuses. Il se rapprocha de lui et se pencha à quelques centimètres de son visage.

— Michel, fit-il d'une voix posée, vous avez un choix très simple : si vous persistez dans cette attitude, nous repartons et vous savez ce qui vous attend. Ils vont vous droguer à mort et, un jour, vous ne vous réveillerez pas. Personne ne vous aidera. Vous crèverez ici, comme un rat. Votre amie Oum Hafsa est morte, elle ne pourra même plus vous envoyer un peu d'argent.

L'expression de Michel Abu Rifah changea brutalement. Ses yeux se remplirent de larmes et il demanda d'une voix tremblante :

— C'est vrai, elle est morte ? Quand ? Comment le savez-vous ?
— Un accident, précisa Malko. Elle a été écrasée par un bus à New York. Je sais qu'elle était votre seul lien avec l'extérieur, avec sœur Monique, puisque votre famille ne vous donne pas signe de vie. Pas plus que ceux qui vous ont envoyé en Afghanistan et ensuite ici, comme Abu Hamza.

Devant le silence de Michel Abu Rifah, Malko insista :

— Vos amis fondamentalistes, ceux qui vous ont envoyé faire le djihad, il vous ont donné signe de vie ? Ils vous ont envoyé de l'argent ? À part April Fawrup, enfin Oum Hafsa ?

Le jeune homme leva la tête. Seul le nom d'Oum Hafsa semblait déclencher chez lui une réaction. Il redemanda à Malko :

— Comment savez-vous qu'elle est morte ? D'où la connaissez-vous ? C'est sœur Monique qui vous en a parlé ?

— Non, dit Malko. J'étais là lorsqu'elle a eu cet accident. Mais c'est une longue histoire.

— Qui êtes-vous et pourquoi êtes-vous là ?

Le prisonnier semblait calmé, à part des éclairs dangereux qui passaient parfois dans son regard. Réfugiée à l'autre bout de la petite pièce, Marjorie Felder, un gros pansement sur l'oreille, suivait l'interrogatoire, l'air mauvais.

Malko comprit que ce n'était pas la peine de biaiser.

— Je m'appelle Malko Linge, je suis autrichien mais je travaille avec la Central Intelligence Agency. Les Américains n'ont rien à vous reprocher mais pensent que vous détenez certaines informations dont ils ont besoin. Aussi, je suis autorisé à vous faire une proposition. Si vous coopérez, vous recevrez de l'argent, en quantité raisonnable, tout le temps de votre détention. L'ambassade américaine ici, à Tirana, louera les services d'un bon avocat albanais qui étudiera votre cas. Il fera l'impossible pour vous faire transférer en France afin d'y purger le reste de votre peine dans de meilleures conditions. Le consul de France m'a confirmé que c'était votre vœu le plus cher.

Le prisonnier avait redressé la tête et écoutait Malko attentivement. Marjorie Felder, qui avait tout entendu, lança du fond de la pièce :

— Vous feriez mieux de le laisser crever !

— Pourquoi avez-vous attaqué cette femme ? demanda Malko. Elle ne vous avait rien fait.

— Je ne peux pas voir ces fumiers de Ricains, grommela Michel Abu Rifah. Quelle saloperie attendez-vous de moi, en échange de ce que vous m'offrez ?

— Aucune saloperie, corrigea Malko. Je suis à la recherche de certaines informations pour éviter d'autres opérations comme celles du 11 septembre. Vous en avez entendu parler ?

— Vaguement... Comment je suis sûr que vous ne me baratinez pas ?

— Vous avez ma parole, fit Malko. Je n'ai jamais trahi personne.

Brutalement, des larmes jaillirent des yeux du jeune homme. Il pleura longtemps, le visage dans ses mains, les épaules secouées par les sanglots. Surpris, les gardiens avaient reculé. Quand Michel Abu Rifah releva enfin la tête, son menton tremblait.

— Je suis obligé d'accepter, reconnut-il d'une voix cassée. Sinon, je vais crever ici. J'espère que vous n'êtes pas un enculé...

— Personne ne me l'a encore dit, affirma Malko. D'abord, je voudrais que vous fassiez des excuses à cette jeune femme. Elle a eu très peur. Et elle a très mal.

Un premier test.

Michel Abu Rifah n'hésita que quelques secondes.

— Je vous demande pardon, dit-il de sa voix cassée.

Marjorie Felder, pour toute réponse, lui jeta un regard noir. Elle n'était pas du genre à tendre l'autre joue. Malko n'en avait cure. Il s'assit sur un tabouret, en face du prisonnier, et fit signe aux deux gardiens de s'écarter. Déçu, l'infirmier posa sa seringue pleine. Michel Abu Rifah demanda anxieusement :

— Oum, elle est vraiment morte ?

— Oui, fit Malko. D'où la connaissiez-vous ?

— Je l'ai rencontrée à Jalalabad. Elle était à l'hôtel *Springhar* avec son copain. Elle était venue en Afghanistan avec une ONG puis avait tout plaqué et s'était convertie à l'islam. Avec son mec, elle s'est ensuite battue contre les gens de Massoud et se trouvait en « permission ».

— Et vous, que faisiez-vous à Jalalabad ?

— Pareil. J'étais dans un camp d'entraînement, près de Khost, et l'Ishtir Barat⁽³³⁾ nous autorisait de temps en temps à y faire des virées. Il n'y avait pas grand-chose : ni alcool, ni femmes, mais ça changeait du camp. On regardait baiser les chameaux. Même quand ils baisent, ils ont l'air triste... J'ai sympathisé avec Oum Hafsa parce qu'elle parlait français, sa mère étant canadienne. Et puis, c'était une fille sincère, qui s'était engagée à fond. Ensuite, en 1998, quand je suis parti en Albanie pour aider l'UCK, nous sommes restés en contact.

— Comment ?

— Internet. Elle a été au courant pour mon procès et, après ma condamnation, m'a écrit qu'elle ne me laisserait pas tomber. Elle a tenu parole. Sans elle, je n'aurais pas survécu. Ici, c'est l'enfer. Avec ses vingt dollars par mois, je tenais le coup, je pouvais acheter des fruits, du fromage, des cigarettes.

— Vous continuerez à disposer de cette somme, promit Malko.

— Merci, fit du bout des lèvres Michel Abu Rifah.

— Durant votre interrogatoire par le SHIK, reprit Malko, vous avez parlé des gens qui étaient dans le camp d'entraînement avec vous. Des Chinois et des Américains. J'aimerais en savoir plus. Sur les Chinois

d'abord.

— Ils représentaient presque la moitié du camp, à un moment, expliqua Michel Abu Rifah. C'étaient des Ouïgours. Certains parlaient quelques mots d'anglais. Des types jeunes, très disciplinés et motivés. Seulement, ils ne restaient pas en Afghanistan. Dès qu'on leur avait appris quelques trucs – les armes légères, le RPG 7, le maniement d'explosifs, les pièges simples –, ils retournaient dans leur pays. Ils m'ont appris un peu de chinois.

— Et les Américains ?

— Ils étaient moins nombreux.

— C'étaient des Blancs ?

— Oui, sauf un, un Black grand comme un joueur de basket, un ancien des Black Panthers, converti à l'islam. Un type vachement violent. Les talibans se servaient de lui pour exécuter des prisonniers. Il leur prenait la tête à deux mains et la « dévissait », brisant les vertèbres cervicales. Ça faisait beaucoup rire les autres...

— Comment s'appelait-il ?

— Il se faisait appeler « Black Knight »⁽³⁴⁾. Mais je n'ai jamais su son vrai nom. Il était très méfiant. Il disait que tous les Blancs étaient des crevures. Il est resté trois mois et il est reparti.

— Où ?

— En Amérique. À New York, je crois, mais on n'a jamais sympathisé.

— Et avec les autres Américains ?

— C'était O.K. On était les seuls à ne pas être arabes, alors ça rapprochait.

— Vous aviez un ami en particulier ?

— Oui. Philip. Son nom islamique, c'était Abu Suleyman. Il s'était converti à l'islam à l'âge de seize ans, avec l'accord de ses parents. Il avait beaucoup lu. Avec le sport, c'est tout ce qu'il aimait. Ensuite, il avait quitté les États-Unis pour le Yémen, étudié au Yemeni Language Institute. Il voulait apprendre le Coran par cœur. Et de là, il a gagné le Pakistan. Où il avait suivi des cours dans une madrasa, avant d'être envoyé en Afghanistan. Il est resté quelque temps avec les talibans, mais il ne s'entendait pas bien avec eux, ils étaient trop primitifs. Alors, il s'est branché sur Al-Qaida et il s'est tout de suite enthousiasmé pour le djihad. Il a rencontré des dirigeants.

— Oussama Bin Laden ?

— C'est ce qu'il m'a dit. Il lui avait fait une grosse impression... Un jour, à Jalalabad, il m'a dit que son rêve était désormais de se consacrer au djihad.

— En Afghanistan ?

— Non, là, il n'y avait plus de djihad, puisque c'était un émirat islamique. Le seul véritable... Mais il voulait que le monde entier devienne musulman.

Encore un superbe illuminé.

— Quand vous avez quitté l'Afghanistan en 1998 pour venir ici, il était encore là-bas ?

— Oui, il perfectionnait son entraînement militaire et voulait absolument se rendre au Cachemire combattre aux côtés des moudjahidin pro-pakistanaïs.

— Il l'a fait ?

— Non. Ils n'ont pas voulu de lui et il est retourné aux États-Unis. Il m'avait invité à lui rendre visite...

— Que fait-il là-bas ?

Michel Abu Rifah lui jeta un regard en dessous. Il semblait avoir nettement repris du poil de la bête.

— Je ne sais plus. Depuis que je suis dans ce trou, je n'ai plus eu de nouvelles. Vous avez du feu ?

Il venait de tirer une cigarette de sa poche. Malko la lui alluma avec son Zippo armorié. Le jeune homme aspira quelques bouffées d'un air absent, puis pâlit et passa la main sur son front.

— Je me sens pas bien, j'ai mal à la tête. Avec toutes les saloperies qu'ils m'ont données. Vous pourriez revenir demain ?

— Bien sûr, fit Malko. Mais avant, je voudrais savoir une chose. Savez-vous *aujourd'hui* où trouver votre ami Philip ?

— Oui, fit Michel Abu Rifah en se levant.

Déjà, les gardiens l'encadraient. Malko comprit qu'il n'en tirerait rien de plus pour l'instant. Il rejoignit Marjorie qui s'était repliée dans le poste de garde, sous l'œil égrillard des gardiens qui en oubliaient de regarder la télé.

— Il vous a dit des choses intéressantes, ce salaud ? fulmina-t-elle.

— Ça commence, assura Malko. Comment va votre oreille ?

— Ça me fait horriblement mal, je vais aller voir un médecin... Vous feriez mieux de le laisser crever.

Malko ne releva pas. S'il parvenait à retrouver ce fameux Philip, il avait une chance de pénétrer le réseau d'Al-Qaida aux États-Unis. Et, peut-être, de remonter jusqu'à John Turner. Car, si l'ex-agent de la CIA était bien un traître, il était forcément branché sur ces Américains qui s'étaient engagés, comme lui, dans le djihad.

*

* *

John Turner sortit de la cabine téléphonique en bas de la 19^e Rue, à deux pas de son bureau, l'estomac noué. Il évaluait l'information qu'il venait de recueillir. Grâce à l'article du *New York Times*, qui donnait le nom du cavalier de Pamela Chamberlain, le soir de sa mort, il ne lui avait pas fallu longtemps pour trouver son numéro de téléphone. En

bavardant avec des membres de la Division des Opérations qui ne parlaient que de ça à la cantine. Tous connaissaient de réputation, au moins, l'unique prince autrichien travaillant pour la CIA et savaient qu'il possédait un château dans le village de Liezen, en Autriche.

Il avait appelé, était tombé sur une femme charmante et pressée, qui lui avait dit que le prince Malko Linge se trouvait en ce moment en Albanie et qu'on pouvait le joindre à l'hôtel *Rogner*, à Tirana... John Turner regagna son bureau à pied, le cerveau en feu. L'Albanie ! Ce voyage ne pouvait être une coïncidence. Il ne pouvait avoir qu'une signification : Oum Hafsa lui avait, à plusieurs reprises, parlé d'un jeune moudjahid d'origine française rencontré en Afghanistan et qui croupissait dans une prison à Tirana... Elle lui envoyait régulièrement de l'argent.

Ce garçon avait été en contact avec des membres du réseau américain de Oussama Bin Laden. John Turner ignorait ce qu'il en savait, mais c'était un danger potentiel qu'il ne pouvait courir. Surtout pas maintenant.

Lorsqu'il eut raccroché, il était un peu rassuré : les choses ne s'arrangeaient pas trop mal. Le lendemain, il se rendrait à New York, pour l'enterrement de Pamela Chamberlain. Bien entendu, il y avait une forte probabilité qu'il soit surveillé par la CIA, mais il savait comment se débarrasser d'une filature. D'autant qu'il n'était pas sûr que le FBI soit déjà sur le coup.

Quand le Bureau interviendrait, ce serait pour l'hallali. Si « on » l'y conviait, ce qui n'était pas certain. La CIA préférerait laver son linge sale en famille.

*

* *

Michel Abu Rifah avait presque bonne mine, se tenait droit et son regard n'était plus éteint. Il jeta même une œillade salace en direction de Marjorie Felder qui, en dépit de son gros pansement sur l'oreille, avait tenu à revenir à la prison. Il s'assit calmement sur la couchette et alluma une cigarette avec le Zippo de Malko.

— Alors, demanda-t-il, où en étions-nous ?

Malko ne perdit pas de temps.

— J'ai besoin d'une information, dit-il aussitôt. Comment trouver Philip. Son adresse et surtout son *véritable* nom. Et les noms des autres Américains qui se trouvaient avec vous dans ce camp. Ainsi que leur point de chute. À propos, n'avez-vous jamais croisé un Américain de haute taille, d'une cinquantaine d'années, brun, plutôt bel homme, qui se nommait John Turner ?

Le prisonnier réfléchit quelques instants.

- Non.
- Alors, ce Philip, où est-il ?
- Qu'est-ce que vous allez lui faire ?

L'expression de son regard avait changé. Malko savait qu'il était inutile de mentir.

— Cela dépend. S'il a repris une vie normale aux États-Unis, rien. S'il a une activité criminelle, c'est différent.

Michel Abu Rifah lui jeta un regard en dessous et ricana :

— Ce que vous appelez une activité criminelle, c'est le djihad, hein ? D'après ce que je sais de Philip, c'est sûrement ce qu'il fait.

— Il pourrait avoir participé aux attentats du 11 septembre ?

— Pas dans les avions, ricana Michel Abu Rifah, on le saurait. Mais autrement, pourquoi pas ? Il en voulait vraiment.

Malko hocha la tête. À ce jour, plus de trois mois après les attentats qui avaient causé plus de 3000 morts, et secoué l'Amérique et le monde entier, le FBI n'avait pas identifié *un seul* membre du réseau d'Al-Qaida, à part ceux qui étaient morts dans les avions. Il était à la minute de vérité.

— J'attends votre réponse, insista-t-il.

Michel Abu Rifah s'étira en soufflant la fumée de sa cigarette et lâcha :

— Vous allez balancer Philip aux flics ou le flinguer ! Vous me demandez d'être une balance, un enculé.

C'était visiblement un mot qu'il aimait bien. Malko ne se laissa pas démonter.

— Je vous ai fait une offre, dit-il froidement, vous pouvez la refuser.

— Je veux sortir d'ici, avoua le jeune homme. Quitte à me conduire comme un fumier, au moins, que cela me rapporte quelque chose.

— Vous savez bien que ce n'est pas dans mes moyens, plaida Malko. Nous ne pouvons pas donner d'ordres au gouvernement albanais. Mais, à part ça, je ferai tout ce qu'il m'est possible. Vous m'avez dit vous-même que les gens d'Al-Qaida vous avaient laissé tomber...

— Oui, mais lui, c'était un pote, le coupa le prisonnier. Je risque de l'envoyer au trou pour un bon bout de temps. Ou pire. Ces fumiers d'Américains sont déchaînés.

— C'est lui ou vous, remarqua froidement Malko.

Il n'oubliait pas qu'il avait quand même un assassin en face de lui.

Le silence se prolongea pendant d'interminables secondes. Michel Abu Rifah triturerait les poils de son bouc roux, les yeux fixant le sol. Il releva lentement la tête et, à l'expression de son regard, Malko comprit que les choses allaient être difficiles. Le prisonnier savait qu'une fois son information donnée, il serait entre les mains de Malko. Il allait tenter de la vendre le plus cher possible. Et, d'un autre côté, Malko, même avec tout le poids de la CIA, ne pouvait pas le faire évader de

cette prison de haute sécurité.

— O.K., conclut Michel Abu Rifah, je suis d'accord pour balancer mon pote, mais il me faut un petit truc en plus de ce que vous m'avez offert.

— Si c'est un *petit* truc, répliqua aussitôt Malko, il n'y aura pas de problème. Que voulez-vous ?

Le jeune homme tendit un doigt amaigri en direction de Marjorie Felder, debout à côté du bureau.

— Je veux cette jolie petite pute ! fit-il d'une voix posée. Je veux la baiser par tous les trous. Sinon, tant pis, je crèverai, mais vous ne saurez rien de mon pote Philip. Et pourtant, à mon avis, ça vous intéresserait drôlement de le trouver.

CHAPITRE XIII

Marjorie Felder poussa un cri outragé, mélange d'horreur et de fureur. Malko crut *qu'elle* allait sauter à la gorge de Michel Abu Rifah. Celui-ci vrillait sur elle un regard lubrique en se frottant l'entrejambe, sous l'œil intrigué des Albanais qui n'avaient pas vraiment suivi la conversation.

— Dites à ce salaud que s'il m'approche, je lui crève les yeux, lança l'Américaine, blanche de fureur.

Le jeune homme ricana.

— Ça fait trois ans que j'ai pas baisé une gonzesse. Elle sera pas déçue du voyage ! Faudra qu'elle se mette de la glace dans la chatte, après.

Ce n'étaient pas les propos d'un gentleman, mais Malko ne releva pas, se contentant de dire fermement :

— Ce que vous demandez est *absolument* impossible, et vous le savez.

Folle de rage, Marjorie Felder gagna la porte, la claqua et disparut dans la cour. Michel Abu Rifah jeta un regard noir à Malko et dit d'une voix contenue :

— Écoutez, même si vous m'aidez, je vais encore croupir ici un bon moment. Alors, je veux un truc *tout de suite*. Je veux baiser toute une nuit, avec du champagne, dans un *vrai* lit, dans un endroit où il fait chaud. Et une belle pute, comme celle-là, fringuée comme une salope. Ce n'est pas négociable. Alors, démerdez-vous.

— Mais où voulez-vous faire cela ?

Le jeune homme lui jeta un regard d'ironie mauvaise.

— Pas dans ma cellule, c'est sûr. Parce que les sept autres, il vont la défoncer. Eux non plus, ils n'ont pas baisé depuis longtemps.

Il se leva.

— Où allez-vous ? demanda Malko.

— Dans ma belle cellule. Ne revenez pas sans une belle salope. Celle-là, si possible, sinon une autre.

Il passa si vite devant Malko que les gardiens durent courir pour le rattraper dans la cour. Il ne se retourna même pas. Malko, à son tour, regagna le poste de garde. Michel Abu Rifah ne céderait pas. Sa cure de fruits et de fromage l'avait un peu trop bien réveillé... Lorsqu'il retrouva Marjorie Felder, elle explosa littéralement.

— Vous l'avez envoyé promener, ce salaud ! lança-t-elle, c'est bien ! Qu'il crève dans son trou.

— Je ne l'ai pas envoyé promener, corrigea Malko avec douceur. Malheureusement, j'ai absolument besoin d'une information qu'il

détient. Il en va de la sécurité des États-Unis.

Marjorie Felder le fixa, horrifiée.

— Vous ne voulez pas dire que vous me demandez de me livrer à ce... (elle chercha ses mots, étouffant d'indignation) à ce *creep* ! À cet animal !

— Apparemment, vous lui plaisez beaucoup, remarqua Malko, pince-sans-rire, mais il accepte de se détendre avec quelqu'un d'autre.

— Il est trop bon, ricana Marjorie.

— Il faut obtenir du patron du SHIK qu'on le laisse sortir sous bonne garde pendant quelques heures, résuma Malko, et trouver une professionnelle que nous rétribuerons.

— Ça va être difficile, fit Marjorie, un peu calmée. À Tirana, il n'y a presque plus de putes.

Suffoqué, Malko ne put s'empêcher de remarquer :

— Mais il y a des putes albanaises dans *toute* l'Europe !

— Justement ! Ils les exportent toutes. Je vais quand même essayer par le patron d'un pub que je connais. Il y a des réseaux de call-girls. Mais ce n'est pas sûr que les Albanais acceptent de le laisser quitter la prison, même pour quelques heures.

— On tordra les bras qu'il faut, assura Malko.

Au besoin, Frank Capistrano interviendrait. Et personne, en Albanie, ne pouvait résister à l'offre d'un conseiller du président des États-Unis.

*

* *

La petite St Paul Chapel, tout en bas de Broadway, et pas très loin de « ground zéro », l'emplacement des Twin Towers, était tellement bourrée que de nombreux assistants se pressaient sur le trottoir, en dépit du froid. John Turner avait tenté de repérer d'éventuels agents du FBI dans la foule, mais c'était quasiment impossible. Beaucoup d'hommes, des *lawyers*, et peu de femmes. Il faisait un froid de gueux et tout le monde avait gardé son manteau. La cérémonie touchait à sa fin. Pamela Chamberlain serait ensuite enterrée dans le petit cimetière attenant à la chapelle, un des plus chics de New York.

À son tour, John Turner arriva devant le cercueil, l'aspergea d'eau bénite avec un signe de croix et se dirigea vers la sortie.

Tous ses sens en éveil, il remonta Broadway à pied, en direction inverse du sens unique. Il parcourut quatre blocs et, au coin de Murray Hill, s'engouffra dans le métro. Une rame arrivait. Il monta dedans, attendit quelques instants et sauta sur le quai au moment où elle démarrait. Le temps de vérifier qu'il était seul, et il gagna le quai opposé, monta dans la rame allant vers le nord. Il descendit à la station suivante et courut vers la surface, attendant ensuite à la sortie, sans

rien voir de suspect. Il héla un taxi qui passait et donna une adresse dans la 42^e Rue, en face de l'hôtel *Marquis*.

Arrivé à destination, il paya et entra dans l'hôtel qui faisait le coin de Times Square, prit un ascenseur et redescendit. Enfin, il ressortit par l'entrée de la 43^e Rue et partit à pied vers la 7^e Avenue.

Certain de ne pas être suivi.

Dix minutes plus tard, il pénétrait dans le petit *lobby* du *Mansfield Hôtel*, dans la 44^e Rue West. Il grimpa à pied jusqu'au troisième étage et frappa à la porte du 324. Le battant s'ouvrit immédiatement sur un homme de haute taille, affublé d'un gros nez et d'yeux globuleux très sombres, ses longs cheveux réunis en catogan. Il était vêtu d'un vieux pull, d'un jean rapiécé et de baskets. Sans un mot, les deux hommes s'étreignirent.

— Tout va bien, Jamal ? demanda John Turner.

— O.K., O.K., tout sera prêt ce soir. Je pars aussitôt après.

John Turner lui jeta un regard insistant.

— Et toi, tu es prêt, à l'intérieur !

L'homme qu'il appelait Jamal inclina la tête affirmativement.

— Oui. Je prie beaucoup et je sais qu'Allah me regarde, qu'il approuve ce que je fais.

Les deux hommes s'étaient vus pour la première fois en Afghanistan, dans un camp secret de l'organisation Al-Qaida. John Turner avait été intronisé auprès d'un certain nombre de Combattants de la Foi, des gens qui avaient accepté de faire le sacrifice de leur vie. De sa voix persuasive, Oussama Bin Laden leur avait expliqué qu'ils ne le reverraient peut-être jamais, mais qu'ils devraient obéir à l'homme qu'il leur présenterait comme à lui-même. Que les ordres viendraient peut-être beaucoup plus tard. Ou jamais. Mais qu'ils devaient se tenir prêts.

Jamal, de son vrai nom John Reed, était moitié anglais, moitié jamaïcain. Pas très bien dans sa peau. Depuis plusieurs années, il s'était lancé dans l'islam à corps perdu et y trouvait un certain équilibre. Il avait beaucoup voyagé, accomplissant des tâches humbles mais utiles. Il avait même été se jeter dans la gueule du loup, en Israël, et avait été inondé de fierté de déjouer la sécurité israélienne. Ce qui prouvait qu'il avait été bien entraîné. Et puis, il avait mis au point un numéro de demeuré, un peu simple d'esprit, qui marchait parfaitement. John Turner tira une enveloppe de sa poche et la lui tendit.

— Il y a trois mille dollars, cela devrait suffire.

— Ça suffira, répondit Jamal.

Il vivait frugalement, dormait dans de petits hôtels, voyageait en classe « éco » et dépensait peu pour ses vêtements. Seules les missions qu'on lui confiait l'excitaient. Il avait abattu Gulbuddin al-Rashid, le

changeur pakistanais, avec une sorte de joie intérieure. Maintenant, on lui demandait quelque chose de plus difficile, mais il était heureux. Même sachant qu'il n'y aurait pas d'après. John Turner jeta un coup d'œil discret sur sa montre. Il devait attraper son train pour Washington.

— Que la bénédiction d'Allah soit sur toi, mon frère ! dit-il. Qu'il veille sur toi.

— *Allah Akbar !* fit en écho Jamal. Qu'Allah te protège aussi, mon frère. Qu'il te guide.

Il était évidemment à mille lieux de se douter que John Turner, foncièrement athée, ne croyait à aucune religion. À ses yeux, il s'agissait d'un grand jeu, où certains initiés en savaient plus que les autres. Une nouvelle fois, ils s'étreignirent, et John Turner ressortit, gagnant la rue où il faisait déjà nuit. À grandes enjambées, il se dirigea vers Penn Station. Ce n'est que dans le train qu'il laissa son esprit vagabonder, passant en revue les paramètres de son problème.

Il était pratiquement certain que l'enquête que l'on menait sur lui s'effectuait en dehors des canaux officiels. Et donc, du FBI. Sûr, aussi, que l'agent de la CIA envoyé en Albanie ne l'avait pas été par Langley, mais par quelqu'un d'autre. Peut-être la Maison-Blanche. En tout cas, il garderait pour lui ce qu'il allait trouver jusqu'à son retour à Washington. Il importait donc qu'il ne reparte pas d'Albanie.

John Turner avait contacté Jamal sur Internet, à partir d'un cybercafé, ce qui était le moyen le plus sûr. Ensuite, ils s'étaient parlé à partir de deux cabines publiques, afin de mettre au point les détails de l'opération et de leur unique rencontre. John Turner était trop pressé pour se permettre de procéder autrement. Il avait puisé dans son trésor de guerre, dissimulé dans une consigne de Penn Station, pour défrayer le jeune moudjahid. Maintenant, il revenait sans avoir laissé de traces. Il devait encore tenir quelques semaines.

Deux au plus.

Ensuite, il romprait tout contact avec Al-Qaida et deviendrait un agent « dormant ». Pour des mois ou des années. Si on ne le découvrait pas, plus le temps passerait, moins on aurait de chances de le confondre, puisqu'il n'aurait plus aucune activité... Il ignorait si Oussama Bin Laden, le Cheikh, était toujours vivant et cela n'avait pas d'importance. Il ne se reconnaissait de fidélité qu'à lui-même. Pourtant, l'instinct de conservation le poussait à tenter de continuer à vivre. Et d'un autre côté, il avait envie que le monde entier sache ce qu'il avait fait.

*

* *

La musique assourdissante vous agressait dès qu'on mettait les pieds au *Murphy's*, un des innombrables pubs de Tirana. Une salle tout en longueur, une télé suspendue au-dessus du bar et des boxes le long des murs. Le patron, un grand costaud moustachu, salua joyeusement Marjorie Felder et Malko, qui s'installèrent au bar, devant une vodka et un Defender. Au bout d'un moment, Marjorie glissa de son tabouret et alla parler au barman. Elle revint, satisfaite.

— Yuli va nous trouver ce que vous cherchez. Une Italienne, Sofia. Très belle fille. Elle habite un studio, pas loin d'ici. Il l'a convoquée. Mais cela va coûter cher.

— Une Italienne ? s'étonna Malko.

Marjorie Felder haussa les épaules.

— Je vous ai dit qu'il n'y avait plus d'Albanaises.

Sofia ne travaille qu'avec son portable, elle est discrète et, paraît-il, très belle.

Ils se turent, assourdis par la musique qui interdisait toute conversation suivie. Un quart d'heure plus tard, la porte du *Murphy's* s'ouvrit sur une splendide brune d'une quarantaine d'années, enveloppée dans un manteau de fourrure, les ongles très rouges, juchée sur des bottes à hauts talons. Le barman alla l'accueillir et la mena dans un box tout au fond, où Marjorie et Malko la rejoignirent.

— Que buvez-vous ? demanda-t-il.

— Une coupe.

Il passa la commande et le barman vint avec une bouteille de Taittinger. Marjorie était honorablement connue.

À part la dureté de son regard, Sofia aurait pu passer pour un ex-mannequin ou une bourgeoise. Elle parlait albanais et anglais, en sus de l'italien, aussi la conversation ne fut-elle pas difficile. Malko expliqua ce qu'il voulait. Elle écouta, puis tira un fume-cigarettes et un paquet de son sac. Malko lui alluma sa cigarette avec son Zippo armorié. Fumant calmement, elle commença à poser des questions.

— Ça va se passer où ?

— À l'hôtel, je pense, dit Malko, en face de la prison.

— Ce jeune homme, il n'est pas baijo ? Il va pas m'étrangler ?

— Non, assura Malko. De toute façon, il y aura des policiers partout.

— C'est pour quand ?

— Le plus vite possible. Dès que nous aurons l'autorisation de le faire sortir.

— *Va bene*. Ce sera mille dollars.

Marjorie Felder sursauta.

— C'est cher.

Sofia lui jeta un regard méprisant.

— *Cara*, si vous le désirez, je vous laisse la place...

Elle tourna son regard vers Malko et ajouta, avec un sourire

délicieux :

— Mais si vous désirez m'essayer, ce sera beaucoup moins cher.

Elle avait ouvert son manteau, découvrant un pull bien rempli et ses longues jambes bottées. Le regard qu'elle lança à Malko était sans ambiguïté. Il se dit que s'il l'avait rencontrée au bar du *Rogner*, il l'aurait draguée. Elle faisait beaucoup moins pute que de nombreuses femmes du monde.

— Merci, fit-il. Je vous préviens dès que nous avons le feu vert.

Il nota le numéro de son portable et elle repartit comme elle était venue.

*

* *

John Reed se présenta bien en avance à l'embarquement du vol American Airlines New York-Rome, à Kennedy Airport. Avec ses cheveux longs, sa tenue négligée et son allure moyenne-orientale, il n'inspirait pas vraiment confiance. Pourtant, à part un examen minutieux de son passeport – qui était authentique – et une fouille approfondie, il ne subit aucun contrôle particulier. Il récupéra le sac à dos qui contenait toutes ses affaires et se dirigea d'un pas nonchalant vers la porte d'embarquement. À Rome, il prendrait un vol pour Tirana. Il y en avait tous les jours.

Le baladeur aux oreilles, il s'installa à l'arrière du Boeing 767. Désormais, on traversait l'Atlantique en biréacteur. Pendant le décollage, il se plongea dans la lecture du Coran, se disant qu'il allait enfin gagner une place dans un monde meilleur. Il était certain de son bon droit : quelques mois passés dans une madrasa du Pakistan l'avaient convaincu. Il avait toujours été très mystique.

Quand l'appareil eut atteint sa vitesse de croisière, il se leva et gagna les toilettes. Là, il se déchaussa et examina attentivement les baskets de daim noir qu'il avait récupérées, quelques heures plus tôt, dans une boutique de Brooklyn. Elles étaient un peu plus épaisses que la normale mais personne n'avait rien remarqué à la fouille et les appareils de détection, à l'aéroport, ne s'étaient pas déclenchés. John Reed, du bout de l'ongle, fit sortir de la doublure un petit fil en caoutchouc qui s'enfonçait dans la tige, et l'examina. C'était, en réalité, un cordon Bickford, une mèche lente, qui descendait jusqu'à un minuscule détonateur artisanal noyé dans un bloc de pentrite occupant tout l'intérieur du talon de la basket. Un peu plus de cent grammes. Le second talon était identique. Il suffisait de réunir les deux chaussures dans un sac et on avait une bombe, relativement puissante. Capable, en tout cas, de tuer dans un rayon de plusieurs mètres. Lui y compris, mais c'était inclus dans le « contrat ». Il allait devenir un *chadid*, un

martyr, et Dieu l'accueillerait pour des félicités éternelles... Il se rechaussa et regagna sa place, songeant à ce qui l'attendait. Ses mentors lui avaient juré qu'il ne sentirait rien qu'un grand choc et un éclair de lumière. Pas de souffrance physique. Il fallait seulement quelques instants d'une volonté farouche, lorsqu'il allumerait les mèches, pendant lesquelles il répéterait : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son Prophète », en pensant très fort à Dieu. Il avait hâte d'arriver à ce moment béni où son père serait enfin fier de lui. Il s'assoupit à cette pensée, à trente mille pieds d'altitude, au-dessus de l'Atlantique.

*

* *

En apparence, la rue Mine Peza avait son aspect normal, mais, de part et d'autre de la prison 302, des voitures du SHIK, disposées en chicane et pleines d'hommes armés, contrôlaient piétons et véhicules. Il avait fallu que Fatos Klosi garantisse à l'administration pénitentiaire albanaise que tout se passerait bien pour qu'on accepte de laisser sortir Michel Abu Rifah, même pour quelques heures.

Après le coup de filet de 1998, Al-Qaida avait reconstitué ses réseaux en Albanie. Évidemment, ce serait tentant de faire évader Michel Abu Rifah.

Malko sortit du 4 x 4 de Marjorie Felder et entra dans l'hôtel *Kruja*. Le petit hall grouillait de gardiens de prison et de policiers en civil.

— Il va sortir dans quelques minutes, annonça le gardien chef à Marjorie. La fille est dans la chambre 112, au premier étage. Les deux chambres voisines sont occupées par des gens à nous.

Malko monta frapper à la porte de la 112. Sofia lui ouvrit immédiatement, les traits crispés. Elle se détendit en le reconnaissant.

— J'ai cru que c'était lui ! s'excusa-t-elle.

Son vison était jeté sur une chaise et elle portait un pull noir décolleté en V, une jupe longue fendue sur les côtés, tombant sur ses bottes, un maquillage assez violent et beaucoup de parfum. Par une des fentes de sa jupe, Malko aperçut une bande de peau blanche contrastant avec le noir brillant des bas retenus par d'épaisses jarretelles.

Il faisait presque trop chaud dans la pièce, comme l'avait réclamé Michel Abu Rifah et une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé millésimé 1995 attendait dans un seau à glace. Tout était prêt pour satisfaire le fantasme du prisonnier... Sofia eut un rire nerveux.

— C'est idiot, mais je suis anxieuse. Je n'ai jamais vu un truc pareil.

— C'est presque de l'action humanitaire, affirma Malko pour détendre l'atmosphère.

Un coup frappé à la porte les interrompit. Malko ouvrit et aperçut la tête d'un des policiers du SHIK.

— Il arrive, annonça ce dernier.

Malko vit Michel Abu Rifah émerger de l'escalier. Il alla à sa rencontre.

— J'ai fait ce que vous avez demandé. À vous maintenant.

Le jeune homme eut un sourire en coin.

— Tout à l'heure. Pour le moment, je m'amuse.

Il écarta ses gardiens et poussa la porte de la chambre, la refermant aussitôt derrière lui. Malko fixa le battant. Si le jeune homme s'était moqué de lui, il serait ridiculisé et n'aurait plus aucune carte à jouer.

*

* *

Michel Abu Rifah contemplait Sofia avec le regard glouton d'un mort de faim. La pute italienne s'efforça de sourire, intimidée par cette situation inédite. Vaguement effrayée.

— Je te plais ? demanda-t-elle.

Sans lui répondre, le jeune homme garda son regard brûlant fixé sur elle et lança d'une voix traînante :

— Enlève ce pull. Et donne-moi du champagne.

Elle obéit, découvrant un soutien-gorge de dentelle noire, contenant deux seins lourds. Michel émit un léger sifflement, et la suivit des yeux tandis qu'elle débouchait la bouteille de Taittinger et qu'elle remplissait deux verres. Il prit le sien et le vida d'un coup.

— Putain ! C'est bon. Encore.

Pendant qu'elle remplissait son verre, il s'approcha et, d'un geste brutal, glissa sa main dans une fente de sa jupe. Elle sentit les doigts s'accrocher à la jarretelle et le jeune homme eut un ricanement approuvateur.

— C'est bien, tu as des bas. Putain que c'est bon à toucher... Enlève ça.

Pendant qu'il buvait, elle défit le Zip de sa jupe qui tomba à terre, ne gardant que son porte-jarretelles, son slip et ses bas disparaissant dans ses bottes. Elle avait été dans cette situation des centaines de fois, mais se sentait mal à l'aise devant ce regard de fou, presque blanc à force d'être pâle. Machinalement, Michel Abu Rifah passa sa main sur son ventre, massant son érection. Sofia se força à sourire.

— Tu vas me baiser longtemps, fit-elle. Ça va être le plus beau souvenir de ta vie. Tu sais, je suis très bonne.

Sans répondre, le jeune homme se mit à malaxer ses seins, sortant les pointes de la dentelle. Si fort que Sofia poussa un cri.

— Doucement !

— Tais-toi, putain !

Abandonnant ses seins, il arracha d'abord sa chemise, puis son tricot de corps, découvrant un torse d'une maigreur extrême, blanc comme un lavabo. On pouvait compter ses côtes. Puis, avec une sorte de rage, il défit sa ceinture et son pantalon tomba à terre. Un slip grisâtre et déchiré moulait un long sexe remontant jusqu'au nombril. D'un revers de main, Michel Abu Rifah fit glisser le sous-vêtement le long de ses jambes et il rejoignit le pantalon. Il n'avait plus que ses chaussettes de laine grise et des sandales. Sofia regarda le sexe dressé qui paraissait encore plus imposant à cause de la maigreur de son propriétaire. Tendue, veiné, impressionnant. Le jeune homme respirait plus vite. Il s'approcha et colla son membre contre le ventre de Sofia. Celle-ci comprit qu'il n'allait pas résister longtemps. Elle s'écarta.

— Attends, dit-elle, j'ai apporté des préservatifs.

Michel Abu Rifah lui jeta un regard mauvais.

— Ça va pas, non ! Je vais te foutre ma queue au fond de la chatte sans rien !

— Non, protesta Sofia, je ne baise *jamais* sans capote.

— *Jamais* ! ricana le jeune homme.

D'un geste vif, il se pencha et prit quelque chose dans sa sandale. Une lame de deux centimètres de large sur dix de long, en partie emmaillotée dans du scotch noir servant de manche. Les deux arêtes étaient coupantes comme des rasoirs. D'un bond, il fut sur Sofia et posa un des tranchants sur sa gorge.

— Ça va se passer comme *je* veux, gronda-t-il, les yeux fous. Je vais te baiser. Si tu es sage, ça sera O.K, sinon, je baiserais une morte. Et quand je t'aurai bien baisée, je me foutrai en l'air. *Jamais* je ne retournerai dans ce trou à rats, en face. Tu comprends ?

— Oui, fit-elle, terrifiée.

— Alors, à genoux et suce, sinon je t'égorge.

Sofia se laissa tomber devant lui et enfonça son sexe dans sa bouche. Elle le sentit tressaillir entre ses dents.

— Les dents, écarte les dents ! intima Michel Abu Rifah.

Il lui saisit la tête et l'abaissa si brutalement qu'elle sentit le membre heurter le fond de sa gorge, déclenchant un haut-le-cœur. Terrorisée, elle parvint à se contrôler et fit de son mieux, des larmes plein les yeux, se disant que même pour dix mille dollars, elle ne referait jamais un truc pareil.

Si elle s'en sortait vivante...

Le tranchant de la lame appuyait toujours sur sa gorge et elle était sûre que le jeune homme mettrait sa menace à exécution. Tout à coup, il poussa un grognement sauvage.

— Assez, assez, salope ! Je vais jouir, mais dans ton joli con.

Il la jeta sur le lit et rabattit les jambes de Sofia en arrière, si loin

qu'elle avait l'impression d'avoir les genoux derrière les oreilles. Agenouillé, Michel prit son sexe de la main gauche, puis, avec la lame, fendit la dentelle noire de la culotte. Le pénis massif envahit inexorablement Sofia. Cela ne dura pas. En quelques secondes, elle sentit le sexe gonfler encore, puis le jeune homme se vida en elle avec un râle d'agonie.

Il demeura quelques instants à buter en elle, puis se retira, toujours aussi dur.

— Retourne-toi, salope ! Je vais t'enculer !

Comme elle ne bougeait pas, il la fit basculer, faisant miroiter l'acier devant son visage.

— Sois bien sage, sinon...

Elle poussa un hurlement en sentant l'énorme gland appuyer sur l'ouverture de ses reins. Les dents serrées, Michel poussait comme un malade.

— Qu'est-ce que tu es serrée ! siffla-t-il. Ça m'excite. Je vais te déchirer le cul. Je n'ai jamais vu un petit cul aussi étroit.

Il donna un coup de reins violent et le gland franchit le sphincter, pénétrant d'une dizaine de centimètres. La douleur fut tellement violente que Sofia, oubliant les menaces du jeune homme, se mit à hurler comme une sirène, tandis que le sexe de son violeur déchirait sa croupe.

*

* *

Malko, qui attendait dans la chambre voisine, sursauta. Le hurlement de Sofia avait transpercé la cloison et continuait. Les deux policiers qui lui tenaient compagnie sautèrent sur leurs pieds et se ruèrent à l'extérieur de la chambre. Il tenta de les stopper.

— Attendez !

L'un était déjà en train d'enfoncer la porte d'un coup d'épaule. Il pénétra à sa suite dans la chambre et aperçut le corps squelettique de Michel Abu Rifah allongé sur Sofia. Le jeune homme tourna vers eux un regard halluciné et brandit sa main droite.

— Sortez ou je l'égorge ! hurla-t-il.

— Il va me tuer ! glapit Sofia. Il est fou.

Malko, glacé d'horreur, vit un des policiers arracher de sa ceinture un pistolet automatique et l'armer. Cela tournait au cauchemar. Comme une sexe-machine détraquée, le jeune homme s'agitait sur Sofia, la sodomisant avec une furie incroyable, dans un concert de hurlements. Affolé, le policier tira en l'air. La détonation assourdissante fit trembler les murs de la pièce. Malko, d'un bond, se plaça entre le lit et le tireur. Si Michel Abu Rifah était tué, toute la manip' tombait à l'eau. Tout à

coup, le jeune homme se leva d'un bond, arrachant son sexe des reins de Sofia. En un clin d'œil, il se rua sur Malko, passant un bras autour de son cou. Malko sentit l'arête tranchante sur sa gorge et entendit le jeune homme lui souffler dans l'oreille :

— Maintenant que j'ai bien baisé, je vais me tirer, avec toi. Dis à ce connard que s'il bouge, je t'égorge.

La lame coupante comme un rasoir était posée sur sa carotide. Il suffisait d'un tout petit coup de poignet. Et Malko savait qu'une carotide coupée, on mourait en moins d'une minute. Le policier se figea, l'arme toujours braquée sur Michel. Sofia sanglotait convulsivement sur le lit. Par la porte entrouverte, on apercevait des gens sur le palier. Malko se dit que tout cela risquait de se terminer *très* mal.

Spécialement pour lui.

CHAPITRE XIV

— Michel, vous n'avez aucune chance, dit calmement Malko. Ils ne vous laisseront pas sortir.

Il sentait le corps nu et tremblant du jeune homme pressé contre lui. Michel Abu Rifah lâcha d'une voix tendue :

— On va y aller tous les deux, vous d'abord. Moi, je m'en fous. Je suis déjà mort.

— Ne soyez pas idiot, plaida Malko. *Maintenant*, vous avez une chance de vous en sortir.

— Dès que vous serez parti, ces salauds se vengeront, répliqua le garçon. Dites-leur d'amener une voiture en bas. On va se tirer tous les deux.

— Vous n'avez même pas de vêtements, remarqua Malko.

— J'en trouverai. Dites-leur !

Il appuya plus fort le tranchant acéré contre le cou de Malko, qui sentit la brûlure d'une légère coupure. D'un seul coup de poignet, Michel pouvait l'égorger. Toute réaction policière viendrait trop tard. Il ne voyait pas comment s'en sortir. Les Albanais n'accepteraient pas de perdre la face. Il sentait la main armée trembler contre sa gorge. Par la porte ouverte, il aperçut Marjorie Felder sur le palier.

— Dites-leur qu'il veut une voiture et partir avec moi, lança-t-il.

Elle traduisit sa demande en albanais et eut aussitôt la réponse.

— Ils disent qu'il n'est pas question de le laisser sortir. Tout cela est de votre faute. Ils savaient qu'il était dangereux.

On était au point mort. Michel Abu Rifah accentua sa pression sur la gorge de Malko et cria, énervé :

— Je vais vous crever si rien ne bouge !...

*

* *

Sofia avait émergé de sa douleur et de sa panique. Les reins encore en feu, elle regarda ce qui se passait. Michel Abu Rifah lui tournait le dos. Elle voyait les muscles de ses fesses maigres jouer sous sa peau. Elle avait tout entendu. Elle aussi connaissait les Albanais : ils ne le laisseraient jamais s'enfuir. Deux étrangers morts, ils s'en moquaient. Elle passa sa main sur son cou et ramena un peu de sang. Elle l'avait échappé belle. Ce qui lui donna une idée.

Doucement, avec des gestes mesurés, elle se leva. Michel Abu Rifah entendit craquer le lit et jeta, sans se retourner ;

— Qu'est-ce que tu fais, putain ?

L'italienne était debout. Tout doucement, elle s'approcha du jeune homme et se colla à lui par-derrière, incrustant ses seins et son ventre contre le dos et les fesses nues du jeune homme. Elle le sentit frémir.

— J'ai encore envie de ta grosse queue, souffla-t-elle à son oreille. Tu m'as bien défoncée.

En même temps, elle appuyait son ventre un peu plus fort. Le jeune homme poussa une sorte de gémissement. Le contact de ce corps de femme le déstabilisait complètement. Il ne savait plus où il était. Son cerveau se brouillait. Sofia, avec une douceur infinie, glissa la main le long de son ventre nu et saisit son sexe à pleine main.

— Elle est encore grosse, murmura-t-elle. Tu n'as pas envie de me la mettre encore ?

Le seul contact de ses doigts donna au jeune homme une érection immédiate. Il se tortilla et lança mollement :

— Tire-toi ! Laisse-moi !

Malko n'avait rien compris de ce dialogue en albanais, mais la pression sur sa gorge s'allégea. Il se garda bien de bouger, retenant son souffle. Il sentit la main de Sofia aller et venir dans son dos : elle était en train de masturber Michel.

Les mots susurrés à l'oreille du jeune homme ressemblaient à une incantation. Figés eux aussi, les policiers regardaient la scène sans bien comprendre.

Tout à coup, Michel Abu Rifah poussa un cri inarticulé, avant de lancer en albanais :

— Que tout le monde sorte !

Les deux policiers refluèrent vers la porte, leurs pistolets toujours braqués. Malko sentait trembler le corps du jeune homme. La tension était à son comble. Soudain, la lame s'éloigna du cou de Malko et il reçut une violente bourrade dans le dos.

— Tire-toi ! hurla Michel Abu Rifah.

Malko se retourna. Ignorant l'érection triomphante du jeune homme, il tendit la main et dit d'une voix calme, comme si rien ne s'était passé :

— Donnez-moi cette arme...

Le garçon hésitait, mais Sofia, collée contre lui, lui souffla à l'oreille.

— Fais ce qu'il dit et viens me baiser.

Comme un automate, Michel Abu Rifah tendit son arme improvisée à Malko. Celui-ci se dirigea vers la porte. Au moment où il la franchissait, il entendit un râle sourd et se retourna. Les jambes dressées à la verticale, Sofia venait de recevoir d'un coup le membre de Michel au fond de son ventre. Les fesses maigres du jeune homme s'agitaient furieusement, comme secouées par un courant électrique.

Malko sortit et referma la porte, son pouls revenant lentement à la normale. Dans le couloir, les Albanais le fixaient, hébétés. Il dit à

Marjorie Felder :

— Dites-leur que tout va bien se passer désormais.

*

* *

Allongé sur Sofia, son sexe encore fiché en elle, Michel Abu Rifah pleurait comme un enfant et ses larmes coulaient sur l'épaule de la pute italienne. Celle-ci lui caressa les cheveux et dit avec douceur :

— Tu t'en sortiras. Mais ne fais plus de conneries.

Peu à peu, le jeune homme se calma. Il se leva. C'était comme de s'arracher du paradis. Bien qu'il fasse chaud dans la chambre, il tremblait comme une feuille, en regardant la fenêtre. Sofia comprit qu'il avait envie de sauter, d'en finir.

— Je viendrai te voir, fit-elle. Je te promets.

— C'est vrai ?

— C'est vrai.

Alors, il commença à enfiler ses vêtements. Quand il fut prêt, Sofia en fit autant et ouvrit la porte, affrontant du regard la petite foule massée sur le palier.

— Venez, dit-elle à Malko, il veut vous parler.

*

* *

— Il s'appelle Philip Westland, commença Michel Abu Rifah d'une voix monocorde. Mais au camp, son nom de guerre était Abu Suleyman. Beaucoup ne le connaissent que sous ce nom-là. Il fallait être prudent. On ne savait pas s'il y avait des types du FBI infiltrés. Ou des gens des services pakistanais.

— Vous m'avez dit qu'il était aux États-Unis...

— Oui. Oum Hafsa m'a transmis une lettre de lui, il y a quelques mois. Il habite Rockville, dans la banlieue nord de Washington. 1861 North Cameron Drive. Chez ses parents.

— Comment vous souvenez-vous de l'adresse ?

— Je l'ai gravée sur un mur de ma cellule. Pour pouvoir le rejoindre un jour. J'ai brûlé sa lettre.

— Que fait-il maintenant ?

— Je ne sais pas. Je pense qu'il est toujours en contact avec Al-Qaida. Il pense sincèrement que l'islam est la réponse à tout, que la société où nous vivons est mauvaise. Il m'a raconté qu'il allait plusieurs fois par semaine à la mosquée, qu'il passait des heures à parler de théologie. Il n'aime pas les femmes, ne boit pas d'alcool.

— Vous aussi, vous êtes passé par-là, remarqua Malko.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose. Je n'ai jamais cessé de boire de l'alcool et d'aimer les femmes. Mais je pense que la cause de l'islam est juste. J'étais content de me battre pour libérer le Kosovo des Serbes. Il y a beaucoup d'injustices dans le monde.

— À quoi ressemble Philip Westland ? demanda Malko.

— Il est grand, blond, costaud. Un mètre quatre-vingt-dix peut-être, mais il est très doux. Quand je l'ai connu, il portait la barbe et la moustache comme le Prophète, et les cheveux longs. Il ressemblait à Jésus-Christ.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il peut avoir été mêlé à des attentats, puisqu'il est si doux ?

— Il voulait participer au djihad, expliqua simplement Michel. Il se trouvait au Yémen, dans une madrasa, lorsqu'il y a eu l'attentat contre le destroyer américain *USS Cole*. Il a beaucoup regretté de ne pas y avoir participé. Pour lui, l'escale d'un navire de guerre américain dans un port arabe était un acte de guerre... Et puis, plusieurs de ses amis ont combattu en Tchétchénie.

Décidément, le lavage de cerveau fonctionnait bien. Malko n'arrivait pas à comprendre comment des gens pouvaient devenir aussi tordus.

— Al-Qaida l'a financé ?

Michel secoua la tête.

— Peut-être, mais pas beaucoup. Les parents de Philip lui ont toujours envoyé de l'argent. Ils approuvaient la recherche mystique de leur fils. D'après ce qu'il m'a dit, sa mère s'était convertie au bouddhisme. Son père est avocat. Il gagne très bien sa vie. Al-Qaida ne finance que les pauvres comme moi.

Il se tut. Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Une heure déjà qu'il était en tête à tête avec le prisonnier. Avant, il avait fallu arranger les bidons avec les Albanais, qui voulaient le jeter dans un cachot pour le restant de ses jours. Un coup de fil au SHIK avait aplani les choses. Marjorie était repartie au *Rogner* avec Sofia, pour que celle-ci reprenne ses esprits. Au moins, il avait obtenu une information capitale, celle que le FBI cherchait depuis le début. Le nom d'un membre actif d'Al-Qaida aux États-Unis. Qui *pouvait* être en contact avec John Turner...

Il n'oubliait pas que le but de sa mission était de confondre l'agent de la CIA, vraisemblablement passé de l'autre côté. Il avait hâte de retourner aux États-Unis pour exploiter la piste Abu Suleyman. Michel Abu Rifah reprit la parole :

— Je peux vous demander quelque chose ?

— Si c'est possible...

— Je ne sais pas ce que vous allez faire avec Philip. Mais, je vous en supplie, ne lui dites *jamais* que c'est moi qui l'ai balancé. Cela lui ferait trop de mal.

— Je vous le jure, promet Malko. J'espère qu'il a repris une vie

normale, ajouta-t-il sans trop y croire.

Il se leva et tendit la main au jeune homme.

— À partir de maintenant, vous êtes sous la protection des autorités américaines. Les Albanais passeront l'éponge pour aujourd'hui. Vous serez bien traité. Un excellent avocat albanais va s'occuper de vous, payé par l'ambassade américaine de Tirana. Le consul de France a promis d'accélérer votre transfert en France. Après, *Inch Allah*...

Michel Abu Rifah hochla la tête et regarda la bouteille de Taittinger, encore à demi pleine.

— Je peux l'emporter ? J'en ferai boire à mes copains de cellule.

— Bien sûr, dit Malko, plein de pitié pour ce jeune homme paumé.

Michel Abu Rifah avait donné toute sa vie à une cause douteuse et, même si sa vie n'était pas grand-chose, il n'en avait qu'une.

Quel gâchis...

*

* *

Le bar, au fond du *lobby* de l'hôtel *Rogner*, bruissait d'animation. Malko y retrouva Marjorie Felder en train de prendre le thé avec Sofia, de nouveau convenable. Il s'assit en face de l'Italienne et remarqua :

— Je crois que vous m'avez sauvé la vie.

Sofia sourit.

— J'ai eu très peur, moi aussi, j'ai cru qu'il allait me tuer. Mais j'ai pensé qu'il ne pourrait résister, après tous ces mois d'abstinence. C'est un pauvre garçon. J'irai le voir de temps en temps, quand je pourrai.

— Ce sera le supplice de Tantale, remarqua Malko. C'est cruel.

Sofia eut un sourire entendu.

— Peut-être pas. Je connais les Albanais. Le parler est une pièce où on se tient debout, simplement séparés par des barreaux. On peut faire des tas de choses à travers les barreaux... Ça lui fera du bien.

Malko se dit qu'elle remplacerait avantageusement les visites de sœur Monique. Pas pour les mêmes raisons. Désormais, il n'avait plus qu'une idée : quitter Tirana.

— Je vais m'occuper de ma place d'avion, dit-il.

Les bureaux d'Austrian Airlines se trouvaient au fond du *lobby*. Une jeune femme proposa à Malko un vol pour le lendemain. D'abord Vienne et, de là, New York. Ou encore Londres-Washington. Malko choisit New York. Tandis qu'il discutait, un autre client pénétra dans l'agence. Un grand jeune homme de type oriental, avec les cheveux noués dans le dos, l'air un peu halluciné, des yeux globuleux et un nez comme une pomme de terre. Assis sur une chaise, il attendit sagement que Malko ait terminé pour prendre son tour.

Malko ressortit du bureau, soulagé, et regagna le bar.

— Je vous invite à dîner toutes les deux, proposa-t-il. Marjorie proposa aussitôt :

— Allons au *London*, ils ont du chili con carne, mais pas de haricots rouges. Ils le remplacent par du riz.

*

* *

Une pagaille monstre régnait à l'aéroport de Tirana. Malko parvint enfin, en jouant des coudes, à atteindre le comptoir d'enregistrement. L'employée examina son billet et s'excusa, désolée.

— Il y a eu de *l'overbooking*, dit-elle. Vous êtes en retard, nous n'avons pas pu conserver votre place en « *business* ». Vous allez voyager en « éco » jusqu'à Vienne.

Malko était si content de quitter Tirana qu'il aurait voyagé en soute... Il monta dans un bus glacé pour gagner le Boeing 727 des Austrian Airlines où les passagers étaient déjà installés. Il allait passer tout près de chez lui et ne pourrait même pas faire un saut à son château. Tandis qu'il attendait, son portable sonna. C'était Alexandra, son éternelle fiancée. Ils bavardèrent quelques instants. Assez longtemps pour qu'il lui propose de venir le retrouver à l'aéroport de Schwechat, son escale pendant plus de deux heures. Il n'y avait pas de parloir dans l'aérogare, mais des tas d'endroits tranquilles pour un câlin rapide.

— Je me fais belle et j'arrive, promet Alexandra. À propos, il y a eu deux coups de fil pour toi. L'un de George Tenet et l'autre de quelqu'un qui n'a pas donné son nom. Je lui ai donné ton adresse à Tirana.

— Un homme ou une femme ?

— Un homme, *putzi*, sinon je n'aurais pas donné ton adresse. Je te connais.

— Personne ne m'a contacté, dit-il. À tout à l'heure.

Dans l'avion, on l'installa au premier rang de la classe « éco ». Machinalement, il parcourut des yeux la cabine, pleine comme un œuf. Son regard accrocha une tête connue : celle de l'homme qui attendait derrière lui, au bureau d'Austrian Airlines. Leurs regards se croisèrent brièvement et l'inconnu baissa vivement le sien, comme s'il était gêné.

— Attachez votre ceinture, demanda l'hôtesse.

Malko obéit et se vida le cerveau, pensant à ses retrouvailles avec Alexandra. Le 727 décolla dans la brume et vira au-dessus de l'Adriatique.

Vingt minutes plus tard, Malko décida d'aller aux toilettes. Comme il se levait, il vit l'inconnu au gros nez en faire autant et se diriger, lui aussi, vers les toilettes de l'arrière. Heureusement, il y en avait deux. Malko se soulagea, puis regagna sa place. Il se replongea dans le *Kurier*, mais, poussé par une sorte de sixième sens, se retourna deux

minutes plus tard. La place de l'inconnu au gros nez était toujours vide.

Intrigué, il se leva et gagna l'arrière. Les toilettes de gauche étaient toujours occupées. Soudain, il repensa au coup de fil d'Alexandra. Et à la présence de cet inconnu derrière lui, la veille. Dans son métier, il n'y avait jamais de coïncidences. Sans qu'il sache pourquoi ni comment, il fut soudain en alerte. Bien sûr, il y avait les habituels contrôles à l'embarquement à Tirana, mais rien n'était parfait. Il s'adressa à l'hôtesse.

— Quelqu'un est enfermé dans ces toilettes depuis un bon moment, dit-il. Il est peut-être malade.

L'hôtesse, à son tour, essaya d'ouvrir, frappa à la porte. Sans obtenir de réponse.

— Je ne comprends pas, fit-elle, je vais le signaler au commandant de bord. Il ne fume pas, sinon l'alarme se serait déclenchée.

Elle ne semblait pas inquiète outre mesure. Malko, *lui*, ne pouvait lui expliquer sa soudaine angoisse. À son tour, il essaya d'ouvrir, sans succès.

— On ne peut pas enfoncer la porte ?

Elle rit.

— Non, bien sûr ! Ce passager va sûrement sortir. Il ne faut pas vous inquiéter.

Elle repartit vers l'avant. Malko hésita puis, au moment où il allait s'éloigner, une odeur de brûlé frappa ses narines. Cela venait des toilettes en face de lui !

Son pouls monta à 150. Autour de lui, les passagers ne se doutaient de rien. Il fonça vers l'hôtesse.

— *Fraulein*, dit-il, il y a quelque chose qui brûle dans les toilettes de gauche !

L'hôtesse le suivit et cette fois, elle pâlit. L'odeur de brûlé était indiscutable. Elle tambourina à la porte sans succès. Celle-ci s'ouvrait vers l'extérieur, il était donc impossible de l'enfoncer.

— Je préviens le commandant, fit-elle, tout à coup vraiment affolée.

Elle fila vers l'avant, laissant Malko devant la porte. L'odeur de brûlé était toujours aussi forte. Soudain, une évidence frappa Malko : l'inconnu enfermé dans les toilettes se préparait à commettre un attentat. Il ignorait comment, mais sa conviction était absolue. Et aussi que cet attentat était dirigé contre *lui*.

Il regarda la porte, se disant qu'il n'était peut-être qu'à quelques secondes de l'éternité.

Il n'y a jamais de survivants quand un avion explose en plein vol.

CHAPITRE XV

Le commandant de bord descendit l'allée centrale du Boeing 727 sur les talons de l'hôtesse à qui Malko avait parlé. Ce dernier expliqua en quelques mots ce qui se passait. L'odeur de brûlé continuait à filtrer à travers la porte des toilettes.

— Il faut défoncer cette porte, insista Malko. Immédiatement.

Perturbé, le commandant de bord ne savait que faire.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il s'agit d'un attentat ? demanda-t-il.

— J'appartiens à une agence de renseignements, expliqua Malko. J'avais déjà repéré cet homme à Tirana, à son allure suspecte. Il faut faire quelque chose, sinon il risque de faire sauter cet avion.

— Je vais prévenir Vienne par radio, répliqua le commandant de bord, pour que la police intervienne lors de notre atterrissage.

— Il faudrait d'abord que nous arrivions à Vienne, coupa Malko. Il faut intervenir *maintenant*.

— Il y a une hache dans le cockpit, dit l'hôtesse, qui, elle, paniquait.

Malko remontait déjà l'allée. Il arracha la hache de son alvéole et repartit sous les regards effarés des passagers. Quelques cris fusèrent lorsqu'il s'attaqua au battant. En quelques secondes, la serrure de la porte des toilettes céda et ils purent enfin l'ouvrir, découvrant un spectacle incroyable. L'homme au gros nez s'était déchaussé et avait posé ses baskets sur le lavabo. Tenant l'une dans sa main gauche et un Zippo dans la droite, il essayait d'allumer une sorte de mèche de quelques millimètres de diamètre qui sortait du talon. Pendant quelques secondes, il demeura immobile, hagard. Seuls, ses yeux bougeaient. On aurait dit un lézard à l'affût. Puis, lâchant la basket et le Zippo, il poussa un cri sauvage :

— *Allah Akbar !*

Il se rua hors des toilettes, bousculant l'hôtesse qui essayait d'y pénétrer avec un extincteur. Comme elle résistait, il la mordit au poignet, jusqu'au sang, envoya un violent coup de poing au commandant de bord et, pieds nus, se lança dans l'allée centrale, en direction du cockpit !

— Arrêtez-le ! hurla Malko, c'est un terroriste !

Heureusement, les passagers, depuis le 11 septembre, étaient sensibilisés à ce genre de situation. Trois hommes se levèrent en même temps, dont un géant de près de deux mètres. Ils interceptèrent l'homme. Il y eut une mêlée confuse. Le terroriste se débattait comme un beau diable, mais il finit par être maîtrisé et allongé au milieu de

l'allée centrale. Un steward arriva avec des sangles orange et des volontaires lui entravèrent les poignets et les chevilles. Le géant s'assit carrément sur lui et un calme relatif revint. Malko avait récupéré les baskets dans les toilettes et les examinait. En daim noir, elles semblaient normales, à part leur poids, et un fil qui sortait de la tige, à l'arrière, et descendait vers le talon, noyé dans la chaussure. Malko comprit aussitôt pourquoi le terroriste n'avait pas réussi à allumer cette mèche avec son Zippo. Elle était enveloppée d'une gaine en caoutchouc qu'il fallait enlever. Apparemment, le terroriste ne disposait d'aucun couteau ou ciseaux pour le faire.

— Nous arrivons à Vienne dans une heure, annonça le commandant de bord à la radio. J'ai prévenu la police. La situation est sous contrôle.

Malko rejoignit le steward à l'avant pour examiner ce qu'il y avait dans le sac à dos du terroriste. Ils trouvèrent un Coran, un baladeur et des cassettes de musique arabe. Ainsi qu'un papier plié. Malko le déplia et eut un choc en voyant son nom écrit en lettres capitales, ainsi que le numéro de sa chambre au *Rogner*.

C'était bien lui qui était visé...

Il garda le papier et regagna sa place, après avoir soupesé les baskets. Elles contenaient à vue de nez une centaine de grammes d'explosif chacune. De quoi faire un gros trou dans la structure du Boeing 727. Même si l'appareil ne s'était pas désintégré, une partie des passagers auraient sûrement été aspirés à l'extérieur, voués à une mort horrible.

Qui lui avait envoyé ce tueur kamikaze ?

Un seul nom lui vint à l'esprit : John Turner. Ce qui impliquait que l'agent de la CIA l'avait repéré et fait suivre.

Les hôtes commencent à parcourir les travées avec des bouteilles de Taittinger, offrant du champagne à tous les passagers pour leur faire oublier leur peur. Le commandant lança un appel à la radio de bord :

— Nous ignorons si cet homme a des complices à bord. Personne ne doit bouger de son siège jusqu'à l'atterrissage.

Pour renforcer cette interdiction, trois passagers musclés se mirent à parcourir l'allée centrale, surveillant tout éventuel mouvement suspect.

*

* *

Alexandra attendait juste derrière la porte coulissante de la sortie, un vison jeté sur les épaules. Ses cheveux blonds remontés en chignon, magnifique dans un tailleur noir, avec des bas noirs à couture et des escarpins à bride, elle arborait cet air de sensualité gourmande qui la rendait si désirable. Rien qu'en la serrant contre lui, Malko sentit son ventre s'enflammer. Il passa sa main sur sa jupe, toucha le serpent

d'une jarretelle.

Elle était *toujours* parfaite.

— Cela fait une demi-heure que je t'attends, remarqua-t-elle. J'ai cm que tu avais raté l'avion.

— Tu as failli ne pas me revoir, dit Malko.

Il avait perdu pas mal de temps à l'atterrissage avec la police autrichienne. Tandis qu'il l'entraînait vers le *Hilton* de l'aéroport, il lui expliqua ce qui s'était passé. Avoir échappé à la mort déclenchait, comme toujours chez lui, une irrésistible pulsion sexuelle... Dans la chambre anonyme du *Hilton*, les lits jumeaux au couvre-lit tristounet n'avaient pas le pouvoir érotique du lit à baldaquin de Roméo qui servait à leurs ébats au château de Liezen. Il appuya Alexandra à une commode et releva la jupe de son tailleur. Au-dessus des bas, les cuisses étaient encore bronzées d'un séjour en Thaïlande. Il posa la main sur le slip de satin noir et commença à le masser. Alexandra ferma les yeux et se mit à ronronner. Elle adorait cette caresse : elle s'imaginait alors dans la peau d'une bourgeoise un peu salope qui fait semblant de résister à un amant de rencontre. Peu à peu, les doigts de Malko s'humidifiaient. Il écarta enfin le satin et plongea dans le sexe ouvert. Alexandra écarta sa main.

— Arrête ! Tu vas me faire jouir.

Fiévreusement, il fit glisser sa culotte le long de ses cuisses. À son tour, elle avait libéré le membre tendu et le masturbait doucement.

— Tu ne veux pas que je te suce ? demanda-t-elle de sa voix rauque. Juste un peu ?

— Non, dit Malko.

Il releva la jambe droite d'Alexandra pour mieux la pénétrer et l'embrocha jusqu'à la garde, d'une seule poussée qui fit monter son pouls à 200. Dieu que c'était bon ! Alexandra glissa sur le côté et, d'elle-même, releva l'autre jambe. Le pantalon sur les chevilles, Malko la baisait à grands coups de reins, se vidant le cerveau. Elle commença à soupirer de plus en plus vite et il accéléra lui aussi, connaissant ses goûts. Le chignon s'était défait et Alexandra, la bouche entrouverte, le regard chaviré, semblait au bord de la syncope. Ils jouirent en même temps et il se figea, foudroyé de bonheur.

C'était merveilleux d'être vivant.

— Viens, dit-il après s'être rajusté, on va manger du caviar. Je repars dans une heure.

Ils n'étaient pas restés plus d'un quart d'heure dans la chambre. Le réceptionniste les regarda partir avec un drôle d'air. Pour s'amuser, Alexandra s'arrêta en face de lui, remonta sa jupe et raccrocha une jarretelle. De quoi lui donner des fantasmes pendant une semaine.

Un peu plus tard, pendant qu'Alexandra étalait du Béluga iranien sur un toast, Malko remarqua :

— Tu m’as probablement sauvé la vie en m’appelant.

Il lui expliqua comment son coup de fil avait contribué à le mettre en garde.

— Cela se célèbre, remarqua Alexandra avec un sourire plein de tendresse.

Elle appela le maître d’hôtel pour lui demander une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995. Lorsqu’elle fut sur la table, ils trinquèrent, abandonnant la Stolychnaya « Carte noire » servie avec le Béluga. Alexandra avait toujours préféré le champagne à la vodka, aussi bonne soit-elle.

— J’ai encore envie de toi, soupira Malko, c’est merveilleux.

Alexandra posa sur lui ses yeux gris-bleu.

— Un jour, je ne te téléphonerai pas, dit-elle avec une certaine tristesse dans la voix. Tu devrais t’arrêter.

— Je ne peux pas, dit Malko.

Elle haussa les épaules.

— Nous ne sommes pas obligés de vivre dans ce château. Nous pourrions passer beaucoup de temps au soleil, nous avons beaucoup d’amis. À bronzer et à faire l’amour.

— Oui, dit Malko, presque distraitement.

Il savait, au fond de lui-même, qu’il ne décrocherait pas. Il n’y avait pas que la question matérielle. La tension permanente dans laquelle il vivait, la mort qui le frôlait régulièrement, l’excitation de gagner, tout cela l’empêchait de voir le temps passer. Il flottait sur un petit nuage intemporel, habité toujours par la même énergie. En souriant, il souffla à Alexandra :

— Je m’arrêterai quand je serai trop fatigué pour te faire l’amour.

Elle lui rendit son sourire.

— Alors, ce ne sera plus la peine.

*

* *

Frank Capistrano accueillit Malko d’une poignée de main si vigoureuse que sa chevalière s’enfonça dans sa chair et lui arracha un cri de douleur.

— J’ai le rapport sur ce qui s’est passé sur le vol des Austrian Airlines, annonça-t-il. Vous avez eu beaucoup, beaucoup de chance. Ce type avait bourré chacune de ses baskets de cent vingt grammes de pentrite. Un explosif militaire puissant, qu’on ne trouve pas dans les épiceries. Le cordon détonant était composé de T.A.P.T., un explosif artisanal, comme le détonateur fabriqué lui aussi artisanalement. Le T.A.P.T. et la pentrite sont des « signatures » d’Al-Qaida.

— Comment s’appelle ce terroriste ?

— John Reed. Il était porteur d'un passeport américain tout neuf, authentique. On ne sait rien de lui. Il prétend ne pas avoir de domicile fixe et vivre de petits jobs. Il a acheté son billet « one way » New York-Rome-Tirana à New York, en liquide.

— Il a parlé ?

— Non. Il tient des propos incohérents, mais c'est de la comédie, d'après la Kripa⁽³⁵⁾ de Vienne. Nous avons envoyé une équipe du FBI pour suivre l'enquête. Mais, officiellement, les intérêts américains ne sont pas impliqués. C'est une affaire autrichienne. Ce qui vaut peut-être mieux.

— Qui savait que je me trouvais en Albanie, à part vous ?

Le conseiller spécial secoua la tête.

— Personne, de mon côté.

— Et à Langley ?

— George Tenet. Je l'ai questionné : il ne l'a dit à *personne*.

— Quelqu'un d'autre que lui a téléphoné à Liezen, dit Malko. On lui a dit que je me trouvais à Tirana.

Frank Capistrano émit un soupir résigné.

— Il faudrait fusiller ces salauds du *New York Times* ! Et les mecs du FBI qui les ont rencardés. Avec les précisions qu'il y avait sur vous dans leur article, un mongolien de quatre ans vous aurait retrouvé...

— Mais un mongolien de quatre ans n'a pas les moyens d'envoyer un kamikaze muni d'un dispositif explosif sophistiqué, remarqua Malko. Nous retombons toujours sur John Turner. S'il est celui que nous pensons, il a accès aux membres d'Al-Qaida. Ce John Reed, il a fallu le payer, lui fournir les explosifs et lui désigner la « cible ». C'est-à-dire moi. Vous savez d'où sort Reed ?

— Il est à moitié jamaïcain. Son père purge une peine de dix-huit ans de prison dans un pénitencier d'État pour meurtre, à la suite d'une affaire de drogue. Sa mère vit dans un petit bled au Texas. Femme de ménage. Elle n'a pas vu son fils depuis des années. Bien sûr, les Autrichiens vont l'interroger, mais je n'ai pas trop d'espoir, ces types ne parlent jamais. Même s'ils semblent fragiles. Ou alors, des années après. Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi avoir cherché à vous tuer là-bas ?

— Frank, répondit Malko, que se serait-il passé si j'étais mort dans cet attentat ?

Le *Special Advisor* le fixa, interloqué.

— *Well*, cela aurait été une perte énorme. Et...

— Merci, dit Malko. Mais je n'aurais pas pu vous apprendre ce que je vous ai dit tout à l'heure sur ce membre américain *blanc* d'Al-Qaida, Philip Westland. Parce que je ne l'avais dit à personne.

— Que voulez-vous dire ?

— Que celui qui a commandité cet attentat pensait que si on

m'éliminait avant que je revienne aux États-Unis, cette information serait perdue. Je crois de plus en plus que John Turner est notre homme et qu'il fait le ménage, en éliminant tous ceux qui permettraient de remonter jusqu'à lui. Pamela Chamberlain, Alexandre Krawnoski, le retraité du New Jersey, et moi...

— Pourquoi vous ?

— Pamela Chamberlain a été assassinée par April Fawrup alias Oum Hafsa, qui connaissait Michel Abu Rifah, qui, lui-même, connaît des membres américains du réseau Al-Qaida. Si le « sponsor » de ce meurtre est John Turner, cela explique tout. Sauf une chose.

— Laquelle ? demanda Frank Capistrano, visiblement intrigué.

— Nous sommes en décembre, remarqua Malko. Plus de trois mois après les attentats du 11 septembre. Si John Turner y a participé, il avait cent fois le temps de disparaître. N'étant plus à l'Agence, personne ne s'en serait aperçu, s'il avait quitté Washington pour un autre pays. Comme l'ont fait les principaux membres d'Al-Qaida en Afghanistan. Or, il est resté, prenant le risque de se faire démasquer. Il peut penser aujourd'hui que le FBI le surveille. Il a donc une raison impérieuse de demeurer ici.

— Laquelle ?

— Il prépare une autre action. Un autre attentat...

*

* *

Frank Capistrano encaissa le choc, comme un boxeur frappé au plexus solaire. Il pâlit et demanda, d'une voix trop calme :

— Vous avez d'autres indices ?

— Peut-être. Ce Pakistanais assassiné à Brooklyn. La description de son assassin correspond à John Reed, l'homme qui a voulu faire sauter l'avion où je me trouvais. Or, nous n'avions rien qui relie cette victime à John Turner. Mais *lui*, savait. S'il a récupéré de l'argent là-bas, il a voulu, là aussi, faire le ménage. Et cela doit être récent, sinon il aurait agi depuis longtemps. Ce qui me permet de penser que John Turner, membre d'Al-Qaida, ayant déjà participé aux attentats du 11 septembre, ne s'est pas enfui parce qu'il en prépare un autre. Ce serait une éclatante revanche pour Oussama Bin Laden, que l'on pense caché ou mort au fond d'une grotte en Afghanistan, non ? Vous imaginez le résultat sur l'opinion américaine !

— J'imagine, fit, lugubre, Frank Capistrano. Seulement, Dieu merci, ce n'est qu'une construction de l'esprit. De quel attentat pourrait-il s'agir ?

— Pour l'instant, je n'en ai pas la moindre idée, avoua Malko.

Un lourd silence tomba dans le bureau, rompu par Frank Capistrano,

qui avait allumé un cigare avec son Zippo « 11 septembre ». Il souffla la fumée et reprit :

— Si je répète au Président ce que vous venez de me dire, il exigera l'arrestation immédiate de John Turner.

— Je comprends, reconnut Malko, mais cela mènera à quoi ? Nous n'avons *rien* contre lui. Sauf si John Reed accepte de parler, ce dont je doute. Il niera. La presse saura que l'on soupçonne un agent de la CIA et ce sera la merde totale.

« Merderie absolue », aurait dit le mage Gurdjieff.

— Oui, mais on empêchera un attentat, observa le *Special Advisor*.

— Ce n'est même pas certain, répliqua Malko. Qui nous dit que tout n'est pas déjà en route ?

— Alors, pourquoi reste-t-il là ?

— Il est venu à New York le matin du 11 septembre, remarqua Malko, alors que tout était lancé. Juste pour voir le spectacle. C'est peut-être le même cas maintenant.

Frank Capistrano eut un soupir excédé.

— O.K. Qu'est-ce que *vous* préconisez ?

— Nous avons une piste, souligna Malko. Ce membre américain d'Al-Qaida, Philip Westland, dit Abu Suleyman. Il vit à quelques kilomètres d'ici.

— Vous voulez qu'on l'arrête ?

— Surtout pas ! Bien sûr, on pourrait probablement prouver qu'il a été en Afghanistan subir un entraînement, mais cela va alerter tout le réseau. Si vous êtes d'accord, je vais d'abord essayer de voir s'il est toujours là. De quoi il a l'air. Peut-être que cela me donnera une idée.

— Et John Turner ?

— Il travaille toujours à Langley ?

— Oui.

— Alors, laissons-lui la bride sur le cou. Et attendons.

— En priant, *très* fort, conclut Frank Capistrano. Vous ne vous rendez pas compte de la merde où vous me mettriez s'il se passait quelque chose. Le Président m'a confié cette affaire. Et moi, je vous fais confiance.

Malko se leva et, sans aucune méchanceté, souligna une évidence :

— Avez-vous vraiment le choix ?

*

* *

John Turner engouffra sa Volvo dans le parking souterrain du Georgetown Mail, le centre commercial de M Street, quatre étages de boutiques variées, et se gara au deuxième sous-sol. Ensuite, il gagna par l'ascenseur le premier sous-sol, là où se trouvaient une dizaine de

fast-foods. Il s'installa à la cafétéria au centre de l'atrium et commanda un scotch. Lorsqu'on lui apporta un Defender « Very Classic Pale », noyé de Perrier pour faire chic, il y trempa à peine les lèvres. Il était extrêmement perturbé. Jamais il n'aurait pensé que John Reed puisse échouer. Que s'était-il passé ? Les deux charges explosives avaient pourtant été préparées par un spécialiste vivant au Canada, qui les avaient apportées lui-même. Un dispositif relativement simple.

Pour la première fois, il envisagea la possibilité de disparaître. Ce n'était pas difficile. Il lui suffisait de ressortir à pied de ce Mail, de prendre un taxi jusqu'à Union Square, un train pour New York et ensuite Montréal. De là, un avion pour un pays neutre et ensuite, le Pakistan où il n'aurait aucun mal à se cacher... Seulement, c'était une désertion. Et puis, il laissait les choses inachevées. S'il revoyait un jour Oussama Bin Laden, ce devait être la tête haute.

Il trempa les lèvres dans son whisky et reprit ses réflexions. Quelque chose lui échappait. Après avoir vu à la télé l'arrestation de John Reed à l'aéroport de Vienne, il s'était attendu à être arrêté. Rien ne s'était produit. Ses collègues du centre antiterroriste l'avaient accueilli le lendemain comme d'habitude. À la cantine de Langley, les mêmes bruits continuaient à courir, sur un mystérieux « traître ». On avait même suggéré de rappeler au Service l'héroïque Jeanne Vertefeuille, l'archiviste qui avait démasqué Aldrich Ames, l'homme vendu au KGB, qui avait balancé tout le réseau russe de la CIA.

Laissant son Defender, John Turner monta dans les étages, flânant au milieu des étalages de Noël. Il n'avait aucun cadeau à offrir et ça ne le gênait pas.

En attendant, il avait un choix. Fallait-il tenter encore de ralentir l'enquête diligentée contre lui par ce chef de mission de la CIA envoyé en Albanie, ou ne rien faire ? Il aurait donné cher pour savoir ce que Malko Linge avait appris. Apparemment, rien qui le mène à lui, sinon il serait déjà interrogé par le FBI. Il savait que l'homme qu'il était allé voir en Albanie se trouvait en prison depuis près de trois ans. Il ne pouvait donc rien révéler des dernières opérations.

John Turner sourit intérieurement. Finalement, il avait peut-être tenté de faire sauter un avion avec tous ses passagers pour rien... Il redescendit à sa voiture, sans avoir résolu son dilemme. S'il devait faire quelque chose, cette fois, cela ne souffrirait pas l'échec. Or, il n'avait pas une armée innombrable à sa disposition, et il ne fallait pas risquer de compromettre l'avenir. D'ailleurs, il n'éprouvait ni haine ni rancœur envers cet homme qui le traquait. C'était un professionnel comme lui. Simplement, lui ne répondait plus aux mêmes codes.

Il ressortit et tourna à gauche, pour rejoindre la Virginie et Falls Church. Sans même chercher à savoir s'il était suivi.

Rockville était une banlieue pimpante du district fédéral, avec des cottages bien alignés le long de voies paisibles, des pelouses bien vertes et bien entretenues, et des boîtes aux lettres peintes de couleurs claires, portant en évidence le nom de leur propriétaire. La quintessence de *l'American Way of Life*.

Malko passa lentement devant le 1861, qui ne se distinguait en rien des autres cottages. Aucune voiture dans le *driveway*, donc les occupants étaient sortis. Il continua et s'arrêta après un virage. C'eût été si simple si le FBI avait pu intervenir. Il se faisait l'effet d'un détective privé sans beaucoup de moyens, alors qu'il avait derrière lui la présidence des États-Unis. Au coin, se trouvait un *Starbuck Café* et il se gara devant, s'attablant ensuite au comptoir. Il n'avait plus qu'à s'armer de patience.

Il voulut quand même vérifier quelque chose et alla consulter un annuaire près des toilettes. Il y découvrit immédiatement le numéro de Mr et Mrs John G. Westland. Il le nota et le composa de la cabine, au cas où un répondeur lui apprendrait quelque chose. Il allait raccrocher à la troisième sonnerie quand on décrocha, et une voix d'homme demanda :

— *Allo ! Who do you want to speak to ?*⁽³⁶⁾

Il fut tellement surpris qu'il demeura quelques instants muet, avant de dire :

— Mr John Westland.

— Il n'est pas là, c'est son fils à l'appareil. Vous avez le numéro de son bureau ?

— Non.

— *O.K., take it down. You re lucky, I was going out...*⁽³⁷⁾

Le poulx à 120, Malko nota le numéro, prêt à donner un faux nom, mais son interlocuteur ne lui demanda rien. Il raccrocha et regagna sa voiture, faisant demi-tour pour prendre position en vue de Cameron Drive. Il n'eut pas longtemps à attendre. Cinq minutes plus tard, un grand jeune homme blond, athlétique, en survêtement beige, émergea du 1861 et fila à grandes enjambées dans la direction opposée. Malko démarra doucement et le suivit. Le jeune s'immobilisa à un arrêt de bus. Malko continua et, en passant devant lui, put l'examiner à son aise. Sans barbe ni moustache, il avait l'air ouvert, sportif. Le jeune Américain moyen. En train d'appeler d'un portable. Malko se gara un peu plus loin. Était-ce bien l'ami de Michel Abu Rifah ? Celui-là n'avait rien d'un islamiste.

Le bus arriva.

Malko entreprit de le suivre. Quarante minutes plus tard, le jeune

homme en descendit et se dirigea vers un bâtiment qui ressemblait à tous les autres. Malko attendit qu'il soit entré pour aller le regarder de plus près. Et là, son cœur fit un bond dans sa poitrine : c'était une mosquée.

Il avait tapé dans le mille. Il avait bien retrouvé Philip Westland, moudjahid d'Al-Qaida, le copain afghan de Michel Abu Rifah. Il était toujours musulman, mais il semblait le cacher. Bizarre pour quelqu'un d'aussi fier de son appartenance à l'islam. Malko ne voyait qu'une explication : s'il ne tenait pas à attirer l'attention sur lui, cela signifiait peut-être qu'il était engagé dans une opération clandestine.

Celle pour laquelle John Turner était demeuré aux États-Unis.

CHAPITRE XVI

Philip Westland bavardait en face de la mosquée avec trois autres jeunes gens qui, eux, portaient la barbe et l'un, même, une djellaba. Malko était trop loin pour entendre ce qu'ils disaient, mais ils semblaient très en train. L'ami de Michel Abu Rifah n'était demeuré qu'une vingtaine de minutes dans le lieu de culte. Le groupe se sépara et il repartit à pied, jusqu'à un autre arrêt de bus.

Nouvelle attente, nouveau bus.

Malko réalisa tout de suite que le jeune homme ne rentrait pas chez lui, mais allait vers le centre de Washington. Il descendit en haut de Massachusetts Avenue et continua à pied jusqu'à une petite agence de voyage. Malko pouvait prendre un risque raisonnable. Après avoir garé sa voiture, il entra à son tour dans l'agence et prit un siège, feuilletant des brochures, écoutant ce qui se disait au comptoir. Très vite, il apprit que Philip Westland était en train de négocier un billet d'avion pour les îles Vierges américaines. Il arriva même à saisir la date du départ : le 26 décembre. Un peu déçu, il ressortit de l'agence et regagna sa voiture. Il ne pouvait pas suivre ce jeune homme jour et nuit. Même s'il fréquentait encore une mosquée, c'était peut-être parce qu'il avait la foi.

*

* *

John Turner, enfermé chez lui, travaillait, récapitulant les préparatifs de l'action qui l'avait retenu aux États-Unis. Il descendit dans sa cave et souleva une planche dans le cellier, découvrant une cavité. À l'intérieur, se trouvait une boîte à chaussures et une grosse enveloppe pleine de billets de cent dollars qu'il avait récupérée, lors de son dernier passage à New York pour l'enterrement de Pamela Chamberlain, dans un casier de la consigne de Penn Station. Ce qui restait des cent mille dollars reçus du Pakistan. Il aurait encore besoin d'une partie et rendrait le reste. La manœuvre la plus délicate qu'il lui resterait ensuite à faire serait d'acheter un billet pour un pays du Moyen-Orient d'où il pourrait ensuite « glisser » jusqu'au Pakistan, trop surveillé pour qu'il s'y rende directement. À moins qu'il ne choisisse une autre solution.

Il se dit que Dubaï ferait parfaitement l'affaire, referma la boîte et remonta.

La messagerie de son site Internet clignotait, lui annonçant qu'il

avait un message. Il ouvrit sa boîte aux lettres et lut. C'était signé Suleyman et annonçait que tout était en ordre.

À son tour, il entra en contact avec le site d'un certain « Black Knight ». C'était la partie la plus délicate de son projet, mais hélas indispensable. Très vite, il eut son correspondant en ligne, qui lui fixa rendez-vous le lendemain, dans un bar de la banlieue est de Washington. Un des quartiers les plus mal famés, non loin des bureaux du *Washington Times*. Il chercha dans sa tête comment être sûr d'échapper à une possible surveillance. Il travaillerait à Langley dans la journée et se rendrait à son rendez-vous directement en quittant l'Agence.

*

* *

Laura Putnam était déjà attablée en face d'un Defender-Perrier, dans le *Bermuda Lounge*, un restaurant chic au coin de la 20^e Rue et de R Street. C'est elle qui avait appelé Malko le matin même, sachant par Frank Capistrano qu'il était revenu à Washington. Toujours aussi exubérante, elle parut ravie de le revoir et ils bavardèrent pendant quelques instants de choses et d'autres.

— Comment avance votre enquête ? demanda-t-elle.

Malko fit la moue.

— En zigzag ! Je n'arrive pas à obtenir de certitude. Même si j'ai des convictions. John Turner est lisse comme un roc. Par moments, en dépit de toutes les *circumstantial evidences*, je me demande si nous ne faisons pas totalement fausse route.

Elle hocha la tête, compréhensive, et sortit de son sac un paquet de Marlboro light et son Zippo Swarowski. Malko lui alluma aussitôt sa cigarette et attendit la suite. Il avait l'impression qu'elle voulait lui confier quelque chose. Laura attendit que la Tuna Salad soit devant eux pour dire :

— Je ne sais pas si cela peut vous aider, mais, par le plus grand des hasards, j'ai obtenu une petite information sur John Turner.

Malko dressa l'oreille.

— Quoi ?

— Oh, cela n'a sûrement aucune importance. Je déjeunais avec une de mes copines de l'Agence l'autre jour, et elle me racontait ses vacances. Cet été, elle est allée aux îles Vierges avec son jules. Et dans l'avion, il y avait John Turner, seul, qui, lui aussi, allait à Saint-Thomas.

— Les îles Vierges ! répéta Malko.

Son intonation était telle que Laura Putnam lui adressa un regard étonné.

— C'est important ?

— Peut-être, dit Malko, songeur.

Il se reprit aussitôt. Les îles Vierges étaient une destination touristique très fréquentée. Il ne fallait pas devenir paranoïaque. Même si Philip Westland avait acheté un billet pour les îles Vierges.

— Ce qui l'a étonnée, continua Laura Putnam, c'est qu'il soit seul. Généralement, dans ce genre d'endroit, sauf si...

Elle éclata de rire.

— Si quoi ?

— À moins qu'il aime les Blacks, compléta-t-elle. C'en est plein là-bas. Des rastas aussi. Très exotiques.

Ils continuèrent leur repas plus que léger. Comme la plupart des Américains, Laura grignotait à peine au déjeuner. Elle guigna Malko, le regard coquin.

— Ça vous rend service ?

— J'espère.

— Alors, offrez-moi un cognac français. Pour me donner du courage avant de retourner à la Maison-Blanche.

Malko lui commanda avec plaisir un Otard XO. Après tout, ce voyage de John Turner lui donnait une idée. Il laissa Laura savourer son cognac et ils partirent ensemble.

— Moi aussi, dit-il, je vais à la Maison-Blanche.

*

* *

Bien qu'il n'ait pas rendez-vous, Malko fut introduit tout de suite dans le bureau de Frank Capistrano.

— Vous avez du nouveau ? demanda celui-ci, sans même dire bonjour.

— Pas encore, reconnut Malko, mais peut-être une piste.

Il relata au *Special Advisor* ce que Laura Putnam venait de lui apprendre. L'Américain était déjà au courant pour Philip Westland, aussi il percuta instantanément.

— Je vais demander au FBI de me communiquer les listes de passagers sur tous les vols à destination des îles Vierges, au départ de Washington. À partir de demain.

— C'est un *long shot* avoua Malko, mais il vaut mieux mettre toutes les chances de notre côté.

— *You bet*, fit seulement Frank Capistrano. Tous les matins, le Président me demande où nous en sommes. Je suis assis sur un volcan.

*

* *

Après avoir franchi l'Anacostia, la rivière qui sert de frontière naturelle entre le District of Columbia et l'État du Maryland, à l'est de Washington, New York Avenue serpentait au milieu d'un nœud inextricable de freeways, au milieu de la végétation malingre de l'Anacostia River Park.

Juste au début de Prince George County, John Turner continua sur New York Avenue et atteignit la petite bourgade de Cheverly. On ne voyait plus un seul Blanc ! On se serait cru en Afrique. Il continua jusqu'à Kilmer Street, un quartier de vieilles maisons de bois dont la plupart étaient en ruines, abandonnées ou habitées par des squatters. Un environnement carrément sinistre.

Il se gara ensuite devant ce qui semblait être un hangar vide. Pas une lumière, pas un signe de vie. Il attendit près de cinq minutes au volant de sa Volvo, tous phares éteints. Il n'y avait qu'une route d'accès et, s'il avait été suivi, il s'en serait aperçu. Enfin, il sortit de la voiture et poussa une porte donnant dans le hangar. À peine eut-il parcouru deux mètres que trois silhouettes surgirent de la pénombre.

Des Blacks en blouson de nylon noir matelassé, le crâne rasé. Des armoires à glace. Ils l'entourèrent et l'un d'eux demanda :

— *Hey, man, where do you think you re going ? This is private, here. Get lost.*⁽³⁸⁾

— Dites à « Black Knight » que son frère est là, fit simplement John Turner, les mains dans les poches de son manteau.

Il n'était pas armé, mais ils pouvaient penser qu'il l'était.

Ils parurent surpris, puis l'un d'eux tira un portable de sa poche et se mit à parler à voix basse, tandis que ses deux copains encadraient John Turner, impassible. Le Black referma son portable et lança :

— *O.K. Come along.*⁽³⁹⁾

Il les suivit à travers le hall de l'usine désaffectée. Ils ressortirent par une porte de derrière, zigzaguerent entre plusieurs bâtiments, en traversèrent un autre où des caisses s'empilaient jusqu'au plafond, sous la garde de plusieurs Noirs en train de jouer aux cartes. Des marchandises « tombées » de différents camions et revendues à bas prix. Il y avait, empilés les uns sur les autres, assez de meubles de Romes et de Claude Dalle pour meubler un palais. Atteignant enfin une baraque en bois où il y avait de la lumière, le Noir au portable frappa trois coups à la porte et s'effaça pour laisser entrer John Turner, demeurant lui-même à l'extérieur. À peine celui-ci eut-il poussé la porte qu'une silhouette gigantesque se dressa devant lui.

Un Black de près de deux mètres, en T-shirt noir, ce qui lui donnait l'air d'être nu. Une grosse chaîne d'or autour du cou. Les cheveux rasés lui aussi. Un Glock 9 mm passé dans une ceinture de cuir. Il étreignit John Turner comme si c'était vraiment son frère, et dit d'une voix

basse impressionnante :

— *Allah Akbar !* Que la bénédiction d'Allah soit sur toi, *brother !*

Dans cette banlieue pouilleuse de Washington, cela semblait irréal. John Turner sourit sans répondre. Il n'aimait pas trop les démonstrations.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Nous t'attendons.

Abu Jihad, dit « Black Knight », était un des rescapés du mouvement des Panthères noires, un converti à l'islam de longue date, qui haïssait l'Amérique et les Blancs. John Turner ne trouvait grâce à ses yeux que parce qu'il appartenait à Al-Qaida. « Black Knight » avait été plusieurs fois en Afghanistan, mais le FBI l'ignorait car il avait pris la précaution de transiter par Londres, Dubaï et le Pakistan. Il survivait en faisant des hold-up et avait déjà passé six ans dans un pénitencier.

John Turner sortit une grosse enveloppe de sa poche.

— Voilà ce dont vous avez besoin.

— O.K. Je vais te présenter ceux qui viennent avec moi.

Il siffla entre ses dents et une porte donnant sur une autre pièce s'ouvrit sur un couple de Noirs. L'homme était de la même taille et de la même corpulence que « Black Knigh », avec un front bas et l'air mauvais. Un gilet de corps découvrait des épaules énormes et des avant-bras monstrueux. Il tendit à John Turner une main large comme une soucoupe.

— *Hi, brother*, je suis Abu Kassim. Tu peux m'appeler Sam.

Derrière lui, se tenait une Noire. Hallucinante de beauté. On aurait dit un des mannequins noirs qui posaient dans *Ebony*. La lippe dédaigneuse, les lèvres peintes, si sombres qu'elles en paraissaient noires, les cheveux défrisés, plaqués avec de la gomina, des sourcils bien dessinés, elle était plus que belle. Elle portait un caraco s'arrêtant au-dessus du nombril, très ajusté sur sa poitrine, et un short ultracourt qui découvrait des jambes de trois mètres de long, encore allongées par des hauts talons. N'importe quel Blanc serait tombé en pâmoison devant une créature pareille. John Turner lui adressa un sourire un peu figé et elle lui tendit la main.

— *I am sister Credence Proudfoot*, dit-elle.

Les mains de la jeune femme étaient deux fois plus longues que les siennes, avec des ongles artificiels carrés, nacrés. Des griffes de fauve.

— *Sister Credence* n'a pas encore trouvé la Vraie Foi, précisa « Black Knight », mais elle est des nôtres.

La Noire adressa à John Turner un sourire à faire tomber un évêque. Si elle se convertissait et se mettait à faire du prosélytisme, avec son physique très différent de sainte Thérèse de Lisieux, elle allait remplir La Mecque.

Le trio ne passait pas inaperçu, mais John Turner pouvait

difficilement leur demander d'être moins voyants. Credence Proudfoot se retourna pour prendre un paquet de cigarettes et il put admirer une croupe callipyge à rendre fou n'importe quel homme normal. Elle alluma sa cigarette et resta là, à observer les trois hommes à travers ses paupières mi-closes, comme un fauve à l'affût. Des trois, c'était peut-être la plus dangereuse. Officiellement chanteuse et go-go girl, c'était un pur produit du gangsta rap, une dure qui servait de chauffeur pour les hold-up de ses deux amants. Elle aussi haïssait *l'establishment* et avait combattu au sein des Black Panthers. Elle était capable d'arracher les yeux d'un homme avec ses ongles, ce qu'elle avait d'ailleurs fait une fois à un ivrogne qui avait eu la mauvaise idée de vouloir la violer.

John Turner regarda sa montre. Inutile de s'attarder.

— Soyez à *l'Emerauld Beach* dans trois jours, dit-il. Dès votre arrivée, contactez le frère dont je vous ai donné le numéro. Ensuite, attendez-moi.

— O.K., approuva « Black Knight ». Vous pouvez compter sur nous, *brother*.

Penchée sur un bureau, Credence Proudfoot était en train d'aspirer une ligne de coke et ne s'aperçut même pas du départ de John Turner. Sa vie se résumait à quelques émotions simples : conduire le « *get-away car* »⁽⁴⁰⁾, un 357 Magnum à portée de la main, se faire baiser et se laver le cerveau à la cocaïne.

« Black Knight » raccompagna John Turner à travers le dédale des vieilles usines abandonnées.

En remontant dans sa voiture, l'agent de la CIA se sentait plus tranquille. Remettre l'argent à « Black Knight » était la dernière tâche dangereuse qui lui incombait. C'est lui qui avait exigé qu'ils ne se le procurent pas en commettant un hold-up, qui pouvait tourner mal. Il avait besoin d'eux. Désormais, c'était de la routine. Encouragé par le précédent du 11 septembre, il ne voyait pas ce qui pouvait clocher. Tous ceux qui étaient impliqués dans son projet étaient motivés et s'y étaient préparés depuis des mois.

En roulant dans New York Avenue en direction de l'est, il ressentit une certaine fierté. L'autre projet lui avait été amené déjà conçu par les gens qui entouraient le Cheikh. Celui-ci était *son* œuvre, de A à Z. Cela valait de prendre quelques risques. Le lendemain, ironie du sort, il se retrouverait à son bureau de Langley, en train d'examiner des liasses de rapports qui ne contenaient pas grand-chose.

*

* *

— Rien ! annonça Frank Capistrano, l'air dépité. J'ai fait « cribler » tous les vols à destination des îles Vierges jusqu'à la fin de l'année.

Nous avons retrouvé le nom de Philip Westland, mais pas John Turner. À moins qu'il ne voyage sous une fausse identité.

Malko secoua la tête.

— Peu probable. Il est trop intelligent pour cela. Et, avec les nouvelles mesures de sécurité, on vérifie systématiquement les identités de tous les passagers à l'embarquement.

Les deux hommes se trouvaient dans le bureau du *Special Advisor* de la Maison-Blanche et aucun bruit ne leur parvenait. Ils se regardèrent, perplexes et déçus. Malko dut avouer :

— Je me suis trompé.

Frank Capistrano frottait l'une contre l'autre ses grosses mains poilues. Visiblement rongé par l'angoisse. Le matin même, le président des États-Unis lui avait encore demandé où en était son enquête. Il respira profondément.

— Malko, dit-il, on ne peut pas rester comme cela. J'ai appris que les rumeurs que nous avons lancées à l'intérieur de l'Agence sont parvenues jusqu'au Bureau. Ils se lèchent les babines à l'idée qu'on puisse découvrir un partisan de Bin Laden à Langley. Ça, c'est une chose. Mais si un attentat est commis et que nous n'avons rien fait, ils vont se déchaîner. Alors, je suis obligé d'agir.

— Comment ?

— Je vais demander au FBI d'arrêter John Turner et Philip Westland.

— Sous quelles inculpations ?

— Pour Philip Westland, ce n'est pas difficile : son engagement en Afghanistan. Pour John Turner, c'est plus délicat. Mais peut-être découvrira-t-on quelque chose dans son ordinateur.

Malko lui adressa un regard incrédule.

— Cela m'étonnerait beaucoup. Il est trop prudent pour cela. Si vous arrêtez ces deux hommes, Al-Qaida sera alertée et différera son opération, s'il y en a une en cours.

— Je ne peux pas courir le risque que vous me demandez, avoua Frank Capistrano.

Un lourd silence régna dans le bureau pendant un long moment, rompu par Malko.

— Il reste une piste que nous n'avons pas totalement explorée. Celle du changeur pakistanais de Brooklyn, Gulbuddin al-Rashid.

— Il est mort.

— Lui, oui, mais il reste des employés. Ils ont peut-être vu quelque chose. Si cet homme a été liquidé, c'est parce qu'il pouvait parler. La seule explication, c'est qu'il connaissait John Turner.

— Et alors ?

Malko eut un sourire froid.

— Ça vaudrait la peine de tenter de les faire parler.

— Comment ? En leur envoyant le FBI ?

— Non. En y allant nous-mêmes. Faites-vous confiance à Chris Jones et à Milton Brabeck ?

Pris de court, Frank Capistrano eut l'air surpris.

— Oui, bien sûr, fit-il.

— Connaissent-ils John Turner ?

— Je n'en sais rien. Pourquoi ?

— Notre seule chance de faire parler ces gens, expliqua Malko, c'est de tenter une opération à la limite de la légalité. Je suis prêt à aller là-bas, avec une photo de John Turner et messieurs Brabeck et Jones. Mais il faudra utiliser des méthodes, disons, brutales. Ce n'est possible que si vous nous couvrez.

Frank Capistrano n'hésita pas le quart d'une seconde.

— Évidemment que je vous couvre, dit-il. S'il y a une chance sur un million, cela vaut la peine.

— Alors, conclut Malko, convoquez Chris Jones et Milton Brabeck. Faites-leur jurer de garder le silence, assurez-les qu'ils seront couverts et envoyez-les-moi. Si cette dernière démarche ne donne rien, vous arrêterez John Turner et Philip Westland, et moi, je retournerai passer les fêtes à Liezen.

Frank Capistrano était déjà au téléphone.

— Ne bougez pas du *Willard*, dit-il.

*

* *

Chris Jones et Milton Brabeck irradiaient de bonheur, comme des dalmatiens retrouvant leur maître. Toujours semblables à eux-mêmes : cheveux ras, yeux gris, cravates multicolores et costumes mal coupés, dissimulant mal des masses musculaires inquiétantes. Plus les bosses des diverses armes dont ils s'obstinaient à s'encombrer. À eux deux, ils représentaient la puissance de feu d'un petit porte-avions.

— On savait pas que vous étiez là ! dit Chris Jones. On s'emmerde : on fait de l'instruction à des connards qui ont peur dans le noir. La D.O. est en pleine réorganisation.

— Alors, où on va cette fois-ci ? demanda Milton Brabeck, tout émuoustillé.

Bien qu'Américains à 100 %, considérant le monde au-delà de la côte Est comme un *no man's land* hostile et plein de bestioles à la capacité de nuisance effroyable, ils s'étaient laissé entraîner par Malko, au cours des années, dans des pays dont le seul nom leur donnait la chair de poule. N'ayant peur ni de Dieu – forcément de leur côté – ni du Diable, ils ne craignaient que les moustiques, les virus et les microbes.

— À New York, dit Malko. Précisément à Brooklyn.

Chris Jones fit la grimace.

— C'est déjà plus chez nous. Il y a plein de *gooks* là-bas. Du *nigger*, du *spic*, et d'autres trucs pas ragoûtants. Des mecs en turban. Et on va faire quoi ?

Malko sortit une photo remise par Frank Capistrano.

— Ce visage vous dit quelque chose ?

C'était un portrait de John Turner. Ils l'examinèrent longuement et finirent par laisser tomber en chœur :

— Non.

Soulagé, Malko se dit qu'il pouvait aller plus loin. Si on leur avait dit qu'il s'agissait d'un traître, et de la CIA, en plus !

— Voilà, dit-il, nous allons voir des Pakistanais, à Brooklyn.

— Beurk ! fit Milton Brabeck. Des potes à cet enculé de Bin Laden. Faudrait tuer tous les Arabes.

— Les Pakistanais ne sont pas des Arabes, corrigea Malko. Mais ceux qu'on va voir travaillent probablement avec Al-Qaida.

— On va leur péter la gueule ? demanda, gourmand, Chris Jones.

— J'ai besoin d'une information, précisa Malko. Je pense que l'homme dont je vous ai montré la photo est connu là-bas. Mais ils ne vont pas l'admettre facilement, même si je le leur demande avec le sourire.

Chris Jones leva un index monstrueux et sagace.

— On m'a toujours dit qu'on obtient plus avec une parole aimable et un pistolet qu'avec une parole aimable toute seule.

Voilà quelqu'un qui avait tout compris de la vie.

— Alors, en avant pour Brooklyn, dit Malko. Comme vous avez votre artillerie, on va prendre l'Amtrak.

*

* *

Le vigile barbu armé d'un riot-gun qui surveillait l'entrée du bureau de change jeta un regard intrigué et inquiet aux trois Blancs qui venaient de pénétrer dans la petite officine. Il faut dire que Chris Jones et Milton Brabeck évoquaient plus le FBI que l'Abbé Pierre. Pas un client. Malko se pencha à travers la grille protégeant le comptoir et demanda à un jeune homme en train de lire le Coran :

— M. Gulbuddin al-Rashid, s'il vous plaît ?

L'autre lui jeta un regard étonné.

— M. Al-Rashid n'est pas là. Il a été assassiné il y a deux semaines.

— Qui le remplace ?

— Son neveu, Mamoud.

— Je peux le voir ?

— Il n'est pas là.

Malko toisa le jeune homme.

— Il y a longtemps que vous travaillez ici ?
— Un an, pourquoi ? Vous êtes de la police ?
— Pire que ça, lança Chris Jones.
— Je voudrais simplement un renseignement, expliqua Malko.
Connaissez-vous cet homme ?

Il glissa sous les barreaux la photo de John Turner. Le jeune homme y jeta à peine un coup d'œil et dit simplement « non », avant de se replonger dans la lecture de son Coran. Voyant que les trois hommes ne partaient pas, il releva la tête.

— Vous voulez changer de l'argent ?
— Non, dit Malko, je voudrais voir M. Mamoud al-Rashid.
— Si vous ne voulez pas changer d'argent, il faut partir, fit le jeune homme.

Comme ils ne bougeaient pas, il se mit à vociférer à tue-tête en urdu. Plusieurs choses se passèrent alors simultanément. Le vigile déboula de l'extérieur de la boutique, son riot-gun au poing. Il ne dépassa pas la porte. Comme par un tour de prestidigitation, Chris Jones venait de faire surgir un imposant 357 Magnum chromé au canon de six pouces et en avait placé le canon juste entre les deux yeux du barbu.

— Si tu ne lâches pas ta pétoire *tout de suite*, dit-il gentiment, tu vas aller ramasser ta cervelle sur les murs. Et il y aura des saletés partout.

Le riot-gun tomba sur le sol avec un bruit métallique.

Le jeune employé poussa un hurlement de douleur : Milton Brabeck l'avait saisi à la gorge et l'attirait vers lui, tentant de faire passer sa tête entre deux barreaux, ce qui était de toute évidence impossible, sauf en laissant ses oreilles de l'autre côté... De la main gauche, le gorille saisit le canon de son Glock 9 mm et commença à marteler le crâne du jeune homme, comme pour le refaçonner.

— On veut pas changer d'argent, dit-il. Mais, *moi*, je veux changer ta gueule. Elle me plaît pas.

Si un représentant de la Ligue des droits de l'homme avait été présent, il en aurait couiné d'horreur. Le jeune homme se mit à pousser des cris d'orfraie. Malko lui adressa un sourire angélique. Le *vrai* dialogue pouvait commencer. Il remit la photo sous le nez du jeune Pakistanais.

— Vous êtes certain de ne pas le connaître ?

Avant qu'il puisse répondre, Milton Brabeck arma son Glock, posa l'extrémité du canon sous le menton de l'employé et avertit d'une voix d'outre-tombe :

— Attention, c'est comme à la télé. Tu n'as droit qu'à une seule réponse.

Terrifié, le garçon demeura muet, les yeux roulant dans ses orbites. Malko entendit alors un bruit de pas, venant du haut. La pression du Glock s'accrut et tout à coup, l'employé se mit à hurler :

- Oui, oui, je le connais.
- Comment ? demanda Milton Brabeck.
- Il est venu chercher de l'argent.

Malko intervint :

- Quand ?
- Je ne me souviens plus. Il y a quelques mois.

Malko en aurait hurlé de joie. Enfin, il avait *un* témoin !

John Turner ne pouvait plus s'en sortir.

- Quel argent ? demanda-t-il.

Le jeune homme n'eut pas le temps de répondre. Une porte dissimulée dans la cloison s'ouvrit dans son dos. Un homme en surgit. Un barbu en tenue pakistanaise, au regard halluciné, un riot-gun au poing.

Exactement face à Malko.

Éructant un cri sauvage, il leva son arme et appuya sur la détente.

CHAPITRE XVII

La détonation, assourdissante, fit trembler les murs de la petite officine, déclenchant un nuage de plâtre. Malko, tétanisé pendant une fraction de seconde, vit la leur rouge jaillir du riot-gun, et s'attendit à recevoir la charge de plombs en plein visage. Mais il sentit tout juste le souffle brûlant des gaz, sur le côté droit de sa tête. Par contre, le jeune employé menacé par Milton Brabeck poussa un hurlement et sembla plaqué contre la grille par une main invisible.

C'est sur *lui* que venait de tirer le nouveau venu, lui criblant le dos de plombs.

Le barbu au riot-gun n'eut pas le temps de recharger. Sans viser, Milton Brabeck avait appuyé sur la détente du Glock et laissé son doigt pressé dessus. Lâchant son arme, le barbu se mit à danser une sorte de danse de Saint-Guy, repoussé contre le mur du fond par les projectiles qui s'enfonçaient dans son corps. Il s'effondra sur lui-même, mort avant d'avoir touché le sol.

Le vigile, lui, blanc comme un linge, était transformé en statue, sous la menace du 357 Magnum de Chris Jones. Ce dernier, sans se retourner, lança à Milton Brabeck :

— Tu es O.K. ?

— Tout le monde est O.K., affirma le gorille d'une voix calme.

Ce qui n'était pas tout à fait exact : l'assassin de l'employé était très, très mort et sa victime qui râlait, effondrée contre le comptoir, ne valait guère mieux. L'âcre odeur de la cordite avait envahi la boutique, piquant les narines de Malko.

— Milton, allez voir là-haut s'il y a encore quelqu'un, demanda celui-ci.

Le gorille franchit la partie mobile de la cloison de séparation et disparut dans l'escalier en colimaçon, l'arme au poing. Malko s'approcha de l'employé qui râlait de plus belle, de la mousse rose autour de la bouche. Il avait déjà les yeux vitreux et son dos était une vraie boucherie.

— Vous m'entendez ? demanda Malko, penché sur lui.

Le blessé ne répondit pas. Son souffle s'accéléra, il eut une sorte de hoquet et, brusquement, plus aucun son ne sortit de sa bouche. Les poumons truffés de plombs, il ne respirait plus. Milton Brabeck réapparut, poussant devant lui une femme de type oriental, la tête couverte d'un foulard, l'air terrorisé.

— Il y avait ça en haut, dit-il.

Des gens s'étaient massés sur le trottoir, devant la boutique. La

police n'allait pas tarder à arriver. Malko prit son portable et appela Frank Capistrano.

— Je suis en *meeting*, répondit ce dernier.

— Moi, je suis à Brooklyn, fit Malko sèchement. Chez le changeur. Un des employés a parlé. Il a déjà vu notre « client ».

— *Great !* Il faut qu'il en dise plus, fit aussitôt le *Special Advisor*.

— Il est mort, dit Malko, tué par son patron, le neveu de l'homme abattu il y a quinze jours, Gulbuddin al-Rashid, qui a préféré l'empêcher de parler que nous abattre. Nous sommes sur place et on continue les recherches. Faites prévenir le NYPD, qu'ils ne nous créent pas de problèmes.

Il était temps. Une sirène se rapprochait à toute vitesse. Sagement, les deux gorilles rentrèrent leurs armes et, au premier policier qui se présenta dans la boutique, arme au poing, brandirent leur carte du Secret Service, leur couverture officielle. En trois minutes, l'officine du changeur fut pleine d'uniformes, et les discussions commencèrent.

*

* *

Cette fois, George Tenet, le directeur de la CIA, participait à la réunion, dans le bureau de Frank Capistrano. L'heure des décisions était venue. Le conseiller de la Maison-Blanche se tourna vers Malko.

— Résumez-nous ce que nous savons, demanda-t-il. Qu'avez-vous appris à Brooklyn ?

— L'employé du changeur « hawala » a reconnu John Turner sur la photo. Il n'a pas pu en dire plus, son patron l'a abattu sous nos yeux. Il a sacrifié sa vie pour l'empêcher de parler, se faisant abattre immédiatement par Milton Brabeck. Nous avons tout fouillé, interrogé la secrétaire, mais personne n'a pu nous en dire plus.

George Tenet remarqua :

— C'est léger...

— Certes, reconnut Malko. Mais, apparemment, le patron de cette officine « hawala », utilisée par Al-Qaida pour les transferts de fonds, a été abattu, d'après le signalement donné à la police, par le même homme que celui qui a tenté de faire sauter l'avion où je me trouvais : John Reed. Je m'étais demandé pourquoi cet homme avait été tué. Maintenant, il y a une explication : il devait connaître John Turner, puisque son employé l'a reconnu sur la photo...

Le directeur de la CIA hocha la tête.

— Tout cela est une magnifique construction de l'esprit, mais *tous* vos témoins sont morts. Quoi d'autre ?

— La coïncidence entre un voyage de John Turner aux îles Vierges, il y a quelques mois, et celui que doit y effectuer, dans les jours qui

viennent, un autre membre américain d'Al-Qaida, Philip Westland dit Abu Suleyman.

Ce fut au tour de Frank Capistrano de préciser :

— J'ai fait vérifier toutes les listes de réservations à destination des îles Vierges pour les jours prochains, précisa-t-il. Le nom de John Turner n'y apparaît nulle part.

— Vous avez pensé à Montréal ? demanda Malko.

— J'ai pensé à Montréal.

Un ange passa dans un silence de mort, drapé dans un drapeau vert, et s'enfuit vers le parc de la Maison-Blanche.

— Quel objectif stratégique pourrait se trouver aux îles Vierges ? demanda Malko.

Frank Capistrano laissa tomber :

— En cette saison, du soleil et la mer.

— Il y a aussi une grosse raffinerie de pétrole sur l'île de Sainte-Croix, ajouta George Tenet, une des plus importantes des États-Unis.

— On peut toujours la faire surveiller, soupira Frank Capistrano. En utilisant l'armée.

George Tenet se leva après avoir regarder sa montre avec ostentation.

— Tenez-moi au courant, demanda-t-il, mais soyez prudents. Un homme reconnu sur une photo par un mort, cela ne tient pas trente secondes devant un Grand Jury.

Dès que Frank Capistrano fut seul avec Malko, il poussa un soupir résigné.

— Il donnerait n'importe quoi pour que John Turner soit innocent. C'est normal, il défend sa maison. Moi, je suis sûr que vous êtes sur la bonne piste. Je vais demander au Président de trancher. On ne peut pas rester le bec dans l'eau. Je pense qu'il va ordonner l'arrestation de John Turner.

— Il travaille toujours au centre antiterroriste ?

— Je pense que oui. Sinon, George nous l'aurait dit, mais on va vérifier.

Il appuya sur le bouton de l'interphone et demanda à sa secrétaire d'appeler la D.O. à Langley pour savoir si John Turner était à son poste.

Tandis qu'il attendait la réponse, il alluma un de ses gros cigares avec le Zippo de table posé devant lui. Le téléphone sonna quelques instants plus tard et, au bout de quelques secondes, Malko vit la mâchoire de Frank Capistrano se décrocher.

— Quoi ! lança-t-il. Il est *en vacances* !

Il raccrocha et lança à Malko :

— John Turner est en vacances depuis hier soir à 18 heures. Il doit revenir le 3 janvier.

On était le 22 décembre.

— Ce n'est pas un délit d'être en vacances, remarqua Malko. Surtout en cette saison. Moi, j'aimerais bien être à Liezen. Il faudrait quand même savoir où il est en vacances.

La secrétaire de Frank Capistrano se remit au travail. Au bout de trois coups de fil, ils furent fixés. La date des vacances de John Turner était connue depuis quinze jours car il l'avait déposée au service du personnel, mais personne ne s'en était préoccupé.

— Il n'a pas dit où il allait ? insista Malko.

— Non, et personne ne le lui a demandé. Il est peut-être tout simplement chez lui.

— Je vais faire un saut à Falls Church, dit Malko. On se retrouve pour déjeuner.

— O.K. 12 h 30 au *Old Ebbit Grill*.

*

* *

Une voix de femme fit sursauter Malko, debout devant l'entrée de la maison de John Turner.

— Vous chercher M. Turner ?

Il se retourna et vit une femme en canadienne, sûrement une voisine.

— Oui, fit Malko.

— Il est parti ce matin tôt, dit-elle. Je l'ai vu mettre une valise dans le coffre de sa voiture.

Malko remercia et repartit vers Washington. Il s'arrêta à Falls Church pour téléphoner d'une cabine. Le numéro de John Turner ne répondait pas. Pas de répondeur. Frank Capistrano allait grimper au plafond.

*

* *

John Turner conduisait sagement, veillant bien à rester en-deçà de la limite des 55 miles. Il traversait la Géorgie et le temps commençait à se dégager. C'est à la dernière minute qu'il avait décidé de partir en voiture, après avoir lu dans le *Washington Post* le récit de l'incident de Brooklyn. Aucune mention de son nom, bien entendu. D'après le journal, un petit bureau de change avait été attaqué par des voyous qui avaient abattu les deux employés avant de s'enfuir. Il était sceptique sur cette version : tout le quartier savait que l'officine appartenait à une puissante famille pakistanaise et que l'argent se trouvait en sûreté dans les bureaux du premier étage.

Il bâilla. C'était long de conduire de Washington à Miami, sur un unique freeway monotone longeant parfois la côte, coupé de stations-

service et de fast-foods. Il mit la radio, de la musique classique, et se demanda où il se trouverait dans un mois. Cette fois, il avait emporté, en sus de son passeport, un autre document, un « vrai-faux » passeport, émis à l'époque où il travaillait pour la CIA sous une fausse identité, et que personne n'avait songé à lui réclamer. Il l'avait fait renouveler régulièrement et pouvait parfaitement s'en servir. Il faudrait chercher dans les archives des opérations clandestines pour en retrouver la trace. Après deux ans, tout était microfilmé et c'était la croix et la bannière pour faire sortir un document.

Allait-on le rechercher ?

Il n'en savait rien. Si ses tentatives pour desserrer l'étau autour de lui avaient partiellement échoué, celles de ses adversaires – il fallait bien les appeler ainsi – n'avaient pas mieux réussi. Il se savait soupçonné, sans plus.

Et, désormais, il était trop tard : il était bien décidé à ne jamais revenir aux États-Unis. Ne pas tenter le diable. Il n'irait pas au Pakistan non plus. Depuis une semaine, il avait vendu discrètement tous ses avoirs boursiers et viré les sommes au crédit d'une banque des Cayman Islands. De là, cela basculait sur une entité entièrement opaque où personne ne risquait de retrouver ces fonds. Il avait assez pour vivre tranquillement un bon moment.

*

* *

— Les Autrichiens n'arrivent pas à tirer un mot de John Reed, annonça Frank Capistrano. Il les promène, prétend qu'il a voulu se suicider et qu'il ne connaît personne de la mouvance Al-Qaida. On a montré sa photo au vigile de Brooklyn et celui-ci le reconnaît formellement comme étant le meurtrier de Gulbuddin al-Rashid.

Installés dans un box d'une des salles du *Old Ebbit Grill*, les deux hommes bavardaient à voix basse, devant deux assiettes d'huîtres « Blue Point ».

— Que répond-il à cela ?

— Que l'autre se trompe, que ce n'est pas lui. On n'a pas retrouvé l'arme. Un pistolet sûrement muni d'un silencieux. C'était une exécution, rien n'a été volé en haut alors que le coffre était ouvert. Ce qui est intéressant, c'est que John Reed avait sur lui plusieurs milliers de dollars en billets de cent. On a pu en retracer certains. Ils viennent d'une agence de la Bank of New York de Brooklyn.

— De l'officine « hawala » ?

— Ils n'ont pas pu le dire avec certitude, mais c'est possible.

— John Turner aurait donc récupéré de l'argent là-bas et payé ce tueur avec une partie de ces fonds.

— C'est vous qui le dites, fit prudemment l'Américain, mais cela collerait avec ce qu'on sait... De toute façon, je crains que John Reed ne parle pas.

— Donc, nous sommes au point mort, conclut Malko. John Turner est dans la nature, parti en voiture, Dieu sait où.

— Il n'est pas parti aux îles Vierges en voiture, remarqua Frank Capistrano. De toute façon, j'ai déjà prévenu l'INS. Dès qu'il franchit un poste d'immigration, il est repéré.

— Les îles Vierges font partie des États-Unis, objecta Malko.

— Pas tout à fait, c'est un statut à part. Il y a un contrôle d'immigration et de douane.

— Que peut-on faire d'autre ?

— Nous avons transmis un avis d'alerte à la raffinerie de Sainte-Croix. Ils ont renforcé sa protection.

— Ce sont des mesures *passives*, remarqua Malko. Comme la prière.

— Vous avez une autre idée ? demanda Frank Capistrano, presque agressivement.

Les deux hommes bavardaient dans le brouhaha de la grande brasserie, protégés par l'anonymat de leur box.

— Il reste une piste, souligna Malko. Philip Westland. Qui, *lui*, va aux îles Vierges. J'aimerais bien le « prendre en compte » là-bas.

— J'allais vous le proposer, dit aussitôt Frank Capistrano. C'est notre dernière piste, même si elle est extrêmement fragile. Mais je ne vous laisse pas partir seul là-bas. Chris Jones et Milton Brabeck vous accompagneront. Au cas où vous auriez raison. En plus, en tant que membres du Secret Service, ils ont le droit de voyager avec leur artillerie sur les lignes américaines. Il vaudrait mieux prendre de l'avance, afin de l'accueillir à son arrivée, ce jeune homme.

— Dans ce cas, je pars demain, proposa Malko.

— Veinard ! fit ironiquement le conseiller spécial de la Maison-Blanche, vous allez passer les fêtes au soleil.

Sa gaieté était totalement factice et ses yeux ne souriaient pas. Pour se remonter le moral il commanda un cognac Otard XO qu'il réchauffa longuement entre ses gros doigts.

Malko garda le silence. Il sentait bien que, si le *Special Advisor* de la Maison-Blanche croyait à la culpabilité de John Turner dans les attentats du 11 septembre, il n'envisageait pas de nouveaux attentats. Ce qui le rendait un peu plus serein.

*

* *

Chris Jones regarda les Noirs qui pullulaient à l'aéroport de Saint-Thomas et remarqua d'un ton résigné :

— C'est vrai, ce sont des nègres, mais *nos* nègres.

— En plus, ici, il fait chaud et il y a des McDo, renchérit Milton Brabeck.

Les deux gorilles arboraient leurs tenues tropicales : lunettes noires Zippo, monture jaune pour Chris, verte pour Milton, chemise hawaïenne à longs pans et pantalon de toile.

Charlotte Amalie, capitale de l'île de Saint-Thomas, grouillait d'animation, charmante avec ses vieilles maisons de bois aux volets peints et aux toits de tôle rouge. L'île avait appartenu un peu à tout le monde, des Danois aux Américains, en passant par les Britanniques et les Espagnols. Depuis le début du XX^e siècle, l'archipel se répartissait entre les États-Unis – Saint-Thomas, Saint-John, Sainte-Croix – et la Grande-Bretagne. Tous les styles architecturaux s'étaient empilés en désordre. Malko et les deux gorilles gagnèrent l'hôtel 1849, sur Government Hill, en haut d'un escalier escarpé. Ocre et rose avec des volets verts et un restaurant installé sur une terrasse, il dominait Kongensgade, le centre de la ville, et le port.

Il devait faire 28 C° et un soleil éblouissant brillait sur la petite île. Malko s'installa dans son penthouse et gagna la terrasse. De là, il avait une vue magnifique sur la rade, où étaient ancrés une demi-douzaine de *cruise-ships*, des navires de croisière emmenant des milliers de passagers à travers les Caraïbes pour une semaine, pendant laquelle ils se gointraient de nourriture et faisaient du shopping. Saint-Thomas et, plus à l'est, l'île franco-hollandaise de Saint-Martin étaient des zones franches, la dernière chance pour ces Américains du quatrième âge embarqués à Miami de goûter quelques effluves d'aventure bien apprivoisée.

Malko fixa son regard sur trois de ces « monstres » amarrés à la queue leu leu en face du centre commercial Heavensight. Des buildings flottants, laids et fonctionnels. Un autre – le Norway – beaucoup plus petit, était ancré, lui, en plein milieu de la rade en face de Hassil Island, et il y en avait encore deux autres dans un mouillage à l'ouest, entre Charlotte Amalie et l'aéroport. Chacun de ces *cruise-ships* abritait entre deux et trois mille passagers.

Tout à coup, en faisant défiler quelques vieilles histoires dans sa tête, Malko eut une illumination. Il rentra en hâte dans sa chambre et composa le numéro de portable de Frank Capistrano.

Coupé. Il appela sa ligne directe.

— M. Capistrano est en *meeting*, annonça sa secrétaire.

— Sortez-le de son *meeting*, intima Malko. Il ne le regrettera pas. Dites-lui que j'ai trouvé pourquoi notre client est venu aux îles Vierges.

CHAPITRE XVIII

John Turner regardait à travers le hublot la mer des Caraïbes qui scintillait au-dessous de l'hydravion. Il avait décollé de Saint-Martin une demi-heure plus tôt et l'appareil se préparait à amerrir dans la baie de Saint-Thomas, juste en face de Charlotte Amalie. Le bimoteur amorça un virage et il aperçut les collines vertes piquetées d'innombrables maisons au toit de tôle.

Ils perdirent rapidement de l'altitude et les gros flotteurs entrèrent en contact avec l'eau calme. Une légère secousse, un ronflement de moteurs mis en « *reverse* », et l'hydravion amorça un demi-tour, se dirigeant vers le bassin où ils débarquaient. À moins de cent mètres du *Holiday Inn* bâti en bordure de Vétéran's Drive. John Turner y avait retenu une chambre sous le nom de Jack Talbert, le nom inscrit sur son « vrai-faux » passeport, émis des années plus tôt par le State Department à la demande de la CIA. Document dont la trace s'était perdue à tout jamais dans les méandres de l'administration.

Malgré l'échec de la mission de John Reed, il savourait le moment présent, se disant qu'il avait fait un parcours sans faute. Même si le Jamaïcain décidait de se mettre à table, il ne pourrait pas dire grand-chose, ne sachant rien de lui, sinon un nom de code, « Zuluman Tango Tango ». John Turner ne l'avait rencontré qu'à trois reprises pour lui remettre de l'argent et du « matériel ». De toute façon, en quittant Washington par la route, il avait effectué une rupture de filature efficace. Si on retrouvait sa trace, ce serait trop tard.

Sa Volvo était garée dans un parking longue durée de Miami, à l'abri des regards indiscrets. *Personne* ne savait où il se trouvait. Sa réservation sur le vol Miami – Saint-Martin avait été faite sous sa fausse identité, avec comme adresse une boîte postale en Virginie.

Il débarqua, fit sagement la queue à l'immigration, où son passeport U.S. n'attira qu'un regard indifférent, et, son sac de voyage à la main, partit à pied vers le *Holiday Inn*. En proie, intérieurement, à une grande excitation.

Les attentats du 11 septembre n'avaient été que très partiellement son œuvre. Il avait aidé à mettre en musique une idée qui ne lui appartenait pas, ayant été imaginée des années plus tôt par le Pakistanais Ramzi Youssef, qui croupissait en prison dans un pénitencier de l'État de New York pour le restant de ses jours, suite à un premier attentat contre le World Trade Center. Certes, John Turner avait fourni un travail considérable, *organisant* les quatre attentats simultanés du 11 septembre, grâce à sa connaissance de l'Amérique, et

avec l'aide de Philip Westland.

Il avait fallu tout calculer, trouver les « bons » vols, ceux qui partaient approximativement à la même heure d'aéroports pas trop distants les uns des autres, avec une charge de kérosène maximale, afin de créer le plus de dommages possible.

Il avait lui-même emprunté ces vols, surveillé ces aéroports, essayant d'anticiper les imprévus. Ensuite, il avait dû communiquer tout ce qu'il savait aux quatre équipes chargées de réaliser ces attentats. Afin de déjouer toute mauvaise surprise, il les avait rencontrées les unes après les autres, à Las Vegas, où l'on passait facilement inaperçu. Les rencontres avaient été brèves et discrètes : un briefing dans un parking, dans des toilettes ou dans des bars discrets.

Aucun des membres de cette opération ne connaissait les noms des autres. L'opération était entièrement cloisonnée. En dépit de ces précautions et de cette préparation, John Turner avait douté jusqu'à la dernière seconde que l'opération réussisse, tant elle était audacieuse. Les kamikazes étaient certes motivés, mais, à part deux pilotes professionnels, possédaient tout juste la technique nécessaire pour jeter leur appareil sur leur cible. Mais leur entraînement n'incombait pas à John Turner.

Lorsqu'il avait vu le premier Boeing 767 surgir dans le ciel de Manhattan et percuter la tour nord du World Trade Center, il n'en avait pas cru ses yeux. Ironie du sort, le seul problème qui avait surgi ne venait pas des terroristes, mais d'un retard dû au trafic aérien trop intense et qu'il n'avait pas pu intégrer dans ses calculs. Il avait été tout aussi étonné que les tours jumelles s'effondrent : cela non plus, personne ne l'avait prévu. Oussama Bin Laden dirait sûrement que c'était un signe d'Allah. John Turner pensait, lui, qu'il s'agissait d'une grosse erreur dans les calculs des architectes.

Il était arrivé au *Holiday Inn*. Il remplit rapidement une fiche à la réception, donna trois cents dollars de garantie et monta dans sa chambre. On était le 28 décembre. Dans trois jours, il serait le maître du monde. L'opération qu'il avait imaginée serait aussi spectaculaire que celle du 11 septembre, et encore plus facile à réaliser. Il s'était rendu en vacances aux îles Vierges quelques mois plus tôt, pour vérifier qu'elle était réalisable. Elle répondait exactement à ce que souhaitait Oussama Bin Laden : s'attaquer à l'économie et provoquer un choc émotionnel fort chez les Américains. Les passagers des croisières dans les Caraïbes étaient pour la plupart des retraités venant des quatre coins de l'Amérique et ce business touristique représentait un pan important de l'économie nationale.

De nouveau, avec très peu de moyens, il allait provoquer des dégâts incommensurables à l'Amérique.

D'après ses calculs, si tout se passait comme il l'avait prévu, il

pourrait y avoir, en sus des pertes matérielles, entre dix et quinze mille morts. Beaucoup plus qu'au World Trade Center. Sans parler de la désorganisation et des effets induits. Beaucoup d'îles des Caraïbes ne vivaient que des passagers de ces *cruise-ships*, qui se ruiaient tous les jours comme des sauterelles sur les innombrables boutiques *duty free*. Froidement, lucidement, il se dit qu'il allait faire mieux que le 11 septembre. Pourtant, il n'éprouvait aucune haine, ni même d'hostilité envers ses futures victimes. De braves gens qui compensaient une longue vie de travail par quelques petites joies éphémères.

Lui n'était pas en guerre contre l'Occident.

Il chevauchait simplement un destrier qui lui permettait de faire disparaître toutes ses frustrations.

*

* *

— Des *cruise-ships* ! De quoi voulez-vous parler ?

Visiblement, Frank Capistrano ne suivait pas la pensée de Malko. Celui-ci précisa :

— Je ne crois pas à la raffinerie de Sainte-Croix, trop bien protégée. Mais imaginez une attaque sur un des *cruise-ships* qui font escale ici tous les jours, avec des milliers de passagers. C'est facile de s'en emparer. Il n'y a aucune sécurité quand ils sont à quai. En plus, rien n'interdit de penser que des gens d'Al-Qaida pourraient déjà se trouver sur un de ces navires...

— Jésus-Christ ! fit Frank Capistrano. Je vais immédiatement faire « cribler » les listes des passagers des derniers départs de Miami, afin de vérifier si John Turner ne s'y trouve pas. Mais votre idée me paraît quand même un peu farfelue.

— Je ne pense pas, protesta Malko. Ces terroristes ont un système de pensée récurrent. Avant le 11 septembre, il y a eu *deux* tentatives ou projets similaires : d'abord l'Airbus d'Air France détourné à Alger en 1994. Les pirates de l'air avaient l'intention d'aller se jeter sur la tour Eiffel, mais ils ne savaient pas piloter... Ensuite, Ramzi Youssef voulait utiliser plusieurs appareils commerciaux pour s'en servir comme bombes volantes. Pour les navires, c'est pareil. Il y a eu déjà deux détournements : celui de l'*Achille-Lauro*, où des terroristes palestiniens ont assassiné un malheureux infirme juif, M. Klinghoffer, en le jetant par-dessus bord. Et l'affaire du *City of Poros*, dans le port du Pirée, avec de nombreux morts. Imaginez que des membres d'Al-Qaida s'emparent d'un *cruise-ship* et commencent à jeter les passagers pardessus bord... Le temps qu'on envoie des hélicoptères, il y aura des centaines de morts. Plus, s'ils coulent le navire... Ça ne doit pas être très difficile.

Il y eut un long silence au bout du fil.

— Bien, fit finalement le conseiller à la Maison-Blanche. Vous avez peut-être raison. Que comptez-vous faire, concrètement ?

— En attendant que vous retrouviez la trace de John Turner, « prendre en compte » Philip Westland dès qu'il débarque. C'est notre seule piste.

— Je vous rappelle, fit Frank Capistrano.

Malko regarda le dateur de sa Breitling. Il restait quarante-huit heures avant l'arrivée de Philip Westland à Saint-Thomas prévue pour le 28 décembre, et cinq jours avant le 31 décembre, le jour où il y aurait le plus grand nombre de *cruise-ships* dans l'île. Il essaya de se mettre dans la peau des terroristes pour deviner comment ils pouvaient procéder.

Monter à bord ne posait aucun problème. Et s'emparer du navire non plus. Une fois en mer, un navire était plus facile à diriger qu'un Boeing 767. Et, avec quelques milliers d'otages, les terroristes pourraient dicter leur loi. Si c'était des kamikazes, prêts à mourir pour accomplir leur mission, la perspective était effrayante. Il décida d'aller vérifier la façon dont on accédait aux paquebots ancrés dans la rade ou le long du quai de Heavensight. Finalement, c'était une bonne idée d'avoir emmené Chris Jones et Milton Brabeck.

*

* *

« Black Knight » écrasa un moustique sur son épaule et ouvrit les yeux. De la fenêtre de sa chambre de l'hôtel *Emerald Beach*, il apercevait un bout de plage et des gens en train de se baigner, ainsi qu'un énorme *cruise-boat* ancré à cinq cents mètres de là. Il était arrivé la veille, avec Credence Proudfoot et son copain Sam. Sans armes, aussi avait-il hâte d'aller récupérer ce qui les attendait sur l'île. Il allait se lever quand Credence Proudfoot posa une main légère, mais possessive, sur son sexe endormi.

— *Baby !* fit-elle d'une voix encore pâteuse, ne t'en va pas comme ça.

Etendue sur le dos, nue comme un ver, à part la fourrure frisée en haut de ses longues cuisses, elle paraissait encore plus grande. Elle noua ses doigts aux ongles nacrés autour du membre de « Black Knight » et commença à le masturber lentement, le faisant très vite grossir. Quand il fut dressé presque à la verticale du ventre de son amant, celui-ci attrapa Credence par les cheveux et abaissa son visage vers lui. Sans se formaliser, elle l'engloutit posément, tout en continuant à le masturber. Le Noir en ferma les yeux de satisfaction. Le matin, il était toujours raide comme une barre de fer. Très vite, oubliant les armes, il n'eut plus qu'une idée : enfoncer son gros

membre dans le ventre de sa femelle. Il écarta la tête de Credence Proudfoot et, d'elle-même, celle-ci s'agenouilla sur le drap, les reins creusés et les bras en croix, lui offrant sa croupe. Posant les mains sur ses hanches, « Black Knight » s'y enfonça lentement et bougonna :

— Ce que tu es serrée, petite salope !

— Je ne suis pas bien réveillée, protesta Credence Proudfoot.

Il arriva quand même à enfoncer les vingt-cinq centimètres de sa colonne d'ébène et commença alors un mouvement circulaire destiné à élargir l'étroit fourreau. Juste quand il commençait à coulisser en elle avec facilité, on frappa à la porte. Ils se figèrent.

— C'est Sam ! fit une voix de basse.

— *Motherfucker* ! gronda « Black Knight » en s'arrachant à Credence Proudfoot.

Il alla ouvrir et son copain eut un sourire égrillard devant son érection.

— *Hey, man* ! tu es bien réveillé...

Sans un mot, « Black Knight » se remit au travail, forçant la Noire à lents coups de reins. Sam sortit de la poche de son long short un gros pétard de hasch acheté la veille chez les rastas et commença à fumer, assis sur un coin du lit, le regard luisant posé sur la croupe de la jeune femme. Son sexe se tendit sous son short et, brusquement, il ôta le vêtement. Son membre était un peu plus court que celui de « Black Knight », mais recourbé et encore plus épais. Il commença à se masturber lentement, le regard fixé sur les deux corps enlacés qui s'agitaient doucement à côté de lui. Le long sexe de « Black Knight » apparaissait et disparaissait dans la croupe de Credence Proudfoot avec la régularité d'un métronome, chaque pénétration arrachant à celle-ci de sourds gémissements. Soudain, « Black Knight » se tourna vers son copain :

— *Hey, man*. Tu veux la finir ? Faut que je prenne une douche.

— *Yep* ! fit Sam en se levant.

Credence Proudfoot demeura strictement immobile. Calmement, Sam vint lui mettre son sexe bandé sous le nez. D'elle-même, elle se mit à le sucer avec application. Au fond, elle adorait partager la vie de ses deux mecs montés comme des ânes, qui se servaient d'elle comme d'une poupée gonflable.

— Ça va, intima Sam, agenouille-toi au bord du lit.

Credence obéit. D'un coup de reins précis, Sam l'embrocha jusqu'à la garde. Puis, balançant son corps d'avant en arrière, il continua à la forer placidement, jusqu'à ce qu'il éjacule avec un cri rauque. Ensuite, ils se retrouvèrent tous les trois sous la douche. Les seins de Credence Proudfoot semblaient en marbre tant ils étaient fermes.

Cinq minutes plus tard, ils partaient tous les trois dans leur voiture de location en direction de Crown Bay Marina. « Black Knight »

conduisait. Il se gara dans le petit parking à côté de la longue baraque de bois d'une épicerie *Gourmet at the sea*. Ils pénétrèrent ensemble dans le petit supermarché. À droite, les *delicatessen*, à gauche, les fruits et les conserves. « Black Knight » s'approcha de la grosse caissière noire.

— Fouad est dans les parages ?

— Oui, fit-elle, au fond, dans la partie en réfection.

Tandis que ses deux compagnons traînaient le long des rayons, « Black Knight » partit dans la direction opposée. Il trouva celui qu'il cherchait dans une pièce vide. Les deux hommes se reconnurent d'un coup d'œil et s'étreignirent. Fouad était un Palestinien installé depuis plusieurs années dans les îles. À la tête de plusieurs boutiques et d'une société d'importation, il importait notamment en fraude, de Saint-Martin, les fromages français non pasteurisés interdits par la douane américaine, mais dont raffolaient les consommateurs locaux.

— Tu as reçu ma livraison ? demanda « Black Knight ».

— Depuis trois jours. Tu es garé où ?

— En face, dans le parking.

— Attends-moi là-bas, dit le Palestinien.

« Black Knight » ressortit avec ses deux amis. Cinq minutes plus tard, Fouad apparut, poussant un chariot chargé de cartons au sigle de Tropical Foods Import. Une fois le coffre plein, ils durent se serrer dans la voiture car il fallait encore en mettre à l'intérieur. Ils regagnèrent ensuite *l'Emerauld Beach Hôtel*. Heureusement, leurs deux chambres donnaient sur le patio, en face des tennis, et ils n'avaient pas à passer par la réception.

Ils commencèrent à ouvrir les cartons alignés par terre dans la chambre de « Black Knight ». Le premier contenait de courts pistolets-mitrailleurs russes Borko, encore dans leur papier huilé d'origine. Six en tout. Le carton voisin abritait les chargeurs : quatre par arme. Les trois Noirs regardaient les armes étalées sur le lit, le regard luisant.

— Ça, c'est de la came ! s'exclama « Black Knight ».

Ces armes avaient suivi un circuit compliqué. Achetées à l'Ukraine par une firme jordanienne, elles avaient été expédiées au Pérou et, de là, avaient gagné l'île de Saint-Martin, dans la zone hollandaise, d'où elles avaient été ré-embarquées pour Saint-Thomas...

Ils ouvrirent les autres colis.

Il y avait des grenades de différents types : incendiaires, offensives, fumigènes et aveuglantes. Une centaine en tout. Un carton contenait des walkie-talkie, un autre des pistolets automatiques Herstal avec leurs munitions. Des chargeurs de quinze coups. Deux d'entre eux possédaient des silencieux. Ils se hâtèrent de tout ranger au fond de leurs valises et « Black Knight » regarda son gros chronomètre Breitling en or massif, dérobé dans un « pawn-sho » de Harlem.

— Faut y aller !

Ils fermèrent à clef les valises et la chambre puis reprirent leur voiture, traversant tout Charlotte Amalie jusqu'à Heavensight, le centre commercial situé juste en face du quai des *cruise-ships*. Trois navires étaient déjà à quai, déversant leurs flots de passagers. Credence Proudfoot et Sam gagnèrent un cybercafé situé un peu plus loin, et s'installèrent à la terrasse, au milieu d'autres Noirs. Volontairement, Credence croisa ses interminables jambes si haut qu'on pouvait apercevoir sa culotte. Les yeux cachés derrière des lunettes noires, elle ressemblait à une star hollywoodienne. Elle était parfaite pour attirer l'attention.

— Hé, *sister*, lança le barman, on ne t'a jamais vue par ici.

Credence lui jeta un regard froid.

— Si tu continues à me faire chier, tu ne risques pas de me revoir. Donne-moi un *diet Coke*.

Elle savait inspirer le respect, même si tous les mâles, en la voyant, ne pensaient qu'à la culbuter.

*

* *

« Black Knight » traînait au milieu des boutiques de Heavensight, perdu dans la foule des touristes, surveillant du coin de l'œil le *Sea Princess* qui déversait ses passagers par une ouverture dans le flanc du navire. Il repéra vite dans la foule l'homme qu'il connaissait sous le nom de « Zuluman Tango Tango », vêtu d'une chemisette bleue et d'un pantalon gris. Il le rejoignit.

— Tout va bien ? demanda l'homme à la chemisette bleue.

— Tout va bien, fit respectueusement le Noir.

Son interlocuteur esquaissa un sourire de satisfaction. Il touchait au but. Dans quarante-huit heures, les attentats du 11 septembre feraient pâle figure à côté de ses projets à lui.

— Rien d'inquiétant ? demanda-t-il.

— Rien. *Cool*.

— Retrouvons-nous au *Hard Rock Café*. Sur Vétéran's Drive. Dans une heure.

Il s'éloigna vers un taxi collectif, éprouvant une incroyable sensation de puissance.

CHAPITRE XIX

Malko, un peu en retrait du quai où étaient amarrés trois énormes *cruise-ships*, observait les allées et venues des passagers. Dès que les mastodontes accostaient le long du quai de Heavensight, les passagers commençaient à débarquer, pressés car ils ne disposaient que de quelques heures pour visiter l'île et faire leur shopping. Une file de taxis collectifs les attendaient pour les promener dans les collines verdoyantes de Saint-Thomas, ou les déverser directement dans les innombrables boutiques de bijoux, d'alcools, de cigarettes, de souvenirs, qui s'alignaient dans Tolbud Gade, Dronningus Gade et Veteran's Drive, les trois rues commerçantes de Charlotte Amalie.

Malko avait surtout vérifié le point qui l'intéressait : la sécurité de ces *cruise-ships* n'était pas assurée lorsqu'ils étaient à quai. Aucune présence policière. Un membre de l'équipage, à l'entrée de la passerelle de débarquement, vérifiait que les gens qui se présentaient étaient bien des passagers. Ensuite, une fois à bord, il était facile de se perdre à l'intérieur de ces monstres hauts comme des immeubles de six étages.

Il remonta dans sa voiture de location et, suivant le bord de mer, arriva devant le vieux fort, à l'entrée de Charlotte Amalie, là où se trouvait le seul parking de la ville. Dans les deux rues parallèles qui abritaient les boutiques, il était impossible de stationner. Seuls les taxis y circulaient, y amenant leurs clients avides de dépenser leurs dollars. C'était, tous les jours, une cohue indescriptible. Des milliers de touristes, arrivés à l'aube et repartis en fin de journée – sauf exception, tous les *cruise-ships* levaient l'ancre entre cinq heures trente et six heures –, affrontaient des vendeurs noirs payés six dollars l'heure, qui ne posaient qu'une seule question : « Sur quel navire êtes-vous ? »

Pur instinct commercial, car ils s'en moquaient éperdument. Seul comptait le chiffre d'affaires. À six heures du soir, les lourds volets pleins, d'un vert uniforme, se refermaient, verrouillés par d'énormes cadenas, et Charlotte Amalie devenait une ville morte, à l'exception du petit quartier rasta, derrière les trois rues parallèles du centre.

Quelques voitures de police veillaient au stationnement, mais il n'y avait pas de « vraie » police. La criminalité sur l'île tendait vers zéro, ses habitants, goinfrés de touristes, étant trop riches et trop paresseux pour se livrer à des activités criminelles, alors que l'argent des touristes affluait tous les jours.

Malko longea le bord de mer et s'arrêta, pensif, en face du magasin de Tommy Hilfiger. Ici, les événements du 11 septembre n'avaient guère marqué la population. Les Américains embarqués à Miami

n'avaient pas l'impression de se trouver en danger dans cet eldorado douanier tropical.

Plus il y pensait, plus ce site paraissait propice à une attaque terroriste. Laquelle pouvait prendre tellement de formes différentes...

Chris Jones et Milton Brabeck, qui avaient revêtu leurs vieilles chemises hawaïennes – leur uniforme tropical – dont les longs pans permettaient de dissimuler la part la plus modeste de leur artillerie, faisaient du shopping, en attendant l'arrivée de Philip Westland, prévue le lendemain. Quant à John Turner, il semblait avoir changé de planète. Son nom n'était apparu nulle part, ni sur les listings de passagers des vols pour Saint-Thomas, ni sur ceux des différents *cruise-ships* qui se relayaient dans les îles Vierges jusqu'à la fin de l'année.

Malko commençait à se demander, à son tour, s'il ne s'était pas laissé entraîner par son imagination. Mais il allait très vite être fixé. Si Philip Westland – Abu Suleyman en Afghanistan – venait simplement passer ici des vacances, il n'aurait plus qu'à en faire autant.

*

* *

« Black Knight », Credence Proudfoot et Sam écoutaient attentivement la démonstration de John Turner. Celui-ci avait déployé sur le lit une carte des îles Vierges et de leur environnement. Ils l'avaient rejoint au *Holiday Inn*, séparément, et personne ne leur avait rien demandé à la réception. Le personnel local en faisait le moins possible et, dans cet hôtel familial, l'atmosphère était plutôt à l'insouciance.

L'ex-agent de la CIA posa le doigt sur le plan de la baie de Saint-Thomas où les silhouettes de quatre *cruise-ships* étaient dessinées en noir.

— Le *Disney Magic* arrivera à 6 heures du matin le 31 décembre, dit-il. Il repartira de Heavensight à 5 heures du soir, à destination de Saint-Martin. Il aura environ 2400 passagers à bord. Une équipe de trois frères se trouvera à bord et je les rejoindrai avec une partie du matériel qui vous a été remis. Grâce à leurs cartes d'accès à bord, cela ne posera aucun problème. L'un d'entre eux a été second sur un gros pétrolier. Il connaît le pilotage d'un navire. Nous nous emparerons de la passerelle de commandement exactement une demi-heure après le départ. Cela ne devrait pas poser de problème grâce à notre armement. Ils ont dans leurs bagages de l'explosif qui sera disposé dans une cale, *au-dessous* de la ligne de flottaison, avec un détonateur-retard, de façon à déclencher l'explosion à six heures trente.

— Et ensuite ? demanda « Black Knight », impressionné.

— Dès que nous aurons pris le contrôle du *Disney Magic*, continua John Turner, nous ferons demi-tour, pour venir à la rencontre du *Carnival Triumph* qui, lui, aura quitté Heavensight avec 3000 passagers une demi-heure après nous. En direction également de Saint-Martin. Voici approximativement l'endroit où nous les rencontrerons.

Il désigna un point au sud de Saint-Thomas, en pleine mer, et enchaîna :

— Nous manœuvrerons de façon à venir éperonner le *Carnival Triumph* sur le premier tiers de sa coque, à pleine vitesse, environ 25 nœuds. Les dégâts causés à la coque devraient être importants. Assez en tout cas pour le faire couler rapidement. À cet endroit, le fond est de plusieurs centaines de mètres.

— Ça va être une manœuvre difficile, objecta « Black Knight ».

— Non, affirma John Turner avec un léger sourire. Parce que j'ai prévu une équipe également sur le *Carnival Triumph*. Elle est montée à Miami. Ils ne savent pas naviguer. Leur rôle sera simplement de prendre le contrôle du poste de commandement et de faire stopper le navire. De façon que nous puissions l'éperonner facilement. Si tout se passe bien, j'ai calculé que nous pouvons compter sur la perte totale des deux *cruise-ships* et sur plusieurs milliers de morts, équipages et passagers. Ceux-ci sont des gens âgés pour la plupart, beaucoup ne savent pas nager et céderont à la panique. Bien sûr, il y aura des survivants, mais c'est impossible à éviter.

— Vous avez prévu de vous enfuir ? demanda le Noir.

L'Américain eut un haussement d'épaules insouciant.

— Nous essaierons de nous en sortir, mais ce n'est pas le plus important. Il faut que cette opération marque les esprits encore plus que le 11 septembre.

— Qu'Allah vous entende, murmura « Black Knight » admiratif. Mais personne ne risque d'intervenir ?

— Qui ? demanda John Turner. Bien entendu, nous essaierons d'interrompre les liaisons radio, mais il faut prévoir la possibilité que l'équipage puisse appeler à l'aide. Les seuls à pouvoir intervenir sont les Coast Guards. Ils disposent de bateaux et d'hélicos. Étant donné le temps très court que durera l'opération, les navires ne représentent pas un danger. Quant aux hélicoptères, il leur faudra le temps de prendre la mesure de la menace, de réunir des hommes etc. Même s'ils y parviennent vite, que pourront-ils faire ? Au mieux, se poser sur un des navires et tenter de nous neutraliser. Cela sera déjà trop tard... Même si un hélico se posait sur le *Disney Magic* avant la collision, ses occupants, en nous délogeant de la dunette, ne pourraient pas l'empêcher. N'oubliez pas que la nuit sera tombée, ce qui accroîtra la panique et la chance pour nous de nous fondre ensuite dans la foule.

— Tous les navires présents dans la zone vont tenter de venir à leur secours.

— Bien sûr, mais cela prendra du temps. Les experts que j'ai consultés m'ont dit que les deux navires couleraient en deux heures environ, surtout le *Carnival Triumph* qui sera éventré, *inch Allah* !

— *Inch Allah* ! répéta machinalement « Black Knight », que Son Nom soit béni. Et nous, quel est notre rôle ?

John Turner posa son doigt sur un autre navire à quai.

— Grâce à notre ami de Crown Bay Marina, vous monterez en compagnie de frère Suleyman, dans la journée du 31, sur le *Golden Princess*, qui se trouvera à l'ancre également à Heavensight, avec 3100 passagers, et que notre ami doit ravitailler. Vous vous ferez passer pour des manutentionnaires et, une fois à bord, vous gagnerez une cabine qui vous sera désignée, occupée depuis le début de la croisière par un « frère ». Là, vous vous répartirez l'armement embarqué avec le ravitaillement. Le frère Suleyman a lui aussi appris à piloter un navire, enfin assez pour ce que nous voulons. Vous suivrez *exactement* le même timing que le *Disney Magic*, mais sur un itinéraire différent car le *Golden Princess* se dirige vers Porto Rico. Il faudra avoir pris possession du navire une demi-heure après le départ, afin de pouvoir faire demi-tour et vous diriger vers votre cible, le *Carnival Paradise*, qui sera parti de Crown Bay une demi-heure après vous.

« Vous assurerez la sécurité de frère Suleyman en éliminant toute résistance. L'idéal serait d'épargner un ou deux officiers, afin qu'ils puissent continuer à diriger le *Golden Princess* sous votre autorité. Normalement, les deux abordages devraient se produire à quelques minutes d'intervalle, vers 6 h 30, alors que la nuit sera tombée et que tous les services de sécurité se seront relâchés à cause du New Year's Eve. Si on additionne les passagers et les équipages des quatre *cruise-ships*, cela fait environ 12 000 passagers, plus 10 000 hommes et femmes d'équipage. Même s'il y a beaucoup de survivants et que les quatre navires ne coulent pas, le choc émotionnel sera énorme et l'industrie de la croisière frappée pour très longtemps, obligée de se réorganiser totalement, ce qui la touchera financièrement.

— Une fois l'opération lancée, demanda « Black Knight », nous n'aurons plus aucun contact les uns avec les autres ?

John Turner eut un sourire rassurant.

— Bien sûr que si ! Chacune des équipes disposera d'un Inmarsat et du numéro d'appel des trois autres. Nous n'activerons ces moyens de transmission qu'une fois l'opération en cours, juste avant les abordages. Ensuite, il y aura une vacation toutes les quinze minutes, afin de suivre les progrès de l'opération ou de prendre connaissance des problèmes des uns ou des autres. L'opération terminée, nous n'aurons plus aucun contact. Chacun essaiera de s'en sortir au mieux,

inch'Allah.

— *Allah Akbar !* renchérit « Black Knight ». C'est merveilleux.

Il s'approcha de John Turner et l'étreignit. Même Credence Proudfoot lui jeta un regard humide.

— Merci, fit avec une modestie contenue John Turner. J'y travaille depuis plusieurs mois.

Il avait étudié longuement les horaires des navires, s'était rendu à Miami pour vérifier les mesures de sécurité, avait envoyé des membres d'Al-Qaida faire plusieurs croisières afin de vérifier l'emplacement des points stratégiques, avait organisé l'approvisionnement en armes et en explosifs. Tout cela grâce à Internet et à l'immense toile d'araignée de militants qui recouvrait le monde. Des fanatiques qui ne se dévoilaient qu'au dernier moment. Pour frapper.

Comme pour les attentats du 11 septembre, John Turner avait imaginé une double opération chronologiquement groupée, de façon à limiter les réactions possibles, et ne demandant qu'un matériel léger : des armes individuelles et des explosifs.

Tous les participants avaient reçu une formation technique et surtout psychologique en Afghanistan mais, ensuite, avaient la plupart du temps perdu contact les uns avec les autres. C'est un des adjoints d'Oussama Bin Laden qui avait donné leurs coordonnées à John Turner, afin qu'il les utilise à son gré. Il ne s'agissait pas à proprement parler d'un réseau, car ils ne se connaissaient pas entre eux, mais d'agents « dormants » qu'il suffisait de réactiver.

Si cette opération réussissait, et il n'y avait aucune raison qu'elle échoue, il mériterait bien le nom de « sabre d'Allah ». Lui qui se moquait d'Allah, et de Dieu en général, comme de sa première chemise ! Mais cela ne regardait que lui.

Il replia la carte qui avait servi à sa démonstration et conclut :

— Nous ne nous reverrons plus. Chacun sait ce qu'il a à faire le 31. D'ici là, profitez de la vie et du soleil et ne vous faites pas remarquer. « Black Knight », tu iras demain à l'aéroport chercher le frère Suleyman qui arrive par le vol d'Atlanta.

— C'est lui qui se trouvait en même temps que moi à Khost ?

— Oui.

Ils sortirent de la chambre en deux fois. D'abord « Black Knight », puis Credence Proudfoot et Sam. Resté seul, John Turner gagna le balcon et regarda la baie où un hydravion était en train de se poser. Il imagina les deux immenses incendies qui illumineraient le ciel du 31 décembre.

*

* *

Malko était arrivé bien en avance au petit aéroport de Saint-Thomas, accompagné de Chris Jones et Milton Brabeck, dans deux voitures différentes. Un policier noir, à l'entrée de l'aéroport, fouillait approximativement les voitures, faisant parfois ouvrir le capot et pas le coffre, ou les laissant passer quand il avait la flemme d'abandonner son fauteuil de toile.

— Quel est le programme ? demanda Chris Jones, une fois la voiture garée dans le petit parking en face de l'aéroport.

Des passagers faisaient la queue à l'enregistrement du vol pour Miami d'American Airlines. Les arrivées étaient plus loin, à droite.

— Nous nous séparons, dit Malko. Dès que le vol U.S. Airways en provenance d'Atlanta arrive, vous repérez Philip Westland. Vous avez des photos de lui. J'ignore s'il sera seul ou non et comment il quittera l'aéroport. Le tout est de ne pas le perdre.

Avec leurs vieilles chemises hawaïennes leurs lunettes noires Zippo et leur bronzage tout neuf, Chris et Milton pouvaient passer pour des touristes, si on ne les regardait pas de trop près...

— S'il part en taxi collectif, continua Malko, Milton, vous montez avec lui. Nous suivrons en voiture avec Chris. *Surtout*, ne vous faites pas repérer.

Ils se placèrent à l'entrée du couloir par lequel arrivaient les passagers, pour gagner ensuite la salle où ils récupérerait leurs bagages. Dix minutes plus tard, un haut-parleur annonça que le vol d'Atlanta venait de se poser. Un groupe de gens attendait maintenant les passagers.

— Voilà notre mec, souffla tout à coup Chris Jones.

Philip Westland dépassait de sa tête blonde presque tous les passagers. L'allure sportive, les cheveux courts, un sac de voyage à la main, il était l'incarnation du jeune Américain sain et bien dans sa peau. Arrivé au bout du couloir, il s'arrêta, cherchant visiblement quelqu'un des yeux. Après une courte hésitation, il se dirigea vers un balèze noir au crâne rasé, le style « gangsta rap », avec une grosse chaîne en or autour du cou, vêtu d'un maillot de corps et d'un pantalon de cuir noir. Et des avant-bras à rendre jaloux les deux gorilles. L'homme vint à sa rencontre et, après avoir échangé quelques mots, ils s'étreignirent comme des frères. Les deux hommes s'éloignèrent en direction du parking. Les gorilles les virent prendre place dans une Ford Mustang décapotable.

Malko, resté dans le parking au volant de sa voiture, avait lui aussi repéré les deux hommes. Il démarra avant la Mustang pour gagner la sortie où on faisait la queue pour payer un dollar. Intrigué. Qui était ce Noir ? D'un côté, cela n'avait rien d'extraordinaire que Philip Westland retrouve un ami, même noir, ceux-ci étant majoritaires à Washington. Mais pourquoi n'étaient-ils pas arrivés ensemble ?

Le péage passé, il ralentit et, très vite, la Mustang le dépassa. Les deux hommes bavardaient avec entrain. Il resta à bonne distance et nota le numéro de la décapotable.

*

* *

John Turner, mêlé à la foule des passagers en train d'enregistrer le vol pour Miami, avait assisté à toute la scène. Prudent, il n'avait pas averti « Black Knight » qu'il serait là en protection. Justement pour voir ce qu'il venait de voir. Il avait assisté à l'arrivée des trois hommes dans les deux voitures et, immédiatement, flairé quelque chose de suspect. Son inquiétude avait augmenté lorsqu'il avait réalisé qu'un des trois correspondait exactement au signalement de l'agent de la CIA qui se trouvait avec Pamela Chamberlain le soir où elle avait été assassinée. Cela était *grave*, très grave, avec des implications catastrophiques. D'abord, Philip Westland avait été identifié : ces trois hommes ne se trouvaient pas par hasard à l'arrivée de son vol. À partir de là, il y avait deux hypothèses : la plus favorable était que la CIA ou le FBI surveillait le jeune homme et le suivait partout. Mais cela pouvait aussi vouloir dire que ses adversaires soupçonnaient l'opération projetée aux îles Vierges.

À son tour, la gorge nouée par l'angoisse et la fureur, il regagna le parking et sauta dans sa voiture.

Il restait trois jours à courir avant le 31. Apparemment, *lui* n'était pas encore localisé... Mais « Black Knight » allait mener droit à *l'Emerauld Beach* l'agent de la CIA parti derrière lui.

Même si John Turner n'était pas inquiet, sans Philip Westland et sans les trois Noirs, son opération tombait à l'eau.

Évidemment, la tentation était forte de filer immédiatement pendant qu'il en avait encore la possibilité. Seulement, c'était faire une croix sur des mois de préparation et subir un échec cuisant. Pendant qu'il roulait vers Charlotte Amalie, il essaya d'évaluer objectivement la situation. Ces hommes n'étaient pas des policiers ordinaires. Ils n'allaient pas se hâter d'arrêter ceux qu'ils suivaient, ils se contenteraient de les surveiller d'abord.

La solution consistait donc à ne rien modifier de ses projets, puis à monter une embuscade contre ses adversaires, assez tard pour qu'ils ne puissent réagir. Bien sûr, c'était un risque énorme, mais il n'avait pas le choix. D'autant que pour prévenir ses complices, il allait être obligé de reprendre contact avec eux, ce qui n'avait pas été prévu. Il accéléra. Normalement, avant de regagner *l'Emerauld Beach*, « Black Knight » devait déposer Philip Westland à l'hôtel *Yacht Haven*, qui se trouvait après le fort, de l'autre côté de la ville. Cela donnait à John Turner le

temps de foncer à *l'Emerauld Beach* préparer la contre-attaque.

CHAPITRE XX

Malko, installé au bar de l'*Emerauld Beach*, surveillait derrière ses lunettes noires la plage où Philip Westland et le grand Noir bavardaient, installés dans des transats. Le jour de son arrivée, le 28, le Noir avait déposé Westland au *Yacht Haven* pour le retrouver ensuite en fin de journée. Les deux hommes avaient dîné au *Hard Rock Café* et étaient rentrés. La veille et aujourd'hui encore, c'était le Noir qui était venu chercher son compagnon à son hôtel. Autre bizarrerie : pourquoi les deux hommes, qui semblaient très bien se connaître, étaient-ils dans deux hôtels différents ?

Chris Jones et Milton Brabeck, en maillot eux aussi, jouaient les touristes, sans quitter des yeux leur sac de plage contenant leur « quincaillerie ». On était le 30 décembre et il faisait 28 C°. Malko ne savait plus que penser. Bien sûr, il pouvait faire appréhender Philip Westland par la police locale, sur ordre du FBI, mais ensuite ? Le jeune homme semblait parfaitement normal et, même s'il avait subi un entraînement, des années plus tôt, dans un camp afghan d'Al-Qaida, cela ne voulait rien dire. Pour ne pas courir le risque de l'alerter, Malko n'avait même pas cherché à savoir le nom du grand Black, qui, lui, habitait à l'*Emerauld Beach*.

Le soleil baissait et il se dit qu'il était temps de regagner Charlotte Amalie pour tenir une conférence téléphonique avec Frank Capistrano. Ce dernier hésitait encore sur la conduite à tenir et continuait à rechercher activement John Turner, sans résultat. Malko regagna sa voiture de location, laissant les gorilles sur la plage surveiller Philip Westland. À peine était-il sorti du parking qu'il dut ralentir : devant lui, une voiture zigzagait sur le chemin montant vers la route 37.

Tout à coup, le véhicule pila si brutalement qu'il manqua l'emboutir ! La portière de droite s'ouvrit et une Noire fut projetée sur l'asphalte, de toute évidence poussée par l'homme qui se trouvait au volant. Quand elle se releva, le véhicule avait déjà redémarré et s'éloignait dans un rugissement rageur de moteur. Malko eut un choc : la Noire était absolument magnifique, avec des jambes immenses découvertes par un short minuscule et un boléro blanc moulant des seins comme des obus. Elle restait là, plantée au milieu de la route, l'empêchant de passer, visiblement déboussolée. Elle fit quelques pas, s'approcha de sa voiture et se pencha vers lui. Elle avait des yeux pleins de larmes.

— *Mister !* dit-elle, vous pouvez m'emmener à Charlotte Amalie ?

— Bien sûr, accepta aussitôt Malko.

Elle s'installa à côté de lui, visiblement bouleversée. Elle était si

grande que ses genoux lui remontaient presque sous le menton ! Tandis qu'ils montaient la côte, il se tourna vers elle :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? J'ai vu la scène, j'étais derrière vous. Elle haussa les épaules.

— Tyson, *my man* ! Nous nous sommes disputés. Il m'a jetée hors de la voiture.

— Ce n'est pas gentil, remarqua Malko. Pourquoi ?

— Il voulait que je couche avec un type à qui il doit de l'argent. Il a perdu au poker et il a pas de quoi... Comme j'ai refusé, il m'a dit d'aller me faire foutre, que je me débrouille toute seule. *And he means it*. Mais c'est O.K.

Elle ne dit plus un mot tandis qu'ils montaient et descendaient dans les innombrables virages et montagnes russes de Saint-Thomas, où il n'y avait pas dix mètres droits et plats. Vingt minutes plus tard, ils étaient à l'entrée de Charlotte Amalie. Malko se tourna vers sa passagère.

— Où allez-vous, *miss* ?

— Je ne sais pas. N'importe où.

— Comment ça, n'importe où ?

— Je ne veux pas retourner avec lui, il va me battre. Je vais essayer de trouver des copains. Laissez-moi à un cybercafé où je connais des gens, à côté de Heavensight.

Elle lui expliqua où. C'était, en bordure d'un parking, un bar qui ne payait pas de mine, avec une terrasse et des Noirs patibulaires qui jetèrent des regards hostiles à Malko.

— Merci, fit la Noire, la main sur la portière.

Il se dit qu'elle était *vraiment* belle.

— Vous n'avez besoin de rien ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— *No. It's gonna be O.K.*

Les types de la terrasse la fixaient comme des chacals regardent une gazelle blessée.

— Comment vous appelez-vous ?

— Credence Proudfoot.

Il griffonna son nom et le numéro de sa chambre au 1829 sur une carte et la lui tendit.

— Appelez-moi. Si vous n'avez rien à faire, on pourrait dîner ensemble.

Elle empocha la carte et se dirigea vers le café. Quand il aperçut sa croupe, Malko en eut les mains moites. Il regagna le 1829, à la fois frustré et euphorique. Il y trouva un message de Frank Capistrano qui demandait de le rappeler d'urgence. Ce qu'il fit.

— On a une trace de John Turner, annonça le *Special Advisor*. À Miami. En fouillant dans son dossier à Langley, on a retrouvé un des

alias qu'il utilisait pour la *Company*. Jack Talbert. On a balayé tous les listings de passagers et on a trouvé une réservation sur un vol Miami-Saint-Martin, il y a quelques jours.

— Saint-Martin, c'est tout près de Saint-Thomas, remarqua Malko.

— Tout à fait. On a lancé un avis de recherche à la police de Saint-Martin, sous les deux noms. Sans dire pourquoi au FBI. On attend les résultats. Et vous ?

— Rien de nouveau, dit Malko. Philip Westland bronze en compagnie de son copain noir que nous n'avons pas encore identifié.

— Ils ont de la chance, soupira Frank Capistrano. Le Président est parti dans son ranch du Texas, mais m'a demandé de rester à Washington. À cause de cette affaire. Vous, au moins, vous avez du soleil. Je me demande si Turner n'est pas lui aussi en train de bronzer à Saint-Martin. S'il avait voulu aller à Saint-Thomas, il aurait pu s'y rendre directement, en utilisant son alias.

— Sauf s'il est très prudent, dit Malko.

*

* *

John Turner, allongé sur son lit, au *Holiday Inn*, passait et repassait dans sa tête le film de la journée. Se convaincant qu'il avait choisi la bonne option. Plus il attendrait pour se débarrasser de son adversaire, moins les autorités auraient le temps de réagir. Toutes les agences de sécurité allaient lever le pied le lendemain, pour la New Year's Eve. Ce qui l'arrangeait bien.

Maintenant qu'il avait pris toutes les contre-mesures nécessaires, il s'efforçait de se vider le cerveau. Les cartes étaient entre les mains de « Black Knight » et de ses amis. Il n'aurait plus de contact avec eux jusqu'au milieu de l'après-midi du lendemain. Une heure avant de lancer l'opération.

Et, à ce moment, si tout s'était bien passé, il aurait encore une longueur d'avance... Tout en mâchant son Tuna sandwich, il se demanda où était Oussama Bin Laden. Par pure curiosité intellectuelle. Il ignorait même si le Cheikh était encore vivant... Où qu'il soit, si c'était le cas, il entendrait parler de ce qui allait se passer. La revanche de l'attentat avorté du Millenium, deux ans plus tôt. L'ancien agent de la CIA ne voulait pas penser à l'avenir. Son futur s'arrêtait à la journée du lendemain. Tant que les quatre *cruise-ships* ne seraient pas entrés en collision, il ne vivrait pas. Ensuite, son sort était entre les mains du hasard. Il pouvait s'en tirer ou non. Ce serait quand même amusant de revenir à Washington bronzé et de reprendre son travail au centre antiterroriste de Langley, comme si de rien n'était.

— Vous pouvez venir me chercher ? C'est Credence Proudfoot.
Malko pouvait à peine distinguer les paroles au milieu des sanglots.

— Où êtes-vous ?

— Là où vous m'avez laissée.

— J'arrive, dit Malko, sans réfléchir.

Il venait de finir de dîner avec Chris et Milton au restaurant du 1829, sur la terrasse face à la baie.

Les deux gorilles lui jetèrent un regard intrigué quand il leur annonça qu'il redescendait en ville, mais seul. La vie nocturne de Saint-Thomas tendait pourtant vers zéro...

Cinq minutes plus tard, il s'arrêtait devant le cybercafé de Heavensight. Dès qu'il émergea de la voiture, Credence Proudfoot, installée à la terrasse, se leva, ramassa un sac de voyage et le rejoignit à grandes enjambées. Elle s'était remaquillée, mais avait les yeux rouges.

— Ce fils de pute m'a virée ! annonça-t-elle sobrement. Il m'a piqué mon argent et m'a virée.

— Vous avez dîné ?

— Non, mais je n'ai pas faim.

Il démarra, suivant le bord de mer en direction de Charlotte Amalie. Tandis qu'ils roulaient, Credence Proudfoot demanda timidement :

— Je peux coucher dans votre voiture, cette nuit ?

Malko éclata de rire.

— Dans ma voiture ! Pourquoi ?

— Je n'ai aucun endroit où aller, expliqua la Noire. Le temps que je fasse venir de l'argent de New York, je ne peux pas aller à l'hôtel et je ne connais personne ici.

— Je ne vous laisserai pas coucher dans ma voiture, promit Malko.

Dix minutes plus tard, ils étaient à la réception du 1829. Malko prit pour la Noire une chambre avec vue sur la rade, à côté de son penthouse.

— Allez vous installer, conseilla-t-il en lui donnant sa clef, et retrouvez-moi au restaurant.

Il rejoignit Chris et Milton qui lui jetèrent des regards perplexes.

— Vous n'êtes pas resté longtemps, remarqua Chris Jones.

Milton Brabeck se permit un ricanement discret.

— On lui a posé un lapin. Sinon, il ne serait pas revenu *nous* voir.

Le restaurant était déjà presque vide : les clients du 1829, de vieux Américains cousus d'or, se couchaient tôt. Tout à coup, Milton Brabeck se figea comme un labrador devant un perdreau et donna un coup de coude à Chris Jones.

— Jésus-Christ ! Regarde ce qui entre !

Chris Jones se retourna et demeura d'abord muet de stupéfaction. Une Noire immense, les cheveux tressés comme les rastas, pratiquement nue à l'exception d'un caraco s'arrêtant juste sous les seins et d'un short si court qu'il ressemblait à une ceinture, examinait la salle, du seuil du restaurant.

Elle se mit en mouvement et, d'une démarche souple, s'avança jusqu'à leur table. Malko était déjà debout.

— Credence, dit-il, je vous présente Milton Brabeck et Chris Jones, deux amis qui sont en vacances avec moi.

— *Hi !* fit Credence Proudfoot d'une voix de petite fille.

Les yeux hors de la tête, les deux gorilles faillirent en avaler leur fourchette. Il faut dire qu'avec ses traits d'incroyable salope sauvage, les longues pointes de ses seins trouant le caraco et le short qui ne cachait guère que son clitoris, Credence Proudfoot sentait le soufre. Bredouillant, ils se levèrent d'un bloc. Credence Proudfoot, elle, s'assit et croisa ses interminables jambes.

— On va fêter votre arrivée ! fit Malko.

Il commanda du champagne au maître d'hôtel qui déboula cinq minutes plus tard avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé. Quand le bouchon sauta, Chris et Milton sursautèrent comme si on leur avait lancé une grenade. Ils n'arrivaient pas à détacher les yeux de la Noire. Celle-ci vida sa coupe d'un trait et soupira :

— Qu'est-ce que vous êtes sympa ! *It's « finger licking good »* ⁽⁴¹⁾.

— C'est la première fois que vous nous offrez du champagne, remarqua perfidement Milton brabeck.

— Vous avez faim ? demanda Malko à la Noire.

— Un peu, fit-elle timidement. Où sont les *ladies room* ?

Un garçon les lui indiqua. Dès qu'elle fut sortie, Chris Jones explosa :

— Mais où avez-vous trouvé ça ?

— Si je vous le disais, fit Malko, vous ne me croiriez pas. Elle est superbe, non ?

— Tu t'imagines avec elle dans un lit ? soupira Milton Brabeck.

— Arrête, tu te fais mal, fit Chris Jones. Allons plutôt nous coucher. C'est pas humain de la regarder en pensant à ce qu'il va lui faire.

*

* *

Ils étaient les deux derniers clients du restaurant. Les deux gorilles étaient partis se coucher avec une grosse dose de somnifères et Credence Proudfoot achevait de dévorer un énorme poisson et sa garniture de riz jusqu'au dernier grain, l'arrosant sans complexe de Taittinger Comtes de Champagne dont il ne restait plus une goutte.

Puis elle repoussa son assiette et regarda Malko par en dessous avec une expression qui lui fit exploser le ventre.

— Qu'est-ce que j'aurais fait si je ne vous avais pas rencontré ! soupira-t-elle. Je ne sais pas comment vous remercier.

Malko avait bien une petite idée sur le sujet mais n'osa pas la lui suggérer.

— Je vais vous raccompagner à votre chambre, dit-il.

Quand elle se leva, elle titubait très légèrement et passa en riant un bras autour des épaules de Malko.

— J'ai bu trop de champagne ! fit-elle. Mais qu'est-ce qu'il était bon !

Après avoir ouvert la porte de sa chambre, elle alluma et se tourna vers Malko.

— Venez voir la vue, dit-elle, c'est magnifique.

Il la suivit sur la petite terrasse et ils regardèrent quelques instants scintiller les lumières de la rade. Puis Credence Proudfoot se retourna lentement et plongea son regard dans celui de Malko. En même temps, son ventre se colla au sien. Et, lentement, en détachant bien les mots, elle dit :

— Je vais baiser avec vous. Et je le dirai à ce fils de pute, quand je le reverrai.

C'est comme ça qu'on se fait des amis...

Tranquillement, elle fit passer son caraco par-dessus sa tête, libérant des seins magnifiques, défit la ceinture de son short, le fit glisser jusqu'au sol, ne gardant qu'un minuscule string noir, et fit de nouveau face à Malko.

— *Fuck me !* dit-elle. *Fuck me hard !*⁽⁴²⁾

Le bassin en avant, un sourire provocant sur ses lèvres épaisses, elle le défiait. Il la caressa : sa peau était douce comme du satin. Puis, il joua avec les longues pointes de ses seins, lui arrachant des soupirs ravis. Il enfouit enfin sa main entre ses cuisses et, pendant qu'il la caressait, elle lui arracha littéralement sa ceinture. Quand il fut nu, elle s'agenouilla devant lui et commença à le sucer. Malko savourait sa bouche, le regard fixé sur sa croupe callipyge. C'est lui qui interrompit cette fellation pourtant parfaite, sentant qu'il n'allait pas résister longtemps.

— *I want to fuck you, now.*

Credence Proudfoot se releva et, d'elle-même, s'agenouilla au bord du lit, la croupe haute.

Quand il la pénétra, elle était serrée, chaude et profonde. Il se laissa aller sans retenue, profitant de cette femelle docile, qui se cambrait pour qu'il puisse aller plus loin au fond de son ventre. C'est dans cette position qu'il explosa. Avant même de la sodomiser. Se disant que ce serait pour le lendemain soir. Une belle façon de terminer l'année. Mais à peine eut-il joui qu'elle se retourna, et lança d'une voix rauque :

— Demain, tu me déchireras le cul.
Touchante communion de pensée.

*
* *

Muggens Bay était considérée comme une des dix plus belles plages du monde. Un arc de cercle de sable blanc entouré de collines couvertes de jungle, sur la côte nord de Saint-Thomas. Près de trois kilomètres de sable. C'est Credence Proudfoot qui avait proposé à Malko d'y passer la journée, avant le réveillon. Vêtue d'un maillot une-pièce rouge, elle lui avait pris la main pour l'entraîner jusqu'à l'autre extrémité de la plage.

— Marchons jusqu'au bout, il y a moins de monde là-bas.

Discrètement, Chris Jones, en maillot mais un sac de plage à l'épaule, contenant une partie de sa « quincaillerie », leur emboîta le pas, à bonne distance. Il faisait une température de rêve. Tout en savourant le moment présent, Malko était habité par une sourde angoisse. Le soir du 31 décembre était l'idéal pour un attentat spectaculaire. Pourtant, rien ne bougeait. Philip Westland se trouvait à la plage de *l'Emerauld Beach*, sous la surveillance de Milton Brabeck. Accompagné de son copain noir, il menait la vie de tous les vacanciers : plage et shopping.

Malko regarda sa Breitling : deux heures. Encore dix heures avant la fin de l'année. Il reviendrait bredouille de Saint-Thomas, à l'exception de son aventure avec Credence Proudfoot. Mais commencer l'année en sodomisant une créature de cet acabit vous réconciliait avec la vie.

— On se baigne ?

La voix de Credence Proudfoot l'arracha à sa rêverie. Elle l'entraîna par la main dans l'eau tiède. Ils étaient tout au bout de la plage. Un pélican passa près d'eux, grimpa et se laissa tomber dans l'eau comme une pierre, attrapant un poisson en plongeant. Très vite, Malko n'eut plus pied et se mit à nager, Credence Proudfoot à côté de lui. Elle se retourna et l'attendit, souriante. Puis, lorsqu'il l'eut rejointe, elle lui tendit les bras et l'enlaça. Il sentit son ventre s'appuyer au sien et elle l'embrassa.

Il sentit soudain, entre deux eaux, quelque chose frôler sa jambe. Il crut qu'il s'agissait d'un poisson, mais un bras se referma autour de sa taille, l'attirant vers le fond.

*
* *

Chris Jones suivait d'un regard désabusé Credence Proudfoot et Malko. Quand ils entrèrent dans l'eau, il se dit qu'ils allaient encore

jouer avec ses nerfs. Sans prêter aucune attention à un Noir qui nageait près d'eux. Ce dernier plongeait et disparut.

Tout à coup, alors que Malko et la Noire étaient enlacés, debout dans l'eau, Malko sembla aspiré vers le fond et disparut. Chris Jones songea qu'ils avaient inventé un nouveau jeu érotique. Credence Proudfoot restait immobile, debout dans l'eau, ses bras battant la surface.

Le gorille réalisa soudain que Malko n'avait pas refait surface depuis plus d'une minute !

Comme poussé par un ressort, il partit comme un dératé le long de la plage. Dès qu'il fut assez près, il se débarrassa de son sac de plage contenant son 357 Magnum et plongeait en direction de l'endroit où Malko avait disparu.

*

* *

Malko luttait désespérément pour remonter à la surface, retenant l'air dans ses poumons. Les longues jambes de Credence Proudfoot s'étaient refermées autour de son cou, l'étranglant à moitié. Un Noir gigantesque lui avait saisi les jambes et le tirait vers le fond. Il *savait* que s'il ne parvenait pas à remonter à la surface, il allait périr noyé.

Déjà, plus d'une minute et demie s'était écoulée...

Il vit soudain une ombre sous l'eau et reconnut la puissante carrure de Chris Jones. Ce dernier se rendit compte immédiatement de la situation. Se glissant derrière Credence Proudfoot, il passa un bras autour de son cou et la tira en arrière, lui plongeant la tête sous l'eau. Instinctivement, la jeune femme desserra ses jambes, luttant à son tour pour ne pas se noyer. À force de se débattre, Malko échappa à l'étreinte du Noir qui le tirait vers le fond et parvint à faire surface. Il aspira l'air à pleins poumons.

Chris Jones et Credence Proudfoot émergèrent dans une mêlée confuse. La jeune femme, avec un cri sauvage, parvint à planter deux doigts dans les yeux du gorille qui poussa un hurlement de douleur. Déjà, elle nageait vers le rivage.

Le Noir qui avait essayé de noyer Malko jaillit alors de l'eau, se rendit compte de la situation et, à son tour, se mit à crawler puissamment vers le sable.

— Vous êtes O.K. ? cria Chris Jones à Malko.

Celui-ci, de l'eau plein la bouche, hocha la tête affirmativement, puis parvint à dire :

— Vite, il faut les rattraper.

Credence Proudfoot avait déjà atteint le sable et détalait comme une gazelle vers l'autre extrémité de la plage. Le Noir arriva à son tour au sec, traversa la plage, courant vers une zone herbue où se garaient les

voitures.

Chris Jones et Malko sortirent de l'eau quelques secondes plus tard. Credence Proudfoot était déjà loin et le Noir avait disparu derrière une petite dune de sable. Le gorille fonda sur son sac et en sortit le 357 Magnum. Malko était encore groggy et toussait à fendre l'âme pour chasser l'eau de ses poumons. Chris partit soudain comme une flèche. Il venait d'apercevoir le Noir en train de détalé, parallèlement à la plage. Voyant Chris lancé à ses trousses, celui-ci s'arrêta, se retourna, et sortit un court pistolet-mitrailleur de son sac. Il ouvrit immédiatement le feu. Chris Jones n'eut que le temps de s'abriter derrière un cocotier. L'autre était déjà reparti, croyant l'avoir découragé. Erreur fatale. Calmement, Chris s'arrêta, cala son 357 Magnum au canon de six pouces dans le creux de son coude et appuya sur la détente.

À quarante mètres, le Noir boula comme un lapin et demeura immobile sous le regard horrifié des badauds. Comme Chris Jones arrivait à sa hauteur, plusieurs Noirs se rapprochèrent, menaçants.

— Hey, le Blanc, cria l'un d'eux, tu as tué un frère !

— Police ! hurla Chris Jones pour décourager les vocations de lyncheur.

Il s'accroupit près de sa victime. Le projectile de 357 Magnum avait fait un trou comme une soucoupe dans la poitrine du Noir qui ne respirait plus que par à-coups... Malko arriva à son tour, hors d'haleine.

— Vite, dit-il, il faut aller à *l'Emerauld Beach*.

Dans cette fichue île, les portables ne marchaient pas.

Le temps de se rhabiller, ils se ruèrent en direction de la voiture de Malko. Credence Proudfoot avait disparu. En un clin d'œil, ils furent sur la route sinueuse qui filait vers le sud de l'île.

— Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Milton ! fit Malko.

Il s'en voulait d'avoir été totalement pris par surprise. Désormais, il en était sûr, une opération terroriste était en préparation sur l'île. Le plus urgent était de récupérer Philip Westland qui en faisait *forcément* partie. Ensuite, on donnerait l'alerte. Les dents serrées, les deux hommes n'échangèrent plus un mot pendant le trajet. Parvenus à la plage de *l'Emerauld Beach*, ils s'immobilisèrent : Milton Brabeck, allongé dans un transat, lisait un roman. Non loin de lui, Philip Westland et son copain noir bavardaient, debout dans l'eau... Cette scène paisible contrastait tellement avec ce qu'il venait de vivre que Malko se demanda s'il n'avait pas rêvé.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris, désorienté lui aussi.

— On attend, fit Malko.

John Turner écarta l'écouteur de son oreille pour ne pas être assourdi par les glapissements de Credence Proudfoot. Elle téléphonait d'une cabine et il y avait une sorte d'écho. En tout cas, ce qu'elle disait était clair. Son copain Sam était mort, elle était en fuite et les gens de la CIA étaient sûrement en route pour l'*Emerauld Beach*.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda-t-elle.

— Tu viens ici, au *Holiday Inn*, fit calmement John Turner avant de raccrocher.

Il demeura quelques instants sonné, mesurant l'étendue du désastre. Toute l'opération aurait dû se déclencher une heure plus tard. Plusieurs de ses acteurs étaient désormais hors d'état d'agir et la CIA n'allait pas tarder à traquer les autres.

C'était un échec.

Tranquillement, il prit sa décision et commença à s'habiller. Il n'avait plus tellement de cordes à son arc.

*

* *

Malko s'apprêtait à partir téléphoner lorsqu'il crut avoir une illusion d'optique. Un homme venait de sortir d'une voiture, dans le parking de l'*Emerauld Beach*, et se dirigeait vers lui d'un pas mesuré. Il était nu-tête, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires et vêtu d'un costume clair. Environ quarante mètres les séparaient.

C'était, sans aucun doute, John Turner.

Cloué par la surprise, Malko le regarda s'approcher. L'Américain ne manifestait aucune hostilité. Pourtant, il ne pouvait pas ne pas l'avoir reconnu. Et soudain, il comprit. Le pouls à 150, il se tourna vers Chris Jones.

— Chris, votre revolver !

Le gorille plongea la main dans son sac de plage et en sortit le 357 Magnum. Malko s'en empara et brandit l'arme en direction de John Turner.

— Arrêtez-vous ! cria-t-il. Restez où vous êtes.

John Turner ne sembla pas entendre. Il voyait pourtant l'arme braquée sur lui. Malko l'appela encore.

— John Turner, arrêtez-vous.

Tout à coup, l'Américain se mit à courir dans sa direction. Malko sut qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps. Tenant le 357 Magnum à deux mains, il visa la poitrine de l'ex-agent de la CIA et appuya sur la détente.

La détonation du 357 Magnum se confondit avec une explosion beaucoup plus forte, assourdissante, qui projeta un flux d'air brûlant et

une onde de choc qui renversa Malko et Chris Jones.

John Turner disparut dans un nuage de fumée noire né d'une grande flamme rouge. Quand Malko se releva, sonné, il n'y avait plus rien à la place de l'ex-agent de la CIA. Qu'une trace noire sur le sol.

Les oreilles bourdonnantes, Malko vit des gens en maillot accourir, puis s'arrêter, ne comprenant pas ce qui s'était passé.

Un hurlement strident de femme rompit le silence. Une Noire désignait du bras quelque chose accroché à un arbre : une jambe humaine amputée à l'aîne, encore vêtue d'une jambe de pantalon. Il y avait des débris humains partout. La tête de John Turner avait volé jusque sur la plage et regardait la mer de ses yeux aveugles.

— Jésus-Christ ! fit Chris Jones d'une voix blanche. Malko regarda la tache noire sur le dallage blanc. John Turner avait tiré la leçon de ses erreurs et, sachant ses plans déjoués, avait préféré terminer en bombe humaine. Les jambes molles, Malko se laissa tomber sur une chaise, n'entendant plus les hurlements hystériques autour de lui. Il parvint à dire à Chris :

— Prévenez le FBI et les autorités de l'île. Qu'aucun *cruise-ship* ne quitte le port. Il y a un attentat en préparation. Arrêtez Philip Westland et son copain. Ils sont sûrement au courant.

Il se sentait incroyablement las. À quelques secondes près, il aurait été lui aussi transformé en chaleur et en lumière.

- (1) Cent vingt mètres carrés.
- (2) Immigration and Naturalization Service
- (3) Quel horrible accident ! Ces pilotes sont fous ! Des tas de gens vont mourrir !
- (4) Sale temps, non ?
- (5) Longtemps qu'on ne s'est pas vus !
- (6) Voir SAS n° 125, *Vengez le vol 800*
- (7) Le FBI.
- (8) Les chaussures à clous.
- (9) Bon appétit, messieurs !
- (10) Directeur de la CIA.
- (11) Comité de la Menace.
- (12) Pentagon and Twin Towers Bombings.
- (13) Témoin unique, témoin nul.
- (14) Terme américain pour désigner un blanc.
- (15) Inter Service Intelligence : service de renseignements pakistanais.
- (16) Directeur de la CIA nommé par Ronald Reagan.
- (17) Missiles sol-air portables.
- (18) Chief of station.
- (19) Drug Enforcement Administration.
- (20) Technical Division.
- (21) C'est une très jolie femme.
- (22) À plus tard.
- (23) Bonsoir, monsieur, à quel étage allez-vous?
- (24) Pourquoi pas ? La soirée ne fait que débiter.
- (25) De la part de la maison.
- (26) Voir SAS n° 133, *Albanie : mission impossible*
- (27) Schebini Informativ Kanbetar : services de renseignements albanais
- (28) Fusil-mitrailleur russe.
- (29) «Juste avant d'être assassinée, l'avocate Pamela Chamberlain a dîné avec un agent de la CIA. »
- (30) Salopard ! Chien !
- (31) J'encule ta mère !
- (32) Allez vous faire foutre !
- (33) Services de renseignements des talibans.
- (34) Chevalier Noir.
- (35) Kriminal Polizei.
- (36) Allô. À qui voulez-vous parler?
- (37) O.K. Notez-le. Vous avez de la chance, j'allais sortir...
- (38) Hé, mec, où est-ce que vous vous croyez ? C'est privé, ici. Fichez le camp.
- (39) Ça va, venez avec moi.
- (40) La voiture qui sert à s'enfuir après un hold-up.
- (41) C'est bon à se lécher les doigts.

⁽⁴²⁾ Baise-moi ! Baise-moi fort !